

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE L'ORIENT

090

10759 — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9 rue de Flours, 9

3229/RR2/E/RF

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE L'ORIENT

PAR
G. MASPERO

Membre de l'Institut
Professeur de langue et d'antiquités égyptiennes
au Collège de France
Directeur Général des Antiquités de l'Égypte

OUVRAGE CONTENANT TROIS CARTES ET QUELQUES SPÉCIMENS
DES ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES ET CUNÉIFORMES

QUATRIÈME ÉDITION
entièrement refondue

3227
—
D.A.2

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{te}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

3542

TABLE GÉNÉRALE

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'À L'INVASION DES PASTEURS.

CHAPITRE I^{er}. L'Égypte primitive 1-43

Le Nil et l'Égypte, p. 1. — Origine des Égyptiens; les nomes, p. 13. — L'Égypte avant l'histoire, les dieux et les dynasties divines. Établissement de la monarchie historique, p. 23. — Min et les dynasties Thinites, p. 43.

CHAP. II. Période Memphite. De la III^e à la X^e dynastie. 49-90

Les tombes memphites; la IV^e et la V^e dynastie, p. 49. — La littérature égyptienne pendant la période memphite, p. 68. — De la VI^e à la XI^e dynastie, p. 80.

III. Période Thébaine. De la XI^e à la XV^e dynastie (Moyen Empire) 90-125

La XI^e dynastie; débuts de la puissance thébaine, p. 90. — La XII^e dynastie; conquête de la Nubie; le lac Moëris, p. 94. — De la XIII^e à la XV^e dynastie, p. 121.

LIVRE II.

L'ÂGE ANTIÉRIEUR AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

CHAP. IV. La Chaldée 126-174

Les populations primitives de la Chaldée, p. 126. — La création, le déluge; histoire fabuleuse de la Chaldée. Les premiers rois historiques, p. 144. — L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte, p. 161.

CHAP V. La conquête égyptienne 174-233

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes, p. 174. — La XVIII^e dynastie, p. 190. — La XIX^e dynastie: Sésî I^{er} et Ramsès II, p. 212.

CHAP. VI. Les grandes migrations maritimes et la XX^e dynastie. 234-280

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khiti, p. 234. — Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode, p. 261. — Ramsès III et la XX^e dynastie; les grands-prêtres d'Amon, p. 274.

TABLE GÉNÉRALE.

LIVRE III.

9

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÈNEMENT DES SARGONIDES.

CHAP. VII. Le premier empire assyrien. — Les Hébreux au pays de Canaan 290-320

L'Assyrie: Ninos et Sémiramis; Tongoultipalésharra I^{er}, p. 290. — Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël, p. 301. — La Palestine et la Phénicie au temps des Juges, p. 312.

CHAP. VIII. Le royaume juif. 320-363

Débuts de la royauté juive; Saül, David, Salomon, p. 320. — Les religions de Canaan et d'Israël; le schisme des dix tribus, 337. — Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Ouri; la XXI^e dynastie égyptienne; Sheshonq I^{er}. Commencement du royaume de Damas, p. 352.

CHAP. IX. Le second empire assyrien jusqu'à l'avènement de gon. 363

Ashshournazirpal et Salmanassar; les rois de Damas et la mae-
p. 363. — Décadence momentané de l'empire assyrien; les
d'Israël: Jéroboam II; Tongoultipalésharra II; chute de Damas, p.
La XXII^e et la XXIII^e dynastie; les Éthiopiens en Égypte: Piônkhé et
hakou. Chute du royaume d'Israël, p. 404

LIVRE IV.

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÈNEMENT DE SYROS.

CHAP. X. Les Sargonides. 422-471

Sargon (722-705); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée, p. 422. — Sennachérib (705-681); Taharqou et Eséchias; guerres contre l'Élam; Asarhaddon (681-667); campagnes d'Arabie, p. 433. — Les Assyriens en Égypte, Taharqou (662-666); conquête de l'Égypte par Asarhaddon (667); Ashshourbanipal (667-626 ?); conquête de l'Élam, p. 451.

CHAP. XI. L'Asie au temps des Sargonides. 472-508

Les Sémites occidentaux: la Phénicie, la Judée, p. 472. — La Mède et les migrations iraniennes, p. 488. — La religion iranienne: Zoroastre, les Mages, p. 496.

CHAP. XII. Le monde oriental au temps de l'empire mède. . . 508-564

L'empire mède; Kyaxarès; les Kimmériens en Asie; chute de Ninive (608-606 ?); la Lydie, p. 508. — La XVI^e dynastie; Psamitik I^{er}; Nêko II; bataille de Gargamish, p. 526. — L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la bataille de Gargamish jusqu'à la chute de l'empire mède, p. 541.

LIVRE V.

L'EMPIRE PERSE.

CHAP. XIII. La conquête perse 565-621

Le monde oriental à l'avènement de Kyros : Érosmos et la Lydie; Ahman II et l'Égypte; Nabounahid et la Chaldée; conquête de la Lydie (546); les Perses dans l'extrême Orient (515-539); chute de l'empire chaldéen (539), p. 565. — Kambyzès, Ahman II et Peumitak III; conquête de l'Égypte (525); tentatives sur la Libye et l'Éthiopie; le faux Smerdis, p. 567. — Gaumata et Darios I^{er}; réorganisation et division de l'empire perse; expéditions vers le nord et vers l'est, en Scythie et en Grèce, p. 606.

CHAP. XIV. La décadence et la chute de l'empire perse. 621-644

Xerxès I^{er}; les guerres médiques; Artaxerxès I^{er}; Darios II, p. 621. — Artaxerxès II (405-359); les dernières dynasties indigènes de l'Égypte, p. 635. — Artaxerxès III, Okhos (359-335); conquête de l'Égypte; les derniers Akhéménides; Darios III et Alexandre de Macédoine; chute de l'empire perse, p. 632.

CHAP. XV. Le vieux monde oriental au moment de la conquête macédonienne 665-708

Les Susiens et les peuples du nord : l'Assyrie et Babylone. Prédominance de l'élément araméen, p. 665. — Les Juifs : Esdras et Néhémias; la loi mosaïque, p. 678. — L'Égypte, p. 695.

APPENDICE.

Les écritures du monde oriental. 709-753

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes; le syllabaire chypriote, 709. — Les écritures égyptiennes, l'alphabet, le syllabaire, les signes déterminatifs. Les hiéroglyphes éthiopiens et hittites, p. 729. — Origine de l'alphabet phénicien; ses dérivés sémitiques, ses dérivés ariens, p. 744.

Index général 755-811

CARTES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT.

Il nous a paru plus commode de réunir les cartes à la fin du volume, en les disposant de manière que, le livre étant ouvert à un endroit quelconque, la carte puisse rester déployée tout entière sous les yeux du lecteur.

Syrie.

Empire assyrien sous Sargon.

Égypte.

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'À L'INVASION DES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGYPTE PRIMITIVE.

Le Nil et l'Égypte. — Origine des Égyptiens; les nomes. — L'Égypte avant l'histoire; les dieux et les dynasties divines. — Min et les dynasties thinites.

Le Nil et l'Égypte.

Le premier des voyageurs qui ait visité l'Égypte, le premier du moins qui nous ait laissé le récit de son voyage, Hérodote d'Halicarnasse, a résumé l'impression que produisit sur lui cette terre des merveilles en une seule phrase, souvent citée : « L'Égypte est un don du Nil¹. » L'Égypte n'est qu'une bande de terre végétale tendue à travers le désert, une oasis allongée aux bords du fleuve et sans cesse pourvue par lui de l'humidité nécessaire à la végétation. Il faut l'avoir vue au moment des plus basses eaux, un mois avant le solstice d'été, pour se figurer ce qu'elle deviendrait si quelque accident la privait de son fleuve nourricier. « Le Nil s'est resserré entre ses rives au point d'être réduit à la moitié de sa largeur habituelle, et ses eaux troublées, limoneuses, stagnantes,

1 Hérodote, II. vii, qui peut-être l'emprunta à Hécatee de Milet.

semblent à peine couler dans une direction quelconque Des bancs plats ou des masses abruptes d'une boue noire, cuite et recuite au soleil, forment les deux berges de la rivière Au delà, tout n'est que sable et stérilité, car c'est à peine si le khamseïn, ou vent chargé de sable qui dure quarante jours, a cessé de souffler Le tronc et les branches des arbres apparaissent çà et là à travers l'atmosphère poudreuse, aveuglante, enflammée, mais les feuilles sont tellement revêtues de poussière, qu'à distance on ne peut les distinguer du sable du désert qui les environne C'est seulement au moyen d'arrosages pénibles et laborieux qu'on parvient à entretenir quelque semblant de verdure dans les jardins du Pacha Enfin, — et c'est le premier indice qui annonce la fin de cette terrible saison, — le vent du nord, l'Étesien des Grecs, se lève et se met à souffler avec force, parfois même avec furie, pendant tout le jour. Grâce à lui, le feuillage des bosquets qui recouvrent la Basse Égypte est bientôt débarrassé de la poussière et reprend sa couleur verte Les ardeurs de vorantes du soleil, alors au plus haut de sa course, sont aussi fort à propos amoindries par le vent qui règne, ce mois-là et les trois suivants, sur tout le pays d'Égypte

« Bientôt un changement se produit dans le fleuve On signale au nilomètre du Caire une hausse d'un pouce ou deux, les eaux perdent le peu de limpidité et de fraîcheur qui en faisait, hier encore, une boisson délicieuse Elles prennent la teinte verte, gluante et terne de l'eau saumâtre entre les tropiques, sans que filtre au monde ait réussi jusqu'à ce jour à les séparer de la substance nauséabonde et malsaine qui cause ce changement Le phénomène du *Nil vert* provient, à ce qu'on dit, des vastes nappes d'eau stagnante que le débordement annuel laisse sur les larges plaines sablonneuses du Soudan, au sud de la Nubie. Après avoir croupi six mois et plus sous le soleil des tropiques, elles sont balayées par l'inondation nouvelle et rentrent dans le lit du fleuve. Il est heureux que ce phénomène dure rarement plus de trois ou quatre jours, car, si court que soit ce temps, les malheureux contraints de s'abreuver au Nil, lorsqu'il est dans cet état, éprouvent des douleurs de vessie insupportables Aussi les habitants des villes ont-ils la pre-

voyance d'approvisionner d'eau leurs réservoirs et leurs citernes.

« Dès lors la rivière augmente rapidement de volume et devient trouble par degrés. Il s'écoule pourtant dix ou douze jours avant l'apparition du dernier et du plus extraordinaire phénomène que présente le Nil. J'essayerai de décrire les premières impressions qu'il me fit éprouver. C'était à la fin d'une nuit longue et accablante, à mon juger du moins : au moment où je me levai du sofa sur lequel j'avais tenté vainement de dormir, à bord de notre bateau que le calme avait surpris au large de Benisouéf, ville de la Haute Égypte, le soleil montrait tout juste le bord supérieur de son disque au-dessus de la chaîne Arabique. Je fus surpris de voir qu'à l'instant où ses rayons vinrent frapper l'eau, un reflet d'un rouge profond se produisit sur-le-champ. L'intensité du ton ne cessa d'augmenter avec l'intensité de la lumière : avant même que le disque se fût dégagé complètement des collines, le Nil offrait l'aspect d'une rivière de sang. Soupçonnant quelque illusion, je me levai à la hâte, et, me penchant par-dessus le bordage, ce que je vis me confirma dans ma première impression. La masse entière des eaux était opaque, d'un rouge sombre, et plus semblable à du sang qu'à toute autre matière avec laquelle j'aurais pu la comparer. En même temps, je m'aperçus que la rivière avait haussé de plusieurs pouces pendant la nuit, et les Arabes vinrent m'expliquer que c'était là le *Nil rouge*. La rougeur et l'opacité de l'eau sont soumises à de constantes variations, tant qu'elle reste dans cette condition extraordinaire. A de certains jours, quand la crue n'a pas dépassé un pouce ou deux, les eaux redeviennent à demi transparentes, sans perdre toutefois cette teinte d'un rouge sombre dont j'ai parlé. Il n'y a point là de mélange nuisible, comme au temps du Nil vert : l'eau n'est jamais plus saine, plus délicieuse, plus rafraîchissante que pendant l'inondation. Il y a des jours où la crue est plus rapide, et, par suite, où la quantité de limon charrié dépasse, dans la Haute Égypte, la quantité entraînée par toute autre rivière à moi connue. même, en plus d'une occasion, j'ai pu m'apercevoir que cette masse opposait un obstacle sensible à la rapidité du

courant. Un verre d'eau, que je pris alors et que je laissai reposer pour un peu de temps, fournit les résultats suivants : la partie supérieure du liquide resta parfaitement opaque et couleur de sang, tandis qu'un précipité de boue noire remplissait environ le quart du verre. Une portion considérable de ce limon est déposée avant que la crue atteigne la Moyenne et la Basse Égypte, où je n'ai jamais vu l'eau du Nil en cet état.

« Il n'y a peut-être pas, dans tout le domaine de la nature, un spectacle plus gai que le spectacle présenté par la crue du Nil. Jour après jour et nuit après nuit, son courant troublé roule et s'avance majestueusement par delà les sables altérés des immenses solitudes. Presque d'heure en heure, tandis que nous remontions lentement, poussés par le vent du nord, nous entendions le fracas produit par la chute de quelque digue de boue ; nous voyions, au mouvement de toute la nature animée vers le lieu où le bruit venait de retentir, que le Nil avait franchi un nouvel obstacle et que ses eaux bondissantes allaient répandre la vie et la joie au milieu d'un autre désert. Des impressions que j'ai reçues, il y en a peu dont le souvenir me laisse autant de plaisir que l'impression causée par la vue du Nil, à sa première invasion dans l'un des grands canaux de son débordement annuel. Toute la nature en crie de joie. Hommes, enfants, troupeaux de buffles, gambadent dans ses eaux rafraichissantes, les grandes vagues entraînent des bancs de poissons dont l'écaille lance des éclairs d'argent, tandis que des oiseaux de toute plume s'assemblent en nuées au-dessus. Et cette fête de la nature n'est pas restreinte aux ordres les plus élevés de la création. Au moment où le sable devient humide à l'approche des eaux fécondantes, il s'anime littéralement et grouille de millions d'insectes. L'inondation gagne Memphis ou le Caire quelques jours avant le solstice d'été : elle atteint sa plus grande hauteur et commence à décliner aux environs de notre équinoxe d'automne. A peu près au moment de notre solstice d'hiver, le Nil est de nouveau rentré dans ses rives et a repris sa teinte bleu clair. Les semailles ont été faites durant cet intervalle et se terminent en même temps que finit l'inondation. Le printemps est suivi sur-le-champ par

le temps de la moisson, et la récolte est rentrée d'ordinaire avant le lever du khameln ou vent de sable. L'année d'Égypte se partage donc naturellement en trois saisons : quatre mois de semailles et de croissance, qui correspondent approximativement à nos mois de novembre, décembre, janvier et février ; quatre mois de récolte, qu'on peut de même indiquer, d'une manière vague, en les comparant aux mois de notre calendrier qui sont compris entre mars et juin inclusivement ; les quatre mois ou lunes de l'inondation complètent le cycle de l'année égyptienne¹. »

Les Égyptiens ne connaissaient pas la source de leur fleuve. Vainement leurs armées victorieuses l'avaient longé pendant des semaines et des mois, à la poursuite des tribus noires ou koushites : toujours elles l'avaient trouvé aussi large, aussi plein, aussi puissant d'allures qu'il était dans leur patrie. C'était moins un fleuve qu'une mer, et mer était le nom qu'ils lui donnaient². Les prêtres n'étaient pas en peine d'expliquer son origine : il descendait du ciel ; il était l'image en cette terre des eaux d'en haut, sur lesquelles flottaient les barques des dieux ; il naissait entre Éléphantine et Philæ, parmi les rochers de la cataracte, dans deux gouffres insondables qu'on appelait les Qorti³. Ses inondations n'étaient pas seulement un phénomène naturel : elles étaient produites par les larmes d'Isis et devaient leur vertu à cette divine origine. A ces légendes dévotes venaient s'ajouter mille histoires merveilleuses qui avaient cours parmi le peuple. On contait que des matelots se rendant aux mines de Pharaon avaient fini, à force de remonter le Nil, par déboucher dans la mer inconnue qui baignait le pays de Pount : de même les marchands arabes du moyen âge croyaient qu'on pouvait aller par eau d'Égypte au pays des Zindjes et dans l'océan Indien⁴. Cette mer était semée d'îles

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 9-14. —

2. Ainsi dans le *Conte des deux Frères*, où il est toujours appelé *iaumâ, iôm*, la mer. — 3. Hérodote, II, xxviii ; cf. Maspero, *Fragment d'un Commentaire sur le livre II d'Hérodote*, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, t. II, 1880, p. 97-103. — 4. Quatremère, *Mémoires géographiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, t. II, p. 181-182, d'après Maçoudi.

mystérieuses, semblables à ces îles enchantées que les marins portugais et bretons apercevaient parfois dans les lointains de l'horizon et qui s'évanouissaient quand on voulait en approcher. Elles étaient peuplées par des êtres fantastiques, quelquefois cruels aux naufragés, quelquefois bienveillants. Quiconque en sortait n'y pouvait plus rentrer, elles se résolvaient en flots et disparaissaient au sein des ondes¹.

Jadis toute la partie de l'Égypte aujourd'hui connue sous le nom de Delta était recouverte par les eaux. La Méditerranée baignait de ses vagues le pied du plateau sablonneux qui domine les grandes Pyramides, et le Nil se terminait un peu au nord de l'emplacement où s'éleva plus tard la ville de Memphis. A la longue, les matières terreuses qu'il amène avec lui des montagnes d'Abyssinie, se déposèrent en bancs de boue sur les bas-fonds de la côte et comblèrent une partie du golfe, elles produisirent de grandes plaines marecageuses, entrecoupées d'étangs, à travers lesquelles les eaux durent se frayer passage. Consolidés par les apports de la mer, ces terrains nouveaux formèrent un premier Delta, dont la pointe, se trouvait un peu au dessous de Memphis et les extrémités près de quinze lieues plus bas, dans les parages d'Athribis. Puis, le fleuve continuant toujours son travail et les alluvions gagnant toujours, la chaîne des dunes qui bordait au nord ce premier Delta vit la mer se retirer peu à peu et se trouva délaissée dans l'intérieur des terres où ses restes indiquent encore par endroits la direction de l'ancien littoral. Dès les commencements de la période historique, le Nil avait reporté ses embouchures au delà de la ligne normale des rivages environnants. Près du village antique de Kerka-sore, il se divisait en trois branches. La Pelusique tournait au N-E et se terminait aux confins du désert de Syrie, la Canopique se dirigeait vers le N-O en longeant les derniers versants du désert Libyque, la Sebennytique, tracée dans le prolongement de la vallée, courait presque droit au Nord et coupait le Delta en son milieu². Ces trois grands

1. Cf. le conte découvert en 1880 par M. Golénischeff. *Maspéro les Contes populaires de l'Égypte ancienne* p. LXX LXXIX 137 148 — J. Herodote II xvii

bras étaient unis l'un à l'autre par un lacs de canaux naturels et artificiels, dont quelques-uns tombaient directement dans la mer et portaient le nombre des bouches du Nil à sept¹ et même à quatorze², selon les époques. La plaine triangulaire qu'ils enfermaient, et dont chaque portion avait été apportée grain à grain du fond de l'Afrique, compte aujourd'hui environ 23 000 kilomètres carrés de superficie et s'agrandit chaque année.

Les prêtres, qui connaissaient par tradition l'état primitif du pays, croyaient pouvoir déterminer avec certitude l'espace de temps qui avait suffi au fleuve pour accomplir ce travail. Ils racontaient à Hérodote que Ménès, le premier des rois de race humaine, avait trouvé l'Égypte presque entière plongée sous les eaux : la mer pénétrait jusqu'au delà de l'emplacement de Memphis, en pleine Heptanomide, et le reste du pays, moins le nome de Thèbes, n'était qu'un marais malsain³. Ils se trompaient étrangement dans leur appréciation. Le Nil, soumis à des débordements annuels, abandonne la plus grande partie des matières qu'il charrie sur les campagnes riveraines, et s'appauvrit de plus en plus à mesure qu'il avance ; il n'arrive à la mer que dépouillé du gros de ses alluvions. C'est à peine si les plages basses qui sont en voie de formation au débouché des branches Canopique et Sébennytique s'accroissent, bon an mal an, l'une de quatorze hectares, l'autre de seize ; c'est une moyenne d'un mètre de progrès annuel pour tout le front du Delta. En s'appuyant sur ces données, on a pu calculer que, dans les conditions actuelles, il aurait fallu environ sept cent quarante siècles au Nil pour combler son estuaire. Sans accepter aucunement ce chiffre dont l'exagération paraît évidente, car la marche progressive des boues était plus rapide autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui dans ces contrées, on n'en sera pas moins forcé de conclure que les prêtres ne soupçonnaient guère l'âge réel de leur pays. Le Delta existait depuis longtemps déjà à l'avènement de Mini ; peut-être même était-il entièrement terminé à l'époque où la race égyptienne mit pour la

1. Hérodote, II, xvn ; Skylax, *Peripl.*, § 106, Strabon, XVII, 1

2. Plin, *Hist. nat.*, V, 10. — 3. Hérodote, II, iv.

première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure

Le Nil n'a pas seulement créé le sol de l'Égypte, il a déterminé l'aspect général du pays et le genre de ses productions. Une vallée qui est sortie tout entière du sein des eaux et qui se trouve chaque année envahie par elles, ne peut nourrir qu'un nombre assez restreint d'espèces végétales. Le sycomore et plusieurs sortes d'acacias et de mimosas y prospèrent; le grenadier, le tamarin, l'abricotier, le figuier ornaient les jardins, et la présence du perséa sur les monuments de la douzième dynastie nous prouve que Diodore commit une erreur en attribuant au Perse Kambysès le mérite d'avoir le premier introduit cet arbre¹. Deux espèces de palmiers, le dattier et le doum², viennent presque sans culture; mais aucune de nos grandes essences européennes ne s'est acclimatée dans la partie de la vallée plus spécialement connue des anciens.

Par contre, les plantes aquatiques s'y développent avec un luxe de végétation extraordinaire, et donnent au pays un aspect caractéristique. Elles ne se trouvent pas, en général, au long des berges, où la profondeur de l'eau et la force du courant ne leur permettraient guère de croître en paix; mais les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle, en sont littéralement encombrés. Deux espèces surtout, le papyrus et le lotus, sont connues en Europe à cause du rôle qu'elles jouent dans l'histoire, la religion, la littérature sacrée ou profane de l'Égypte. Le papyrus se plaisait dans les eaux paresseuses du Delta et devint l'emblème mystique de cette région; le lotus au contraire fut choisi pour symbole de la Thébaïde. Les anciens confondaient sous ce nom des individus appartenant à trois espèces de nymphéas différentes. Deux d'entre elles, le lotus blanc et le lotus bleu, portent des fruits assez semblables pour la forme à ceux du pavot: leurs capsules renferment de petites graines de la taille d'un grain de millet. La troisième espèce, le *Nymphaea nelumbo* ou nénufar rose, est décrite fort exactement par Hérodote. « Elle produit un fruit porté sur une

1. Diodore, I, 34. — 2. Sur une troisième espèce fort rare, mentionnée dans quelques documents, cf. Loret, *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. III, p. 21 sqq.

tige différente de celle qui porte la fleur et qui sort de la racine même : il est semblable pour la forme aux gâteaux de cire des abeilles, » ou, plus prosaïquement, à une pomme d'arrosoir. Il est percé, à la partie supérieure, de vingt ou trente cavités dont chacune contient une graine « de la grosseur d'un noyau d'olive, bonne à manger fraîche ou desséchée¹ ». C'est là ce que les anciens appelaient la fève d'Égypte². « On cueille également, ajoute l'historien, les pousses annuelles du papyrus. Après les avoir arrachées dans les marais, on en coupe la tête, qu'on rejette, et ce qui reste est à peu près de la longueur d'une coudée. On s'en nourrit et on le vend publiquement; cependant les délicats ne le mangent qu'après l'avoir fait cuire au four³. » Ce « pain de lis » était une friandise recherchée et figurait sur les tables royales⁴; mais, quoi qu'en dise Hérodote⁵, la nourriture habituelle du peuple était le blé et les différentes espèces de céréales, le froment, l'orge, le sorgho, l'olyra (*Triticum spelta*) et la zéa (*Triticum monococcum*), que le sol d'Égypte produit en abondance. La vesce, le lupin, la fève, le pois chiche, la lentille, plusieurs espèces de ricin venaient naturellement dans les champs. La vigne prospérait dans certaines parties du Delta et de l'Heptanomide; l'olivier était rare et circonscrit dans quelques districts⁶.

Deux au moins des espèces animales qui vivent à présent sur les bords du Nil, le cheval et le chameau⁷, ne sont pas figurées sur les monuments des plus anciennes dynasties et paraissent n'avoir été introduites que longtemps après la fondation du royaume. En revanche, les Égyptiens possédaient plusieurs races de bœufs à longues cornes, analogues

1. Hérodote, II, xcii. — 2. Diodore, I, 34. — 3. Hérodote, II, xxxvi. — 4. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XIV, l. 1. — 5. Hérodote, II, xxxvi. — 6. Strabon, I, XVII, 1. Le Musée de Boulaq possède aujourd'hui un véritable herbier égyptien antique, fait par M. Schweinfurth avec les fleurs, les graines et les tiges découvertes dans les tombeaux. Cf. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 250 sqq., et Schweinfurth, *la Flore de l'ancienne Égypte*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1882, et la *Revue scientifique*, n° du 24 juillet 1883. — 7. Fr. Lanormant, *Sur l'antiquité de l'Âne et du Cheval*, p. 2; Lefébure, *Sur l'ancienneté du Cheval en Égypte*, dans l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 2^e année, p. 1-11, admet que le cheval était connu en Égypte sous la XII^e dynastie et très probablement aux temps antérieurs.

aux bœufs de Dongolah, plusieurs variétés de chèvres et de chiens, le chien-renard à robe fauve, au nez effilé, aux oreilles pointues, à la queue épaisse, le *sloughi* ou grand lévrier d'Afrique à oreilles longues et droites, le basset, le chien hyénoïde¹. L'âne, d'origine africaine, garda sous le climat favorable de l'Égypte une beauté de formes et une vigueur que n'a point notre baudet d'Europe². A côté des espèces domestiques, les premiers émigrants trouvèrent le lièvre à longues oreilles, l'ichneumon, une quantité innombrable de gazelles, algazelles, *defassas*, antilopes à cornes en forme de lyre qu'ils finirent par apprivoiser à moitié³; puis des animaux plus redoutables, le chat sauvage, le loup, le chacal, l'hyène striée et mouchetée, le léopard, le guépard, le lion enfin⁴, qu'ils combattirent sans relâche et parvinrent à refouler vers le désert⁵. Deux monstres amphibies, le crocodile et l'hippopotame, vivaient sur les bords du Nil et rendaient l'accès du fleuve dangereux pour les hommes et pour les bestiaux. Les hippopotames, assez nombreux sous les premiers rois, diminuèrent bientôt, grâce aux poursuites acharnées dont ils furent l'objet, et se retirèrent dans les marais de la Basse Égypte : quelques individus de leur espèce y subsistaient encore vers le milieu du treizième siècle après Jésus-Christ. Le crocodile, adoré et protégé dans certains nomes, exécré et poursuivi dans certains autres, s'est maintenu jusqu'à nos jours. « Quand il passa devant Qénéh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis *en conciliabule* sur un flot. Si pareille bonne fortune n'échoit jamais maintenant au voyageur, c'est que le crocodile recule de plus en plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bientôt le Nil jusqu'à Assouan ne les connaîtra plus que par tradition⁶. »

1. Fr. Lenormant. *Sur les animaux employés par les anciens Égyptiens à la chasse et à la guerre*. p. 2-3. — 2. Fr. Lenormant. *Sur l'antiquité de l'âne et du Cheval*, p. 2. — 3. Fr. Lenormant, *Notes d'un voyage en Égypte*, p. 17. — 4. Hartmann, *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, 1804-1805. — 5. C'était un des devoirs du roi de poursuivre et de détruire les animaux féroces. Un fait montrera quelle conscience ils mettaient à s'en acquitter : Amenhotep III tua cent deux lions dans les dix premières années de son règne. — 6. Mariette, *Itinéraire des Invités*, p. 175. La prédiction de Mariette s'est complètement réalisée.

L'Égypte possède une grande quantité d'oiseaux, l'aigle, l'épervier, le faucon, le vautour à tête chauve, la pie, le pigeon, la tourterelle, l'hirondelle, la perdrix, le moineau. Les ibis blancs et noirs, les pélicans, le cormoran, l'oie, le canard, remplissent les marais et couvrent les eaux du fleuve de leurs variétés infinies. L'oie et le canard, apprivoisés de toute antiquité, remplissaient la basse-cour des sujets de Mini et tenaient la place du poulet, encore peu connu¹. Les différents bras du fleuve fourmillent littéralement de poissons, la plupart bons à manger, « le rouget des marais de Péluse (?), engraisé dans les lotus, le mulot tacheté des étangs artificiels, le mulot ordinaire mêlé aux *fahaka* », l'oxyrrynque au museau pointu, la torpille, la grande tortue d'eau douce. La nature semble avoir créé le *fahaka* dans un moment de bonne humeur. C'est un poisson allongé qui a la faculté de se gonfler à volonté ; quand il est tendu outre mesure, et que le poids de son dos l'emporte, il bascule et s'en va à la dérive, le ventre en l'air et tout semé d'épines qui lui donnent l'air d'un hérisson. Au moment de l'inondation, les eaux, en se retirant, l'abandonnent dans les champs limoneux, où il devient la proie des oiseaux et des hommes, et sert de jouet aux enfants. Les embouchures du Nil sont fréquentées par un grand nombre de poissons de mer qui viennent frayer en eau douce, et de poissons d'eau douce qui vont déposer leur frai en pleine mer.

Ainsi tout en Égypte se règle sur le Nil, le sol, ses productions, l'espèce des animaux qu'il porte et des oiseaux qu'il nourrit. Les Égyptiens le sentaient mieux que personne et s'en montraient reconnaissants : ils avaient fait de leur fleuve un dieu qu'ils appelaient Hapi et dont ils ne se lassaient jamais de célébrer la bienfaisance. « SALUT, ô Nil, — ô toi qui t'es manifesté sur cette terre — et qui viens en paix — pour donner la vie à l'Égypte ! — Dieu caché, — qui amènes les ténèbres au jour qu'il te plaît les amener, — irrigateur

il n'y a plus aujourd'hui de crocodiles au nord d'Assouan. — 1. Brugsch, *Ägyptische Graberwelt*, p. 14, affirme que le poulet était inconnu aux anciennes époques. Cependant deux poulets sont représentés à Béné-Hassan (Champollion, *Notices*, t. II, p. 387). — 2. *Papyrus Anastasi III*. pl. II. 1. 6-7. Cf. Naspero, *Du Genre épistolaire*, p. 104 sqq.

des vergers qu'a créés le Soleil — pour donner la vie à tous les bestiaux ! — Tu abreuves la terre en tout lieu, — voie du ciel qui descend, — Dieu Sib, ami des pains, — dieu Nopri, oblateur [des grains], — dieu Phtah qui illumines toute demeure. — SEIGNEUR des poissons, quand tu remontes sur les terres inondées, — aucun oiseau n'envahit plus les biens utiles ; — créateur du blé, producteur de l'orge, — il perpétue la durée des temples ; — repos des doigts est son travail — pour les millions de malheureux. — S'il décroît, dans le ciel, les dieux — [tombent] sur la surface, les hommes dépérissent. — IL A FAIT OUVRIR par les bestiaux la terre entière¹, — [et] grands et petits se reposent. — Les hommes l'invoquent, lorsqu'il s'arrête, — [et alors] il devient semblable à Khnoumou². — Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, — tout ventre se réjouit, — tout être organisé a reçu sa nourriture, — toute dent broie. — IL APPORTE les provisions délicieuses ; — il crée toutes les bonnes choses, — le seigneur des nourritures agréables, choisies ; — s'il y a des offrandes, c'est grâce à lui. — Il fait pousser l'herbage pour les bestiaux, — il prépare les sacrifices pour chaque dieu, — l'encens est excellent, qui vient par lui. — Il se saisit des deux contrées³ — pour remplir les entrepôts, pour combler les greniers, — pour préparer les biens des pauvres. — IL GERME pour combler tous les vœux, — sans s'épuiser par là : — il fait de sa vaillance un bouclier [pour le malheureux]. — On ne le taille point dans la pierre [ni dans] les statues sur lesquelles on place la double couronne ; — on ne le voit pas ; — nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui. — On ne peut l'attirer dans les mystères ; — on ne sait le lieu où il est, — on ne le trouve point par la force des livres sacrés ; — POINT DE DEMEURER qui le contienne, — point de guide [qui pénètre] en ton cœur. — Tu as réjoui les générations de tes enfants ; — on te rend hommage au Sud ; — stables sont tes décrets, quand ils se manifestent — par-devant les serviteurs du Nord. — Il

1. *To-n-sen-er, la terre entière*, un des noms les plus fréquents de l'Égypte. — 2. Le dieu créateur, celui qui avait modelé l'œuf du monde sur son tour à potier. — 3. La Haute et la Basse Égypte.

boit les pleurs de tous les yeux, — et prodigue l'abondance de ses biens¹. »

Origine des Égyptiens; les nomes.

Les Égyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie? Au témoignage presque unanime des historiens-anciens, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Éthiopie sur le Nil moyen, serait graduellement descendue vers la mer en suivant le cours du fleuve. « Les Éthiopiens affirment que l'Égypte est une de leurs colonies.... Le sol lui-même y est amené par les dépôts du Nil.... Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays : on donne aux rois le titre de dieux ; les funérailles sont l'objet de beaucoup de soins ; les écritures en usage dans l'Éthiopie sont celles mêmes de l'Égypte, et la connaissance des caractères sacrés, réservée aux prêtres seuls en Égypte, était familière à tous en Éthiopie. Il y avait, dans les deux pays, des collèges de prêtres organisés de la même manière, et ceux qui étaient consacrés au service des dieux pratiquaient les mêmes règles de sainteté et de pureté, étaient rasés et habillés de même ; les rois avaient aussi le même costume et une uræus² ornait leur diadème.... Les Éthiopiens ajoutaient beaucoup d'autres considérations pour prouver leur antériorité relativement à l'Égypte, et démontrer que cette contrée est une de leurs colonies³. » Ces analogies, qui paraissaient si concluantes aux anciens, perdent leur valeur quand on leur oppose le témoignage des documents hiéroglyphiques. On sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Éthiopie, loin d'avoir colonisé l'Égypte au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous la douzième dynastie, et a fait pendant des siècles partie intégrante du territoire égyptien. Au lieu de descendre le cours du Nil, la civilisation l'a remonté⁴.

1. *Papyrus Sallier II*, pl. XI, l. 6 ; pl. XII, l. 9. — 2. On nommait *uræus* la vipère levée qui ornait la couronne des dieux et des rois. — 3. Diodore de Sicile, l. III, c. 8. — 4. Je dois noter cependant que plusieurs savants ont repris, en la modifiant, la théorie d'après laquelle la

D'autre part, la Bible attribuait aux Égyptiens une provenance asiatique. Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush l'Éthiopien et de Canaan, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants¹. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Égyptiens proprement dits, les Rotou ou Lodou des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente assez bien la grande tribu des Anou qui fonda On du Nord (Héliopolis), et On du Sud (Hermonthis) dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil, Naphtouhim (*No-Phtah*) s'établit dans le Delta au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Patorisi*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel entre Memphis et la première cataracte². Cette tradition, qui fait venir les Égyptiens d'Asie par l'isthme de Suez, était connue des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis³; mais elle n'eut jamais parmi eux la popularité de l'opinion qui faisait descendre les Égyptiens du fond de l'Éthiopie.

Pendant les temps modernes, les affinités ethnographiques des Égyptiens ont fourni matière à de longues discussions. A l'époque où l'on ne connaissait rien d'eux que des noms royaux grécisés maladroitement et défigurés à plaisir par les copistes du moyen âge, quelques momies en mauvais état, quelques menues amulettes conservées comme raretés inappréciables dans les cabinets de curiosités, il était difficile de se faire une idée exacte du sujet et d'arriver à des conclusions plausibles. Aussi ne doit-on pas trop s'étonner si la plupart des voyageurs, trompés à l'apparence de certains Coptes abâtardis, ont soutenu que les anciens Égyptiens devaient avoir le visage bouffi, l'œil à fleur de tête, le nez écrasé, la lèvre charnue, et présenter plusieurs des traits caractéris-

race égyptienne aurait remonté le cours du Nil. Elle aurait traversé le détroit de Bab-el-Mandeb, peuplé la Nubie, et se serait établie entre la première cataracte et la mer. Le siège principal de sa civilisation aurait été la Moyenne Egypte, entre Siout et Abydos (Ebers, *l'Égypte*, t. II, *Du Caire à Philæ*, p. 232; cf. Dümichen, *Geschichte des Alten Egyptens*, t. I, p. 118 sqq.; Brugach, *Ägyptische Beiträge zur Völkerkunde*, dans la *Deutsche Revue*, 1881, oct.-déc., p. 48). — 1. Genèse, ch. x, v. 5-6. — 2. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Méphthou*, p. 4-8; Ebers, *Ägypten und die Bücher Moses*, p. 54 sqq. — 3. Pline, *H. N.*, l. VI, c. xxix.

tiques de la race nègre. Cette opinion, populaire encore au commencement du siècle, disparut sans retour dès que la Commission française eut publié son grand ouvrage. En examinant les innombrables reproductions de statues et de bas-reliefs dont il est rempli, on reconnut que les Égyptiens représentés sur les monuments, loin d'offrir la couleur et l'aspect général du nègre, avaient la plus grande ressemblance avec les races blanches de l'Europe et de l'Asie occidentale. L'étude anatomique des momies confirma bientôt cette première impression, et convainquit les plus incrédules. « Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblables aux Kennous ou Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve chez les Coptes de l'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui successivement ont dominé l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits de la vieille race¹. »

Aujourd'hui, il n'y a plus grand effort d'imagination à se figurer, je ne dirai pas le contemporain de Sésostris, mais l'Égyptien du temps de Khéops, qui contribua pour sa part à la construction des pyramides. Il suffit d'entrer dans un musée et d'examiner les statues d'ancien style qui s'y trouvent réunies. Au premier coup d'œil, on voit que l'artiste chargé de les faire a, dans le modelé de la tête et des membres, cherché la ressemblance avec le personnage qu'il désirait représenter; mais, en faisant abstraction des particularités propres à chaque individu, on retrouve sans peine le type commun de la race. L'Égyptien était en général grand, maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, le bras nerveux et terminé par une main fine et longue, la hanche peu développée, la jambe sèche; les détails anatomiques du genou et les muscles du mollet sont assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des peuples marcheurs, les pieds longs, minces, aplatis à l'extrémité par l'habitude d'aller sans chaussure. La tête, souvent trop forte pour le corps, présente d'ordinaire

1. Champollion le Jeune, *Grammaire égyptienne*, Introd., p. xix.

un caractère de douceur et même de tristesse instinctive. Le front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et rond; les yeux sont grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses, mais non renversées; la bouche, un peu longue, garde un sourire résigné et presque douloureux. Ces traits, communs à la plupart des statues de l'ancien et du moyen empire, se retrouvent plus tard à toutes les époques. Les monuments de la dix-huitième dynastie, les sculptures saïtes et grecques, si inférieures en beauté artistique aux monuments des vieilles dynasties, conservent sans altération sensible le type primitif. Aujourd'hui même, bien que les classes supérieures se soient défigurées par des alliances répétées avec l'étranger, les simples paysans ont gardé presque partout la ressemblance de leurs ancêtres, et tel fellah contemple avec étonnement les statues de Khâfri ou les colosses des Ousirtasen qui reproduisent trait pour trait, à plus de quatre mille ans d'existence, la physionomie de ces vieux Pharaons¹.

La race égyptienne se rattache aux peuples blancs de l'Asie antérieure par ses caractères ethnographiques : la langue égyptienne se rattache aux langues dites sémitiques par sa forme grammaticale². Non seulement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hébreo-araméen ; mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque. L'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus ancien de tous, est composé avec des pronoms suffixes identiques dans les deux langues. Les pronoms, suffixes et absolus, sont exprimés par les mêmes racines et jouent le même rôle en égyptien et dans les langues sémitiques³. Sans nous étendre sur ces rapprochements, dont quelques-uns laissent encore prise au

1. L'une des plus belles statues en bois du Musée de Boulaq a été nommée par les gens du Caire le *Sheikh-el-Beled*, parce qu'elle est trait pour trait l'image du *Sheikh-el-Beled* actuel de Saqqarah. On trouvera reproduits dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I, quelques-uns des monuments où le type égyptien est le mieux caractérisé. — 2 Benfey, *Ueber das Verhältniss der Ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844; Schwartz, *Das alte Ägypten*, t. I, 2^{me} Theil, p. 2003 sqq.; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 2-4; Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 91-92. — 3. Naspero, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. II, p. 1-8.

doute¹, nous pouvons dès à présent affirmer que la plupart des procédés grammaticaux mis en œuvre par les langues sémitiques se retrouvent en égyptien à l'état rudimentaire. Aussi bien l'égyptien et les langues sémitiques, après avoir appartenu au même groupe, se sont séparés de très bonne heure, à une époque où leur système grammatical était encore en voie de formation. Désunies et soumises à des influences diverses, les deux familles traitèrent d'une façon différente les éléments qu'elles possédaient en commun. Tandis que l'égyptien, cultivé plus tôt, s'arrêtait dans son développement, les langues sémitiques continuaient le leur pendant de longs siècles encore avant d'arriver à la forme que nous connaissons aujourd'hui ; « en sorte que, s'il y a un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celle de l'Asie, ce rapport est cependant assez éloigné pour laisser au peuple qui nous occupe une physionomie distincte². »

Les Égyptiens appartiendraient donc aux races proto-sémitiques. Venus d'Asie par l'isthme de Suez, ils trouvèrent établie sur les bords du Nil une autre race, probablement noire, qu'ils refoulèrent dans l'intérieur³. L'Égypte, si riche et si fertile aujourd'hui, devait être alors l'image de la désolation. Le fleuve, abandonné à lui-même, changeait perpétuellement de lit. Il n'atteignait jamais dans ses débordements certaines parties de la vallée, qui restaient improductives ; ailleurs, au contraire, il séjournait avec tant de persistance qu'il changeait le sol en bourbiers pestilentiels. Le Delta, à moitié noyé par les eaux du fleuve, à moitié perdu sous les flots de la Méditerranée, était un immense marais semé de quelques îles sablonneuses et couvert de papyrus, de lotus, d'énormes roseaux, à travers lesquels les bras du Nil se frayaient paresseusement un cours sans cesse déplacé. Sur les deux rives, le désert envahissait toute la partie du sol qui n'était pas chaque année recouverte par l'inondation : on passait sans transition de la végétation désordonnée des marais tropicaux à l'aridité la plus absolue. Peu à peu les nouveaux venus apprirent à

1. Voir Renan. *Histoire des langues sémitiques*, 4^e éd., t. I, p. 80-92.

— 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 5 ; cf. Hommel. *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 94 sqq., 439 sqq. — 3. Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 92.

régler le cours du fleuve, à l'endiguer, à porter par des canaux d'irrigation la fertilité jusque dans les coins les plus reculés de la vallée. L'Égypte sortit des eaux et devint dans la main de l'homme une des contrées les mieux appropriées au développement paisible d'une grande civilisation.

La période de formation du sol et de la nation dura longtemps, des myriades d'années au dire des anciens eux-mêmes, entre trois et quatre mille ans d'après les calculs les plus modérés de la plupart des savants contemporains. Avec cette naïveté instinctive qui porte les peuples à chercher la perfection dans le passé, les Égyptiens en étaient venus à considérer les premiers siècles de leur séjour au bord du Nil comme un âge heureux entre tous les âges, et leurs ancêtres à demi sauvages comme des hommes pieux qu'on appelait d'une manière générale les *Shosou-Hor* (Serviteurs d'Horus) ¹. C'est à ces générations sans histoire que revient l'honneur d'avoir constitué l'Égypte telle que nous la connaissons dès le début de la période historique. D'abord divisées en un grand nombre de tribus, elles commencèrent par établir sur plusieurs points à la fois de petits États indépendants dont chacun avait ses lois et son culte. Avec le temps, ces États se fondirent les uns dans les autres : il ne resta plus en présence que deux grandes principautés, la Basse Égypte (*To-miri*) ou pays du Nord (*To-mihî*) dans le Delta, la Haute Égypte ou pays du Sud (*To-risi*), depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte. La réunion sous un même sceptre forma le patrimoine des Pharaons ou pays de Kimit, mais ne fit pas disparaître la division primitive : les petits États devinrent provinces et furent l'origine des circonscriptions administratives que les Grecs ont appelées *nomes*.

Les *nomes* se composaient d'une ou plusieurs villes et d'un territoire assez restreint ² : le plus grand d'entre eux était loin d'avoir l'étendue d'un seul de nos arrondissements. Ils étaient subdivisés en plusieurs parties : 1^o la ville capitale

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5 a; Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Denderah*, pl. XVI, cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 12, note 1, p. 165 sqq. — 2. Brugsch, *Geographische Inachtsichten*, I, p. 95 sqq.

(*nouit*) et sa banlieue, siège de l'administration civile et militaire, centre de la religion provinciale; 2° les terres de production (*ouou*), cultivées en céréales et fécondées chaque année par l'inondation; 3° les terres marécageuses (*poh'ou*), sur lesquelles les débordements du Nil laissaient des étangs trop profonds pour être desséchés facilement : on les mettait en pâturages quand on pouvait, on y cultivait le lotus et le papyrus, on y faisait en grand l'élevage des oiseaux d'eau; 4° enfin, les canaux dérivés du Nil pour les besoins de l'agriculture et de la navigation¹. En tête de l'administration civile et militaire on trouve des princes héréditaires (*hiq* ou *há*) et plus souvent des nomarques (*mour-nouit zdt-to* ou simplement *mour-nouit zat*) nommés directement par le roi². L'autorité religieuse était exercée par le grand prêtre du temple, dont la dignité était tantôt élective, tantôt héréditaire. Les habitants du nome payaient au roi et à ses fonctionnaires un impôt en nature proportionnel à la richesse foncière, et dont la répartition exigeait des recensements et des cadastres fréquents. Ils étaient soumis à une espèce de conscription pour le service militaire, et à la corvée pour l'exécution de tous les travaux d'utilité publique, qu'il s'agit d'élever un temple ou une forteresse, de tracer une route, de construire une digue ou de creuser un canal.

Le nombre des nomes varia selon les temps. La plupart des historiens anciens en comptent trente-six³; les listes égyptiennes en donnent parfois quarante-quatre, dont vingt-deux pour la Haute Égypte et vingt-deux pour la Basse⁴. Le plus méridional d'entre eux s'appelait To-Qonsit, comme la Nubie à laquelle il confinait. La capitale était Abou, l'Éléphantine des Grecs, et plus tard, au temps des Romains, Noubit (Ombos). Il comprenait, avec la ville de Souanou (Syène), les deux îles célèbres de Senom (Bigèh) et de Lak (Ai-lak, Philæ), qui servirent de refuge aux derniers païens

1. Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 29.

— 2. Lepsius, *Denkmäler*, II, pl. 124-125. Cf. Brugsch, *G. Inschriften*, t. I, p. 111-116; Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 9, note I.

— 3. Diodore, I, 44; Strabon, I. XVII, c. 1; Pline (*H. N.*, V, 9, 9) en mentionne quarante-trois, et Ptolémée (IV, 5) quarante-sept. — 4. Brugsch, *G. Inschr.*, t. I, p. 99.

d'Égypte contre les persécutions chrétiennes. Venaient ensuite le nome de Tes-Hor (Apollonitès) avec Dehou (Apollinopolis Magna, Edfou) et Khonou (Silsilis) et celui de Ten (Latopolitès). La capitale de ce dernier fut d'abord Nekhab, que Champollion identifia avec la ville grecque d'Eilithyia. Le nom de Nekhab est mêlé aux faits les plus importants de l'histoire d'Égypte. Sous la dix-septième dynastie, au temps où les pasteurs occupaient le Delta, les princes indépendants du Sud avaient fait de cette ville un de leurs boulevards et quelquefois leur capitale. Le gouvernement en était confié à un prince de la famille royale, qui prenait le titre de *Royal fils de NEKHAB*. Plus tard, à l'époque gréco-romaine, Nekhab, déchue de son rang de capitale, céda le premier rang à Sni (Latopolis), la moderne Esnéh¹.

Au sortir du nome de Ten on entrait dans le nome de Oulsi, le Phathyritès des Grecs. La capitale est Apit, Tapit, la Thèbes aux cent portes d'Illomère, la demeure d'Amon-Râ, roi des dieux et créateur du monde (Pa-Amon, Diospolis Magna). Son origine se perdait dans la nuit des temps : les traditions nationales en faisaient la patrie terrestre d'Osiris² et la résidence d'une des dynasties humaines antérieures aux dynasties historiques. A l'époque de sa splendeur, elle s'étendait sur les deux rives du Nil, du pied de la chaîne Libyque au pied de la chaîne Arabique. Capitale de l'Égypte sous neuf dynasties consécutives, de la onzième à la vingtième, puis déchue de son rang à partir de la vingt et unième dynastie, prise et pillée successivement par les Éthiopiens, les Assyriens et les Perses, elle fut détruite par Ptolémée Lathyré et à moitié renversée par un tremblement de terre en l'an 27 avant le Christ. Sur ses ruines s'élevèrent un grand nombre de villages de peu d'importance³ qui subsistent encore aujourd'hui sous des noms arabes : El-Aqsorain (Louqsor) et Karnak, sur la rive droite ; Gournah, Médinét-Ilabou, Dêir-el-Bahari, sur la rive gauche. A partir de cette époque, la capitale du nome fut On du Midi ou Hermontou (Hermonthis), dont l'origine remontait jusqu'aux âges antéhistoriques⁴.

1. Brugsch, *G. Inachr.*, t. I, p. 178. — 2. *Id.*, t. I, p. 176. — 3. Strabon, l. XVII, c. 1. — 4. Brugsch, *G. Inachr.*, t. I, p. 193-195.

Au nord de Thèbes, on rencontrait successivement : sur la rive droite du fleuve, le nome de Horoui (Coptites) avec Qoubti (Coptos), l'une des forteresses et l'un des marchés les plus importants de la Haute Égypte ; sur la rive gauche, le nome Tentyritès avec Tarir ou Tantarir (Tentyris, Dendérah) ; sur les deux rives, le nome de Hasekhokh (Diospolitès) et le Thinitès, dont la capitale, après avoir été Thini, fut plus tard Aboudou (Abydos). Abydos était une des plus considérables parmi les cités égyptiennes. Strabon, qui la vit dans une décadence complète, rapporte que jadis elle occupait le second rang¹ ; et de fait, après Thèbes, je ne connais pas de ville qui soit mentionnée plus souvent sur des monuments de toute sorte. Non qu'elle fût grande ou bien peuplée : resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil, elle occupait, entre les villages modernes d'El-Kharbêh et d'Harabat-el-Madfounéh, une bande de terre fort étroite et ne put jamais s'étendre beaucoup. C'est comme ville sainte qu'elle était universellement connue. Ses sanctuaires étaient célèbres, son dieu Osiris vénéré, ses fêtes suivies par toute l'Égypte ; les gens riches des autres nomes tenaient à honneur de se faire dresser une stèle dans son temple, auprès du tombeau d'Osiris. Sous les Ptolémées, Abydos perdit son titre de capitale, qui fut attribué au bourg de Souï (Syis, Psoui, Psoi). Ce bourg, agrandi et colonisé par Ptolémée Soter, prit le nom de Ptolémaïs².

Les nomes de l'Égypte moyenne, entre Abydos et Memphis, sans jamais avoir obtenu une prépondérance marquée, ont pesé d'un grand poids dans les destinées du pays³. Remplis d'une population nombreuse, couverts de places fortes situées avantageusement sur les différents bras du Nil, ils pouvaient couper à volonté les communications entre Thèbes et Memphis et arrêter longtemps la marche des armées. On y trouvait d'abord, sur la rive droite du fleuve, Apou ou Khemi (Pauopolis ou Khemmis), dans le nome de Khemi. Min y était adoré, et les Grecs, trompés par une simple analogie de son, avaient cru reconnaître dans l'un des titres de ce

1. Strabon, l. XVII, c. 1. — 2. *Corpus inscr. græc.*, n° 4025. — 3. Sept de ces nomes, détachés de la Haute Égypte et réunis en un seul gouvernement, formèrent, à l'époque romaine, la province d'Heptanomide.

dieu, *Pehrirou* ou *Pehrisou*, « le coureur », le nom de leur héros Persée ¹. Plus bas, toujours sur la rive droite, venaient Toukaou et Paharnoub, dans le nome de Douf (Antaeopolitès ²); sur la rive gauche, dans le nome de Baar (Hypsélitès), la forteresse de Shashotpou (Shôtp) ³, et dans le nome Iotef supérieur (Iotef khont, Lycopolitès), la ville importante de Siout (Lycônpolis, Osyout) ⁴. On rencontrait ensuite l'Iotef inférieur (Iotef poh'ou), dont la capitale était Kousit (Kousa) aux temps pharaoniques. A l'époque gréco-romaine, son territoire fut réparti entre les deux provinces voisines ⁵.

Le nom antique d'Hermopolis était Khmounou, la ville des huit dieux, et Ounou ⁶. Elle était située dans le nome de Ounou (Hermopolitès), assez loin du Nil et proche le canal appelé aujourd'hui encore Bahr-el-Yousouf. C'était une des plus anciennes villes de l'Égypte : elle avait été le théâtre d'une des grandes victoires d'Hor sur Sit, et son dieu éponyme Thot avait pris une part glorieuse aux guerres osiriennes. Son territoire confinait au nord et à l'est avec celui du nome de Mihi ⁷, l'un des plus célèbres parmi les nomes de la Thébaïde. La capitale était Hbonou (Touho, Théodosiopolis) ⁸; mais il renfermait plusieurs autres villes importantes, Nofirous (Kom-el-Ahmar) et Panoubit (Speos Artémidos, Béné-Hassan) sur la rive droite, Monât-Khoufou sur la rive gauche. Monât-Khoufou avait été fondée ou agrandie par Khoufou (Khéops); elle florissait encore sous la douzième dynastie, et son nom, transmis d'âge en âge, est devenu chez les Arabes d'Égypte l'origine du nom de Miniéh ⁹. Au nord du nome de Mihi et sur la rive orientale du fleuve s'étendaient les deux nomes de Pa avec Haïbonou (Hipponon) pour capitale ¹⁰, et de Maton (Aphroditès) avec Pa Nibtepahe (Aphroditopolis, Atfieh); sur la rive occidentale, entre le Nil et la chaîne Libyque, le nome de Ousbou (Oxyrrynchitès), ville principale Pamazit (Oxyrrynchos, Pemsje), celui du Nouhit supérieur (Héracléopolitès), chef-lieu Hakhninsou ou Hnès

1. Hérodote, I, II, c. xci. — 2. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, juillet 1870, p. 5-8. — 3. *Id.*, p. 1 sqq. — 4. Brugsch, *G. Inscr.*, t. I, p. 217-219. — 5. Jacques de Rougé, p. 12-15. — 6. Brugsch, *Dic. égypt.*, p. 749. — 7. Jacques de Rougé, *Revue archéologique*, février 1872, p. 68 sqq. — 8. *Id.*, p. 70-76. — 9. Brugsch, *G. Inscr.*, t. I, p. 224. — 10. Jac-

(Héracléopolis Magna), enfin celui du Nouhit inférieur¹, auquel on rattachait le Toshe ou pays du lac Miri (le Fayoum). Le Nouhit inférieur renfermait la ville de Miritoum ou Mitoum (Meftoum), située au pied de la chaîne Libyque. A l'époque gréco-romaine il n'existait plus. La portion de son territoire qui était située entre le Nil et la montagne fut annexée au nome Héracléopolitès. Le Fayoum forma un nome nouveau, l'Arsinoïtès, dont Crocodilopolis, l'ancienne Shodou, fut désormais la capitale.

A quelques kilomètres au nord de Mitoum, on franchissait la frontière de la Basse Égypte et l'on entrait dans le nome du Mur-Blanc (Anbou-haït, Memphitès) ; on passait sous les murs de Titeouï, un des boulevards du Delta contre les invasions du Midi, et l'on arrivait à Mannofri (Memphis). Memphis, la ville de Phtah, Hakouphtah, dont les Grecs ont tiré le nom d'Égypte², était l'une des places les plus fortes de l'Égypte. Elle se composait d'une ville vieille, le Mur-Blanc, où s'élevait le grand temple de Phtah, et de plusieurs quartiers dont le principal, Ankhtouï, était devenu à l'époque persane le séjour favori des étrangers, surtout des Phéniciens³. Amoindrie par la fondation d'Alexandrie, la fondation du Caire acheva sa perte : vers le treizième siècle de notre ère, ce n'était plus qu'une ruine imposante. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte, ... ses débris offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire.... Les pierres venues de la démolition des édifices remplissent toute la surface de ces ruines : on trouve en quelques endroits des pans de murailles encore debout, construits de ces grosses pierres dont je viens de parler ; ailleurs, il ne reste que les fondements ou bien des monceaux de décombres. J'ai vu l'arc d'une porte très haute dont les deux murs latéraux sont formés chacun d'une seule pierre ; et la voûte supérieure, qui était aussi d'une seule

ques de Rougé, *l. I.*, p. 76. — 1. *Id.*, p. 76-80. — 2. Brugsch, *G. Inscr.*, t. I, p. 83. — 3. Hérodote, III, αςι : ... ἐν τῷ λευκῷ τεύχεϊ τῷ ἐν Μάμφι. Cf. Brugsch, *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, année 1863, p. 9.

pierre, était tombée au-devant de la porte.... Les ruines de Memphis occupent une demi-journée de chemin en tous sens ¹. » Abdallatif parlait ainsi au treizième siècle. Depuis cette époque, une partie de ces débris, exploités comme carrière, a servi à construire les maisons du Caire et des bourgs voisins : le limon du fleuve a recouvert le reste.

Près de la pointe du Delta, sur la rive gauche du Nil, et confinant au désert Libyque, les anciens plaçaient le nome Létopolitès avec Sokhmit (Létopolis) et Kerkasore ²; sur la rive droite, et confinant au désert Arabique, le nome Héliopolitès. On du Nord, l'Héliopolis des Grecs, en était la capitale. Située sur une hauteur artificielle, elle n'occupait qu'un espace assez restreint, et n'avait pas une population nombreuse; elle n'en était pas moins une des capitales religieuses de l'Égypte et le siège d'une école de théologie célèbre dans le monde entier. D'après la tradition grecque, Solon, Pythagore, Platon, Eudoxe, y avaient passé plusieurs années de leur vie dans l'étude des sciences et de la philosophie égyptiennes. Deux villages voisins, Ah et Habenben (Babylone d'Égypte), avaient joué un grand rôle dans les guerres osiriennes, et étaient des sanctuaires renommés. Sur les bords du Nil s'élevait Tourou. Tourou était située presque en face de Memphis : ses carrières, ouvertes par les rois des premières dynasties, ont été exploitées à peu près sans interruption jusqu'à l'époque arabe. Les Grecs l'appelaient Troja, et prétendaient qu'elle avait été bâtie par des prisonniers troyens, comme sa voisine, Babylone d'Égypte, l'avait été par des prisonniers babyloniens ³.

La nomenclature des provinces du Delta n'est pas encore établie avec assez de certitude pour que je me hasarde à la donner en détail. Il me suffira de citer : sur la branche Canopique du Nil, rive droite, Sai (Sais), dans le nome Saitès; entre la branche Canopique et la branche Sebennytique, Khsôou (Xois) et Paouzit (Bouto), cette dernière dans le nome Am inférieur ou Patonouz (Phthénéotès ⁴);

1. Abdallatif (traduction de Sacy), I. I, c. iv. — 2. Brugsch, *G. Inschr.*, I. I, p. 243-244. — 3. Diodore de Sicile, I. I, c. lvi; Strabon, I. XVII, c. 1. Cf. sur Tourou, Brugsch, *Zeitschr.*, 1867, p. 89-95. — 4. Brugsch, *op. cit.*, 1871, p. 11-13.

sur la branche Sébéenytique, rive gauche, Thebnoutir (Sébennytos), rive droite, Hatrib (Athribis); entre la branche Sébéenytique et la branche Pélusiaque, Pbinibdid ou Didou (Mendès) et Tanis. Au delà de la branche Pélusiaque, entre le Nil et le Désert, s'élevait la ville de Zarou, forteresse frontière de l'Égypte du côté de la Syrie, et dont l'emplacement est encore inconnu¹. Les villes du Delta, malgré leur antiquité et leur richesse, n'eurent dans l'histoire d'Égypte qu'un rôle secondaire. Des vingt premières dynasties, elles n'en fournirent qu'une seule, la quatorzième, originaire de Xoïs : encore est-elle insignifiante. Vers le onzième siècle, elles n'arrivèrent à la vie politique et à la prépondérance que pour présider à la décadence du pays, et l'accélérer par leurs rivalités perpétuelles. La fondation de Naucratis, celle surtout d'Alexandrie les ruina si complètement, qu'au premier siècle de notre ère la plupart d'entre elles étaient réduites à la condition de simples bourgades.

L'Égypte avant l'histoire : les dieux et les dynasties divines.

Les monuments nous montrent que, dès le temps des premières dynasties, les nomes avaient chacun leurs dieux spéciaux, qui nous sont encore mal connus pour la plupart : on adorait Khnoumou aux cataractes, Anhourî à Thini, Râ dans Héliopolis, Osiris à Mendès. Rien ne nous permet de dire ce qu'étaient ces divinités au début, si les Égyptiens les apportèrent toutes de leur patrie primitive ou si beaucoup d'entre elles naquirent sur les bords du Nil : au moment où nous les rencontrons pour la première fois, leur forme s'était modifiée profondément au cours des siècles et ne renfermait plus tous les traits de leur nature première. Autant qu'on peut en juger, elles se répartissaient en trois

1. Les identifications proposées par M. Brugsch, dans son *Dictionnaire géographique*, pour cette ville et pour les villes voisines, ont été assez fortement compromises par les fouilles que M. Naville a exécutées à Tell-el-Naskhoulâ en 1883. La géographie de l'Égypte ancienne a été traitée de main de maître par J. Dümichen dans le tome I de son *Geschichte des alten Egyptens* (1830-1834).

groupes d'origine différente : les dieux des morts, les dieux des éléments, les dieux solaires. Sokari, Osiris et Isis, Anubis, Nephthys, sont voués plus spécialement à la protection des morts. Les dieux des éléments représentent la terre Sib, le ciel Nout, l'eau primordiale Nou, le Nil Hâpi, et probablement aussi des dieux comme Sovkou, Sit-Typhon, Harôiri, Phtah, dont nous connaissons peu l'histoire. Parmi les dieux solaires, il convient de mentionner avant tout, Râ, le soleil, Aton, le disque solaire, Shou, Anhourî, Amon, le journalier. Dans les plus anciens textes religieux qui nous aient été conservés, la plupart des dieux ne sont plus déjà, à proprement parler, que des doublures politiques ou géographiques les uns des autres. Sokari était le dieu des morts à Memphis, comme Osiris l'était en d'autres endroits, et ne différait guère d'Osiris que par des nuances de culte local : où l'on adorait le soleil sous le nom de Râ, on ne l'adora point d'abord sous le nom de Shou. Les trois groupes avaient à l'origine des facultés et des attributions bien tranchées : ils se complétaient l'un l'autre, mais ne se confondaient pas l'un dans l'autre. Le même nome pouvait avoir ses dieux solaires, ses dieux élémentaires, ses dieux des morts : il n'avait pas encore de divinités où l'idée du soleil et des éléments fût mêlée à celle de la mort.

Il ne semble pas que le dieu principal de chaque nome ait dû nécessairement avoir à l'origine la forme masculine. Dans plus d'un endroit, une déesse avait le rang suprême : Hathor à Dendérah, Nit à Sais, Nekhab à El-Kab. Dans d'autres localités, le dieu n'était pas unique, mais se divisait en deux personnes jumelles, toutes les deux mâles comme Anhour-Shou à Thini, l'une mâle et l'autre femelle, comme Shou-Tafnout à Héliopolis. Ces dieux n'avaient d'ailleurs aucun goût pour la solitude. Ils s'unissaient en familles, à l'imitation de ce qui se passait sur la terre : chacun d'eux se mariait à son gré, avait un fils, et la trinité se trouvait constituée. De Phtah et de la déesse Sokhit naissait Imhotpou, d'Osiris et d'Isis, Harpocrate l'Hor enfant, et les dieux secondaires de la cité se groupaient autour de chaque trinité. Chacune d'elles gardait d'ailleurs le caractère de la divinité qui l'avait formée : où c'était une déesse qui avait

pris mari, la déesse demeurait le personnage principal ; où c'était un dieu qui avait pris femme, le dieu continuait de tenir le premier rôle. A Dendérah, le mari d'Hathor n'était qu'un reflet de sa compagne ; à Thèbes, Mout, femme d'Amon, n'était qu'une contre partie féminine d'Amon. Par un progrès tout naturel, on en arriva à considérer que le fils, procédant du père et de la mère, était identique à ses deux parents ; et que, par suite, le père, la mère, l'enfant, au lieu d'être trois divinités distinctes, pouvaient bien n'être que trois formes d'une même divinité. Chaque nome posséda un dieu en trois personnes, dont les monuments les plus anciens constatent l'existence et qu'ils appellent *le dieu, le dieu un, le dieu unique*. Mais ce dieu un n'était jamais dieu tout court¹. Le dieu des Égyptiens est le dieu unique Amon, le dieu unique Phtah, le dieu unique Osiris, c'est-à-dire un être déterminé ayant une personnalité, un nom, des attributs, un costume, des membres, une famille, un homme influent plus parfait que les hommes. Il est à l'image des rois de cette terre, et sa puissance, comme celle de tous les rois, est bornée par la puissance des rois voisins. La conception de son unité est donc géographique et politique au moins autant que religieuse : Râ, dieu unique à Héliopolis, n'est pas le même qu'Amon, dieu unique à Thèbes. L'Égyptien de Thèbes proclamait l'unité d'Amon à l'exclusion de Râ, l'Égyptien d'Héliopolis proclamait l'unité de Râ à l'exclusion d'Amon. Mais l'unité de chacun de ces dieux uniques, pour être absolue dans l'étendue de son domaine, n'empêchait pas la réalité des autres dieux. L'habitant d'Héliopolis se disait qu'après tout Amon était un dieu puissant, bien qu'inférieur à Râ, et lui donnait une part de respect dans sa conscience. Chaque dieu unique, conçu de la sorte, n'est ~~pas~~ ^{que} le dieu unique du nome ou de la ville, *noutti noutti*, et n'est pas un dieu national reconnu par le pays entier².

Le plus souvent les dieux sont représentés à l'image de

1. Lepage-Renouf, *Lectures on the Origin and Growth of Religion, as illustrated by the Religion of Ancient Egypt*, Londres, 1880, p. 99.

2. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, p. 125-126.

l'homme, vêtus comme lui et tenant à la main les emblèmes de leur puissance. Les uns ont en partage la beauté : Phtah et Hathôr sont proclamés *beaux* de face. Les autres sont de vrais monstres et étalent à nos yeux des difformités naturelles; Phtah est parfois un enfant rachitique¹, Bisou un nain féroce. A côté de ces dieux à forme humaine, les monuments nous montrent des bœufs, des éperviers, des ibis, des serpents, qu'on respecte autant et plus que les autres. En effet, l'Égypte ancienne a rendu un culte aux animaux, et chaque nome avait à côté de son dieu-homme un dieu-bête qu'il offrait à la vénération des fidèles. Thot était un cynocéphale ou un ibis, Hor un épervier, Sovkou un crocodile, Harmakhis un sphinx à corps de lion et à tête humaine², Amon une oie de belle venue³, Anubis un chacal⁴. Tous ces animaux furent adorés d'abord en tant qu'animaux, les uns comme le lion, le sphinx, le crocodile, parce qu'on les craignait et qu'on leur reconnaissait une force, un courage, une adresse supérieure à celle de l'homme; les autres, comme le bœuf, l'oie, le bélier, parce qu'ils rendaient service à l'homme et lui faisaient la vie plus facile. Plus tard l'idée première se modifia, au moins parmi les théologiens, et l'animal cessa d'être le dieu même, pour devenir la demeure, le tabernacle vivant, le corps, dans lequel les dieux mettaient pour ainsi dire une parcelle de leur divinité. L'épervier fut l'incarnation de Hor et non plus Hor lui-même, le chacal et le bœuf furent l'incarnation d'Anubis et de Phtah et non plus Anubis ou Phtah en personne. Dès lors, les dieux furent représentés indifféremment sous leur forme bestiale ou sous leur forme humaine, souvent même sous une forme mixte où les éléments de l'homme et de la bête étaient combinés selon des proportions diverses. Hor, par exemple, est tantôt un homme, tantôt un épervier, tantôt un épervier à tête d'homme, tantôt un homme à tête d'éper-

1. Dr Parrot, *Sur l'origine de l'une des formes du dieu Phtah*, dans le *Recueil de Travaux*, t. II, p. 129-133. — 2. Maspero, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, t. I, p. 121. — 3. Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire dans le Recueil de Travaux*, t. II, p. 115. — 4. Voir la liste des animaux sacrés dans Parthey, *De Iside et Osiride*, p. 260 sqq., et *Erdkunde des Alten Egyptens*, pl. XVI.

vier. Sous ces quatre formes, il est Hor et n'est pas plus lui-même sous une d'elles qu'il ne l'est sous l'autre. Quelquefois l'absorption du dieu-bête par le dieu-homme n'avait de raison d'être qu'un simple jeu de mots : Sit-Typhon figure par l'hippopotame, parce qu'en égyptien Typhon se dit Tobhou et l'hippopotame Tobou¹.

Quelques-uns des dieux-bêtes suivirent la fortune des dieux-hommes auxquels ils étaient associés, et furent adorés par tout le pays, le scarabée de Phtah, l'ibis et le cynocéphale de Thot, l'épervier d'Hor, le chacal d'Anubis. D'autres, vénérés dans un nome, étaient proscrits ailleurs. Les gens d'Éléphantine tuaient le crocodile. Au contraire, les prêtres de Thèbes et de Shodou « en choisissaient un beau, qu'ils nourrissaient, après lui avoir appris à manger dans la main. Ils lui mettent aux oreilles des anneaux d'or ou de terre émaillée et des bracelets aux pattes de devant². » — « Notre hôte.... prit des gâteaux, du poisson grillé et une boisson préparée avec du miel, puis alla vers le lac avec nous. La bête était couchée sur le bord : les prêtres vinrent auprès d'elle, deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule, un troisième y jeta d'abord les gâteaux, ensuite la friture, et finit par la boisson. Sur quoi le crocodile se mit à l'eau et s'alla poser sur l'autre rive. Un autre étranger étant survenu avec pareille offrande, les prêtres la prirent, firent le tour du lac, et, après avoir atteint le crocodile, lui donnèrent l'offrande de la même manière³. » Le culte des animaux était aussi dispendieux que le culte des dieux à forme humaine. Il n'était pas rare de voir un riche particulier dépenser tout ou partie de son bien à leur faire de splendides funérailles⁴. Leur mort était un deuil public pour le nome, parfois pour l'Égypte entière; leur meurtre, un crime puni de mort. Lorsqu'un indigène ou un étranger en tuaient un par mégarde, les prêtres réussissaient quelquefois à préserver le coupable contre la fureur populaire en lui

1. Le premier auteur qui ait mis en lumière le côté fétichiste de la religion égyptienne est M. Pietschmann, *Der Ägyptische Falschdrenat und Götterglaube*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1878 p 153 sqq.
— 2. Hérodote, II, LXX. — 3. Strabon, I, XVII, ch. 1. — 4. Diodore, I, 84.

imposant une pénitence; mais le plus souvent leur intervention elle-même était impuissante à le sauver. Du temps que l'historien Diodore voyageait en Égypte, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, un Romain, établi dans Alexandrie, tua par hasard un chat. Le peuple s'assemble aussitôt, le saisit et le met à mort malgré sa qualité de citoyen romain, malgré les prières du roi, qui dépendait de Rome et craignait pour sa couronne¹.

Les plus célèbres des animaux sacrés étaient le bœuf Mnévis, et l'oiseau Bonou, le Phénix, à Héliopolis; le bouc de Mendès et le bœuf Hapi à Memphis. Le bouc de Mendès était « l'âme d'Osiris », le bœuf Mnévis « l'âme de Râ ». Au dire des Grecs, le Phénix arrivait tous les cinq cents ans de l'Ouest et s'abattait dans le temple de Râ. Quelques-uns prétendaient qu'il apportait avec lui le corps de son père enveloppé de myrrhe. D'autres disaient qu'il venait se faire brûler lui-même sur un bûcher de myrrhe et de bois odorants, pour ~~renaitre~~ ^{renaître} de ses cendres et repartir à tire-d'aile vers sa patrie d'Orient². En fait le Bonou était une espèce de vanneau dont la tête était ornée de deux longues plumes flottantes. Il passait pour l'incarnation d'Osiris, comme l'Ibis pour l'incarnation de Thot, et l'épervier pour l'incarnation de Hor.

Le bœuf Hapi avait fini par devenir aux yeux des Égyptiens l'expression la plus complète de la divinité sous forme animale. Il procédait à la fois d'Osiris et de Phtah : aussi l'appelle-t-on « la seconde vie de Phtah » et « l'âme d'Osiris³ ». Il n'avait point de père, mais un rayon de lumière venu du ciel fécondait la génisse qui le portait et ne pouvait plus désormais avoir d'autre enfant⁴. Il devait être noir, porter au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes déployées, sur la langue l'image d'un scarabée : les poils de sa queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour et toutes celles des autres marques qui tenaient à la prééminence et à la disposition relative des épis n'existaient pas réelle-

1 Diodore, I, 83. — 2. Hérodote, II, LXXIII. — 3. De *Iside*, c. XI; Strabon, XVII, c. 1. — 4. Hérodote, III, XXVIII (cf. Pomponius Mela, I, 9; Pline *H. N.*, VIII, XLVI).

ment. Les prêtres, initiés aux mystères d'Apis, les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes reconnaissent dans certaines dispositions d'étoiles les linéaments d'un dragon, d'une lyre et d'une ourse¹. » Il vivait à Memphis dans une chapelle attenante au grand temple de Phtah, et recevait de ses prêtres les honneurs divins. Il rendait des oracles aux particuliers qui venaient le consulter et pouvait remplir d'une fureur prophétique les enfants qui l'approchaient².

La durée de sa vie ne devait pas excéder un certain nombre d'années fixé par les lois religieuses : passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil. Cette règle, en vigueur à l'époque romaine, n'existait pas encore ou n'était pas rigoureusement appliquée dans les temps pharaoniques, car deux Hapi contemporains de la vingt-deuxième dynastie vécurent plus de vingt-six ans³. L'Hapi défunt devenait un Osiris et prenait le nom d'Osor-Hapi, d'où les Grecs ont tiré le nom de leur dieu Sarapis. Au commencement, chaque animal sacré avait sa tombe isolée dans cette partie de la nécropole memphite que les Grecs appelaient le Sérapéion. Elle se composait d'un édicule orné de bas-reliefs sous lequel on pratiquait une chambre carrée à plafond plat. Vers le milieu du règne de Ramsès II, on substitua un cimetière commun au tombeau isolé. On creusa dans la roche vive une longue galerie d'une centaine de mètres de long, sur chaque côté de laquelle quatorze chambres assez grossières furent successivement percées; plus tard, le nombre des galeries et des chambres s'accrut à mesure que le besoin s'en faisait sentir. La momie d'Hapi une fois mise en place, les ouvriers muraient l'entrée de la chambre; mais les visiteurs ou les dévots avaient l'habitude de déposer, soit dans le mur même qui barrait l'accès du sépulture, soit dans les parties voisines du rocher,

1. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855, p. 54. — 2. Plin. *H. N.*, VIII, c. iv, 6. — 3. Auguste Mariette, *Renseignements*, dans le *Bulletin archéologique*, 1855, p. 94-100.

une stèle contenant leur nom et une prière à Hapi mort. Ce culte, établi d'une manière définitive par le second roi de la deuxième dynastie, dura jusqu'aux derniers jours de l'Égypte¹. Mais alors, après la dispersion des prêtres, les tombes furent violées, puis abandonnées, et le désert s'en empara : au bout de quelques années, le sable les avait recouvertes. Il était réservé à M. Mariette de les retrouver en 1851, après quatorze siècles et plus d'un oubli complet².

Les trois groupes de dieux n'avaient pas la même importance dans la religion égyptienne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Les dieux des éléments, Sib, Nout, Teneu, prêtaient peu au culte : leur rôle, s'il fut jamais considérable en dehors de certaines localités, s'effaca de bonne heure devant celui des dieux solaires. Le soleil devint le type de tous les dieux uniques de l'Égypte, sa vie et sa mort l'image de leur vie et de leur mort. Ne le matin à l'Orient, triomphant à midi dans le plein éclat de sa gloire, englouti chaque soir par la nuit d'Occident, les phases de son cours, étudiées et distinguées à l'envi, fournirent à chacun des nomes l'image et l'histoire de sa divinité principale. Râ, le corps du soleil, et son disque Aton furent adorés à Héliopolis ainsi qu'Atoumou, le soleil avant son lever. Anhourî, celui qui entraîne le ciel à sa suite, et Shou le lumineux, Khopri, celui qui naît, et Harpocrate, le soleil enfant, reçurent l'hommage des différents nomes et constituèrent, à côté de la féodalité politique, une sorte de féodalité divine. Les écoles de prêtres établies dans les temples, tout en maintenant résolument chacune la supériorité de son dieu, ne purent s'empêcher de reconnaître qu'il ressemblait par bien des points aux dieux des autres temples : les formes éparses de la divinité tendirent à se réunir. Au moment où l'histoire de l'Égypte commence pour nous, la concentration est loin d'être achevée : les dieux ont encore leur personnalité entière, mais leurs mythes se sont mêlés et leurs familles se sont alliées au point de ne plus

1. Le dernier Hapi dont on connaît l'existence d'une manière certaine est celui qui fut inauguré sous Julien, en 362 (Ammien, l. XXII, liv. 6). — 2. Cf. pour tout ce qui se rapporte à la tombe d'Apis, Mariette, *le Serapeum de Memphis*, t. I, Paris, 1882, in-4°.

pouvoir être séparées l'une de l'autre. Shou est désormais le fils de Râ. Phtah, Sokari et Osiri se sont confondus : ils n'ont plus qu'un seul corps et ne forment plus qu'un seul être, Phtah-Sokari, Sokar-Osiri, Phtah-Sokar-Osiri. Les triades se combinent en triades nouvelles et deviennent des neuvaines (*paout noutrou*). Les neuvaines se doublent et se triplent à leur tour, et dès les plus anciens temps on voit vingt-sept dieux enfermés dans une même expression, agir comme une seule personne pour créer et pour ordonner le monde¹. Au sortir de leurs mains, l'homme ne connaissait encore aucun des arts nécessaires à la vie ; il n'avait pas même de langage, et en était réduit à imiter les cris des animaux. Les dieux se chargèrent de faire son éducation et se manifestèrent l'un après l'autre sur la terre. Leur règne dura des milliers d'années, et leur succession forma des dynasties divines, dont le nombre et l'ordre varièrent selon les temps et les lieux. A Héliopolis, Atoumou prenait la tête de la liste. Venaient ensuite :

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Râ, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Shou, fils de Râ, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Sibou, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Osiris-Ounnofri, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Sit, v. s. f. ;

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte, Hor, v. s. f.².

A Memphis, Phtah avait la première place. A Thèbes, Atoumou et Phtah cédaient la primauté à Amon-Râ, le roi des dieux, *le dieu de la première fois*. Le règne de cette dynastie divine était regardé par les Égyptiens des temps postérieurs comme un âge d'or, auquel ils ne songeaient jamais sans envie ; pour dire d'une chose qu'elle était supérieure à tout ce qu'on pouvait imaginer, ils affirmaient « ne

1. Lepsius, *Ueber den ersten Egyptischen Götterkreis*, in-4, Berlin, 1852 ; Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, Glossaire mythologique, s. v. *Sesounnou*. — 2. Voici le nom de ces dieux-rois, sous la forme grecque : Ἡρακλειτός, Ἡλίας, Σιδας, Ἐρμόνος, Ὀσείρις, Τυφών, Ὀπίος. Les lettres v. s. f. sont l'abréviation de la formule *vie, santé, force*, qui accompagne les noms royaux dans les textes égyptiens.

pas en avoir vu la pareille depuis les jours du dieu Râ ».

Le règne des dieux-rois n'était pas moins rempli d'événements que celui des Pharaons réels. L'histoire ne nous en est arrivée que par fragments, mais le peu qu'on en sait fait le plus grand honneur à l'imagination des Égyptiens. Râ eut à lutter sur ses vieux jours contre l'ingratitude des hommes. Il les avait créés et instruits : ils conspirèrent contre lui et il dut rassembler les dieux secrètement, dans le grand temple d'On, pour aviser aux moyens de se défendre. « Voyez les hommes qui sont nés de moi-même : ils prononcent des paroles contre moi. Dites-moi donc ce que vous feriez à leur égard, car, voici, j'ai attendu et je n'ai pas voulu les tuer avant d'avoir entendu vos paroles. » Les dieux décidèrent de détruire la race des coupables, et la déesse Tafnout à tête de lionne fut chargée d'exécuter la sentence. Elle descendit parmi les hommes, les massacra et « baigna ses pieds dans leur sang, plusieurs nuits durant, jusqu'à la ville de Khninsou ». Le sang, recueilli et mêlé à diverses substances, fut présenté à Râ en sept mille cruches, et le dieu, apaisé par cette offrande, jura que, désormais, il épargnerait le genre humain ; mais, fatigué de vivre sur la terre, il s'envola au ciel et remit la royauté à son fils Shou¹.

Osiris était le plus populaire des dieux-rois. Je n'entreprendrai pas de raconter sa légende ; la plupart des documents nécessaires à pareille tâche nous font encore défaut, et ceux que nous avons sont trop obscurs pour nous permettre de démêler ce qui appartient à chacune des écoles de théologie qui ont successivement passé en Égypte². Son mythe n'est qu'une des formes sous lesquelles on se plaisait à représenter la lutte du bien et du mal, du dieu ordonnateur contre le chaos. Osiris, l'être bon par excellence, Ounnofri, est en guerre perpétuelle avec Sit-Typhon, le

1. Naville, *la Destruction des hommes par les dieux*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, vol. IV, 1875, p. 1-19. — 2. Osiris a été étudié plus particulièrement par M. Lefébure, *le Mythe Osirien* ; t. I : *les Yeux d'Horus*, in-4°, Paris, 1874 ; t. II : *Osiris*, in-4°, Paris, 1875. Sit a fourni un sujet de thèse à M. Ed. Meyer, *Set-Typhon*, in-8°, Leipzig, 1875.

maudit : Osiris, dieu solaire et forme de Râ, est l'ennemi éternel de Sit, le dieu des ténèbres et de la nuit. Après sa disparition à l'Ouest du ciel, « le roi du jour, souverain de la nuit, qui avance sans station, ni relâche », Râ n'arrêtait point sa course. Il allait, « sur la voie mystérieuse de la région d'Occident », à travers les ténèbres de l'enfer, « d'où nul vivant n'est jamais revenu », et voyageait pendant douze heures pour regagner l'Orient et reparaitre à la lumière. Cette naissance et cette mort journalières du soleil, indéfiniment répétées, avaient suggéré aux Égyptiens le mythe d'Osiris. Comme tous les dieux, Osiris est le soleil : sous la figure de Râ, il brille au ciel pendant les douze heures de la journée ; sous la forme d'Osiris Ounnofri, il régit la terre. De même que Râ est chaque soir attaqué et vaincu par la nuit qui semble l'engloutir à jamais, Osiris est trahi par Sit, qui le met en pièces et disperse ses membres pour l'empêcher de reparaitre. Malgré cette éclipse momentanée, ni Osiris ni Râ ne sont morts. Osiris Khont-Amenti, Osiris infernal, soleil de nuit, renaît, comme le soleil au matin, sous le nom d'Harpechroud, Hor enfant, l'Harpochrate des Grecs. Harpochrate, qui est Osiris, lutte contre Sit et le bat, comme le soleil levant dissipe les ombres de la nuit ; il venge son père, mais sans anéantir son ennemi. Cette lutte, qui recommence chaque jour et symbolisait la vie divine, servait aussi de symbole à la vie humaine. La vie n'était pas, en effet, confinée à cette terre. L'être qui naissait à notre monde avait déjà vécu et devait vivre ailleurs : les moments de son existence terrestre n'étaient qu'un des stades, un des *devenirs* (*khopriou*) d'une existence dont il ne connaissait ni le commencement ni la fin. Chacun des moments de cette existence, et partant la vie humaine, répondait à un jour de la vie du soleil et d'Osiris. La naissance de l'homme était le lever du soleil à l'Orient ; sa mort, la disparition du soleil à l'Occident du ciel. Une fois mort, l'homme devenait Osiris et s'enfonçait dans la nuit, jusqu'à l'instant où il renaissait à une autre vie comme Hor-Osiris à une autre journée.

Chez les Égyptiens, l'homme n'était pas composé de la même manière qu'il l'est chez nous. Il n'avait pas comme

nous un corps et une âme : il avait d'abord un corps, puis un double (*ka*). Le double était comme un second exemplaire du corps en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection colorée, mais aérienne de l'individu, le reproduisant trait pour trait : enfant s'il s'agissait d'un enfant, femme s'il s'agissait d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme. Plus tard, les idées s'élevant, on reconnut dans l'homme un être moins grossier que le double, mais doué toujours des mêmes propriétés que la matière, une substance que l'on considéra comme étant l'essence de la nature humaine et que l'on se figure sous forme d'un oiseau (*Bi, Bai*), ou bien une parcelle de flamme ou de lumière, qu'on nomma *Khou*, la lumineuse. Chacune de ces âmes avait des facultés diverses et ne subsistait pas dans le même milieu que les autres. Le double vivait dans le tombeau, et ne le quittait jamais. Le *Bai* s'envolait vers « l'autre terre », comme une grue huppée ou comme un épervier à tête et à bras d'homme : il pouvait, à son gré, quitter la tombe ou y rentrer. Le *Khou*, instruit ici-bas de toute sagesse humaine et muni de tous les talismans nécessaires pour surmonter les périls surnaturels, abandonnait notre monde pour n'y plus revenir et se joignait au cortège des dieux de lumière. Ces diverses définitions sont contradictoires et auraient dû se détruire l'une l'autre : mais les Égyptiens, à mesure qu'ils modifiaient la condition de leur âme, ne surent pas la débarrasser des notions qu'ils avaient entretenues antérieurement. Ils crurent au *Bai* et au *Khou*, sans cesser pour cela de croire au double, et chaque homme, au lieu de n'avoir qu'une seule âme répondant à la dernière conception que se faisaient ses contemporains de l'âme humaine, eut plusieurs âmes répondant à toutes les conceptions que les dévots s'étaient faites depuis le début¹.

L'idée de la vie future changea aussi souvent que changea l'idée de l'âme. Ceux pour qui la partie durable de l'homme était le double se contentèrent de croire que les morts continuaient la vie sous terre, et voulurent leur fournir ce qui faisait la joie et la richesse des habitants de notre

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-192.

monde. Abandonné à lui seul, le double avait faim et soif, il était poursuivi par des animaux monstrueux qui le menaçaient d'une seconde mort, c'est-à-dire de l'anéantissement. Les prières des survivants, habilement rédigées, eurent pour effet de lui donner des vivres, une maison, un cortège de domestiques et de gardiens qui le protégeaient contre ses ennemis. Ce qu'il avait fait ici-bas n'avait aucune influence sur le sort qui l'attendait au delà : bon ou méchant, juste ou injuste, du moment que les rites avaient été accomplis et les prières prononcées régulièrement sur lui, il était riche et heureux dans sa tombe. D'autres transportèrent l'âme en un monde nouveau, et joignirent à la croyance d'une vie future dans un milieu différent celle d'une rétribution proportionnée au bien ou au mal fait pendant la durée de l'existence terrestre. Avant de connaître son sort, l'âme désincarnée devait comparaître devant le tribunal où Osiris, maître de l'Occident, siège, entouré des quarante-deux membres du jury infernal¹. Sa conscience, ou, comme disaient les Égyptiens, son cœur parle pour elle ou contre elle, et le témoignage de sa vie l'accable ou l'absout²; ses actions sont pesées dans la balance infailible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, le jury infernal porte son jugement. L'âme impie tombait dans l'enfer, où elle n'avait pour nourriture et pour boisson que des matières immondes, où les scorpions et les serpents la poursuivaient, où elle trouvait, après mille tortures, la mort et l'anéantissement final. L'âme juste, après avoir passé son jugement, n'était pas encore exempte d'épreuves et de dangers. Sa science s'est accrue, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre de prendre toutes les formes qu'il lui plaît revêtir³; mais le mal se dresse contre elle sous mille figures

1. *Todtb.*, ch. cxxv. — 2. *Todtb.*, ch. xxx. l. 1 sqq. : « O cœur, mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin; ne lutte pas contre moi en chef divin, ne me charge point devant le dieu grand! » — 3. Celles de l'*Épervier d'or* (*Todtb.*, ch. lxxvii), du *Lotus* (ch. lxxxi), du *Phénix* (ch. lxxxiii), de la *Grue* (ch. cxxxiv), de l'*Hirondelle* (ch. lxxxvi), de la *Vipère* (ch. cxxxv). L'assomption de toutes ces formes est volontaire et ne

hideuses et tente de la détruire ou du moins de l'arrêter par ses menaces et ses épouvantements¹. Pour triompher il faut qu'elle s'identifie avec Osiris² et reçoive d'Isis, de Nephthys et des dieux bons les mêmes secours qu'Osiris en avait reçus. Grâce à leur appui, elle parcourt les demeures célestes³ et accomplit dans les champs d'Aïlou les cérémonies du labourage mystique, puis se mêle à la troupe des dieux et marche avec eux dans l'adoration du Soleil⁴. Afin de mériter ces destinées heureuses, les Égyptiens avaient rédigé comme un code de morale pratique, dont les articles se retrouvent plus ou moins développés sur les monuments de toutes les époques⁵, mais dont la version la plus complète forme le chapitre cxxv du Livre des Morts.

Le *Livre des Morts*, dont chaque momie portait un exemplaire, était un recueil de prières et de formules à l'usage du défunt dans l'autre monde. L'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal. « Hommage à vous, Seigneur de Vérité et de Justice! Hommage à toi, Dieu grand, Seigneur de Vérité et de Justice! Je suis venu vers toi, ô mon maître; je me présente à toi pour contempler tes perfections! Car je te connais, je connais ton nom et les noms des quarante-deux divinités qui sont avec toi dans la salle de Vérité et de Justice, vivant des débris des pécheurs et se gorgeant de leur sang, au jour où se pèsent les paroles par-devant Osiris à la voix juste : Esprit double, seigneur de la Vérité et de la Justice est ton nom. Moi, certes, je vous connais, seigneurs de la Vérité et de la Justice; je vous ai apporté la vérité, j'ai détruit pour vous le mensonge. Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes!

marque pas le passage de l'âme humaine dans un corps de bête. Chacune d'elles était une des figures de la divinité; l'entrée de l'âme en elles marquant seulement l'assimilation de l'homme au type divin qu'elle représentait — 1. Dans les vignettes des Papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *Crocodile* (ch. xxxi. xxxii), la *Tortue* (ch. xxxvi) et diverses espèces de serpents (ch. xxxiii, xxxiv, xxxvii, xli). — 2. A partir de la XII^e dynastie, le défunt est nommé couramment l'*Osiris N.* Aux époques antérieures, ce titre est joint rarement à son nom, mais l'ensemble des textes connus jusqu'à présent prouve que l'identification était complète entre le mort et le dieu. — 3. *Todtb.*, ch. lxxiv-lxxv. — 4. *Id.*, ch. cx, cxlvi — 5. Lepsius, *Denkm.* pl. II, 43 et 81.

Je n'ai pas tourmenté la veuve! Je n'ai pas menti dans le tribunal! Je ne connais pas la mauvaise foi! Je n'ai fait aucune chose défendue! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus de travaux qu'il n'en devait faire!... Je n'ai pas été négligent! Je n'ai pas été oisif! Je n'ai pas faibli! Je n'ai pas défailli! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître! Je n'ai pas affamé! Je n'ai pas fait pleurer! Je n'ai point tué! Je n'ai pas ordonné le meurtre par trahison! Je n'ai commis de fraude envers personne! Je n'ai point détourné les pains des temples! Je n'ai point distrahit les gâteaux d'offrande des dieux! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts!... Je n'ai point fait de gains frauduleux! Je n'ai pas altéré les mesures de grain! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume! Je n'ai pas usuré dans les champs! Je n'ai pas fait de gains frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point chassé les bestiaux sacrés sur leurs herbages! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison! Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure! Je n'ai pas violé le cycle divin dans ses offrandes choisies! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines! Je n'ai pas repoussé de dieu dans sa procession! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! »

Les mêmes formules de confession négative sont répétées presque mot pour mot dans la deuxième section du chapitre, jointes chacune au nom d'un des quarante-deux membres du jury infernal. La troisième section se borne à reproduire sous une forme parfois très mystique les idées exposées dans la première : « Salut à vous, dieux qui êtes dans la salle de Vérité et de Justice, qui n'avez point le mensonge en votre sein, mais vivez de vérité dans On et en nourrissez votre cœur, par-devant le Seigneur Dieu qui habite en son disque solaire. Délivrez-moi de Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô magistrats, en ce jour du jugement suprême ; donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché,

qui n'a ni menti ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais vit de vérité et se nourrit de justice. Il a [semé partout] la joie; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié Dieu par son amour; il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu; il a donné une barque à qui était arrêté dans son voyage; il a offert des sacrifices aux Dieux, des repas funéraires aux défunts. Délivrez-le de lui-même! Protégez-le contre lui-même (variante), ne parlez pas contre lui, par-devant le Seigneur des morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures¹ »

La lutte de Sit et d'Osiris se terminait par le triomphe de Sit : pendant quatre cents années au moins², Sit régnait sur l'Égypte à la place de sa victoire. Mais Osiris avait eu, après sa mort, un enfant, Hor, qui devait le venger. Le récit de la guerre d'Hor contre Sit nous a été conservé par les inscriptions du temple d'Edfou avec un luxe de détails que ne comportent pas toujours les inscriptions vraiment historiques³. Hor prend ici le nom d'Harmakhis (Harmakhouti). Il a une cour, des ministres, une armée, une flotte. Son fils aîné, Harhoudti, héritier présumé de la couronne, commande les troupes. Le premier ministre, Thot, dieu de son métier et inventeur des lettres, connaît sa géographie et sa rhétorique sur le bout du doigt : il est d'ailleurs historiographe de la cour et se trouve chargé, par décret royal, du soin d'enregistrer les victoires de son seigneur et d'inventer pour elles des noms sonores. Un souverain si bien servi ne pouvait pas souffrir qu'un usurpateur comme Sit conservât longtemps son pouvoir : aussi, en l'an 363 de son règne, se décide-t-il à la guerre. Il se met en expédition avec ses archers et ses chars, descend le Nil sur sa barque, ordonne des marches et des contre-marches savantes, livre des batailles rangées, soumet des villes, jusqu'au moment où

1. *Revue critique*, 1872, t. II, p. 338-348. — 2. Une date de l'an 400 du règne de Sit, roi d'Égypte, se trouve sur un monument de Ramsès II, découvert à Taus par M. Mariette (Naspero, *Revue critique*, 1880, t. I, p. 407). — 3. Naville, *Le Mythe d'Horus*, 1870, Genève, in-folio; Brugsch, *Die Sage von der geflügelten Sonnenscheibe*, Göttingen, 1870, in-4°.

l'Égypte entière se prosterne devant lui. Son triomphe n'est pas si complet cependant qu'il puisse détruire l'usurpateur : après diverses vicissitudes, la querelle des deux rois-dieux est soumise au dieu Sibou, qui juge de leurs prétentions et partage la vallée du Nil en deux royaumes, dont la limite est à Titouû, un peu au sud de Memphis¹. Désormais la constitution politique de l'Égypte est un fait accompli : elle se compose de deux moitiés, la moitié d'Ilor et la moitié de Sit, la Haute et la Basse Égypte, qui, réunies, formeront le royaume des Pharaons.

Le premier roi qu'on lui connaisse, le premier du moins dont les Égyptiens eussent gardé le souvenir, portait le nom de Mini (Ménès)². Il était originaire de Thini, dans la Haute Égypte³. Jusqu'alors On et les villes du nord avaient eu la part principale dans le développement de la civilisation égyptienne. Les prières et les hymnes, qui formèrent plus tard le noyau des livres sacrés, avaient été rédigés à On. Le dieu d'On, Râ, avait fourni le type sur lequel s'étaient modelés peu à peu les autres dieux locaux. L'avènement du Thinite détruisit la supériorité que la ville du Soleil avait exercée si longtemps.

La monarchie qu'il avait fondée dura quatre mille ans au moins, sous trente dynasties consécutives. On divise d'ordinaire cet intervalle de temps, le plus long qu'ait enregistré l'histoire, en trois parties : l'Ancien Empire, de la première à la onzième dynastie ; le Moyen Empire, de la onzième dynastie à l'invasion des Pasteurs ; le Nouvel Empire, de l'invasion des Pasteurs à la conquête persane. Cette division a l'inconvénient de ne pas tenir un compte suffisant de la marche de l'histoire. Il se produisit en effet trois grandes révolutions dans la vie historique de l'Égypte. Au début des dynasties humaines, le centre de gravité du pays est à Mem-

1. Goodwin, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III^e série, t. I, p. 246-280. — 2. Sur la vocalisation de ce nom et des nom-égyptiens en général, voir Maspero, *Réponse à la lettre de M. Edouard Naville*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 110-123. — 3. Des fouilles exécutées en 183-1884 me portent à croire que Thini est, ou bien la ville même de Girgéh, ou bien le village de Mesbéikh, situé en face de Girgéh, sur la rive droite du Nil.

phis : Memphis est la capitale et le tombeau des rois, impose ses souverains au reste du pays, sert d'entrepôt au commerce et à l'industrie égyptienne. Vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à descendre vers le sud. Il s'arrête d'abord à Héracleopolis dans la Moyenne Égypte (neuvième et dixième dynasties), et finit par se fixer à Thèbes avec la onzième dynastie. Dès ce moment Thèbes devient la capitale réelle du pays et lui fournit ses rois : à l'exception de la quatorzième dynastie, toute, toutes les dynasties, de la onzième à la vingt et unième, sont thébaines d'origine. Quand les Pasteurs envahissent l'Égypte, la Thèbaïde devient le refuge de la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants, finissent par affranchir toute la vallée du Nil au profit d'une dynastie thébaine, la dix-huitième, qui ouvre l'ère des grandes guerres étrangères. Sous la dix-neuvième dynastie, un mouvement inverse à celui qui s'était produit vers la fin de la première période reporte peu à peu le centre de gravité vers le nord du pays. Avec la vingt et unième dynastie, tanite, Thèbes cessa de tenir le rang de capitale, et les villes du Delta, Tanis, Bubaste, Mendès, Sébennytos et surtout Sais, se disputèrent le premier rang. Désormais toute la vie politique du pays se concentra dans les nomes maritimes : les nomes de la Thèbaïde, ruinés par les invasions éthiopiennes et assyriennes, perdirent leur influence ; Thèbes tomba en ruine et ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. Je proposerai donc de diviser l'histoire d'Égypte en trois périodes correspondant chacune à la suprématie d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays tout entier.

1^o PÉRIODE MEMPHITE (PREMIÈRE-DIXIÈME DYNASTIES). — Suprématie de Memphis et des rois memphites.

2^o PÉRIODE THÉBAINE (ONZIÈME-VINGTIÈME DYNASTIES). — Suprématie de Thèbes et des rois thébains. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a. *Ancien Empire thébain*. Onzième-quinzième dynasties.

b. *Nouvel Empire thébain*. Seizième-vingtième dynasties.

3^o PÉRIODE SAÏTE (VINGT ET UNIÈME-TRENTIÈME DYNASTIES). — Suprématie de Sais et des autres villes du Delta. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion perse :

a. Première période saïte. Vingt-et unième-vingt-sixième dynasties.

b. Deuxième période saïte. Vingt-septième-trentième dynasties¹.

Mini et les dynasties thinites.

S'il faut en croire la tradition, Mini ne crut pas devoir fixer le siège de son gouvernement au lieu de sa naissance. A nouvel empire, nouvelle capitale : il fonda Memphis, sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues au sud de la pointe du Delta². « Ce Ménès, au dire des prêtres, entoura Memphis de digues. Jadis en effet tout le fleuve coulait vers la Libye, le long de la montagne sablonneuse [qui borne l'Égypte à l'occident] : Ménès, à cent stades au-dessus de Memphis, combla le bras qui va vers le midi, mit à sec l'ancien lit, et contraignit le fleuve à couler au milieu de l'espace qui sépare les deux montagnes. Encore maintenant les Perses surveillent avec le plus grand soin ce bras du Nil qui coule dans un lit distinct, et consolident la digue chaque année ; car, si le fleuve voulait la rompre et déborder de ce côté, il serait à craindre que Memphis entière ne fût inondée. Lors donc que Ménès, le premier qui devint roi, eut enclos de digues un terrain solide, il y fonda cette ville qui est aujourd'hui appelée Memphis (car Memphis, elle aussi, est dans la partie étroite de l'Égypte) ; en dehors de la ville et tout autour d'elle, il creusa un lac qui, dérivé du fleuve, va vers le nord et l'ouest, car le côté de l'orient c'est le Nil qui l'enclôt³. »

La digue de Mini existe toujours : sous le nom de digue de Koshéish, elle sert de clef aux réservoirs d'inondation de la Haute Égypte. La nouvelle ville, appelée Mannofri, « la bonne place⁴ », fut consacrée au dieu Phtah, qui lui donna son nom sacré de Hakouphtah, « demeure de Phtah », dont les Grecs ont fait Égypte⁵. Sa fondation eut sur les destinées du royaume une influence décisive. En fixant son séjour à la pointe du Delta et en attirant les forces vives du pays dans

1. *Revue critique*, 1873, t. I, p. 82-85. — 2. Diodore (I, 50) attribue la fondation de Memphis à un autre roi, qu'il nomme *Ouchoreus*. — 3. Hérodote, II, xcix. — 4. Peut-être « le bon port ». — 5. Brugsch, *G. Gesch.*, t. II, p. 83.

une ville nouvelle, libre encore de tradition religieuse, Mini changea, sans le vouloir peut-être, la constitution de l'Égypte. L'influence des collèges sacerdotaux et des villes où ils étaient établis, avait été prépondérante : sinon les dieux, du moins leurs prêtres avaient partout régné sans rivaux. L'autorité sacerdotale fut désormais reléguée au second plan, et celle de la classe militaire prit le dessus. Tandis que On et ses divinités solaires, Sais et sa déesse Nît, tandis qu'Abydos, tombeau d'Osiris, Thèbes, patrie du dieu, Dendérah, séjour d'Hathor, étaient délaissées et s'enfonçaient de plus en plus dans une obscurité profonde, Memphis devenait le foyer de la civilisation égyptienne. C'est à Memphis que la littérature se développe et fleurit ; à Memphis, dans le palais des rois, que les sciences exactes sont cultivées avec le plus de soin ; à Memphis enfin que les arts plastiques produisent leurs chefs-d'œuvre.

Mini, tel que nous le présente la tradition, est le type le plus complet du monarque égyptien. Il est à la fois constructeur et législateur : il fonde le grand temple de Phtah¹ et règle le culte des dieux². Il est guerrier à l'occasion et conduit des expéditions hors de ses frontières³. L'histoire sacerdotale, sévère pour l'homme qui avait dépossédé les prêtres, attribue une fin malheureuse à une vie si brillante : elle fait mourir Mini sous la dent d'un hippopotame, après un règne de soixante à soixante-deux ans⁴.

La légende s'attacha bientôt à son nom. On raconta qu'il avait perdu son fils unique à la fleur de l'âge : le peuple avait composé à ce sujet un chant de deuil nommé Manéros, dont l'air et les paroles s'étaient transmis de siècle en siècle⁵. On fit de lui un roi ami du luxe, qui avait inventé l'art de servir un diner, et montré à ses sujets la manière de manger étendu sur un lit⁶. Aussi un prince saïte, Tafnecht, père du Bokenranf de la vingt-quatrième dynastie, pendant une ex-

1. Hérodote, II, xcix. — 2. Diodore, I, 94, qui en cet endroit donne à Mini le nom de *Mucvis* ; d'après Élien, *Hist. Anim.*, XI, 10, il aurait institué le culte d'Hapi. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 4. *Id.*, p. 78-81. Cf. pour tout le rôle de Mini, Bunsen, *Egypt's place*, t. II. — 5. Hérodote, II, lxxix. Cf. sur le *Manéros*, Hésychius, s. v. Μανίρος, Suidas, s. vv. Μανέρος et Περμανώς. — 6. Diodore, I, 45.

pédition contre les Arabes, où l'aridité du pays le força de renoncer à la pompe et aux délicatesses de la royauté pour vivre quelques jours durant la vie d'un simple particulier, maudit solennellement Mini, et fit graver ses imprécations sur une stèle dressée dans le temple d'Amon, à Thèbes¹. Cela n'empêcha point le premier roi humain de rester toujours cher aux Égyptiens : son nom se retrouve en tête de presque toutes les listes royales, et son culte se perpétua jusque sous les Ptolémées².

Nous ne savons rien ou presque rien des rois qui composent les trois premières dynasties. Leurs monuments ont péri ou n'ont pas encore été retrouvés, et le peu que nous connaissons de leur vie tient plus de la légende que de l'histoire. Manéthon énumérait avec une complaisance superstitieuse les miracles qui avaient attristé ou réjoui leurs règnes. Une grue à deux têtes apparue dans la première année de Téli, le le fils de Mini, avait été pour l'Égypte le présage d'une longue prospérité³; sous Ouénéphès une grande famine avait dépeuplé le pays⁴. Ça et là, quelques détails trop brefs sur les constructions royales : Téli avait jeté les fondations du grand palais de Memphis⁵, et Ouénéphès élevé les pyramides de Kô-komè, près du bourg actuel de Saqqarah⁶. Plusieurs de ces vieux rois, si éloignés de nous qu'on a peine à s'imaginer qu'ils ont vécu, avaient, dit la tradition, ambitionné le renom d'écrivain ou de savant. Téli avait étudié la médecine et composé des traités d'anatomie⁷; le chapitre Lxiv du Livre des Morts⁸ et l'un des ouvrages contenus au Papyrus Medical de Berlin passaient pour avoir été découverts « dans les jours de la sainteté du roi des deux Égyptes, Housapaïti, le

1. Diodore, I, 45; *De Iside et Osiride*, § 8, où *Tafnecht* et *Bokenranf* sont appelés Τάφνης ou Τάφνας et Βόκκρας. — 2. Stèle d'Ounnoferi au Louvre, *Salle historique*, 421. Cf. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 30-31. — 3. Ehen, II. *Anim.*, XI, 40, qui donne au fils de Mini le nom d'Oivz. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 70. — 5. *Id.*, p. 78. — 6. *Id.*, p. 70; Brugsch, *G. Inschr.*, I, p. 124, 240; Mariette, *Histoire d'Égypte*, 2^e édit., p. 134, qui croit devoir reconnaître dans la pyramide à degrés la pyramide d'Ouénéphès. C'est une simple hypothèse que n'appuie aucune preuve directe. — 7. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 8. Goodwin dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 55-56.

véridique¹ ». Sous Sémempssès, petit-fils d'Housapaiti, une peste terrible décima la population : les lois se relâchèrent, de grands crimes furent commis, et des révoltes éclatèrent, qui amenèrent bientôt la chute de la première dynastie.

La seconde était originaire de Thini, et se rattachait par quelque lien encore inconnu à la famille de Mini. Manéthon ne connaissait du fondateur Bouziou (Βούσιος) Noutirbiou, que la mention d'un grand désastre : un gouffre s'était ouvert près de Bubaste et avait englouti beaucoup de gens². Mais avec Kakoou (Καίχω) commence une série de rois législateurs, dont les décrets auraient, dit-on, modifié la constitution religieuse et politique de l'Égypte. Kakoou aurait proclamé dieux l'Hapi de Memphis, le Mnévis d'Héliopolis et le bouc de Mendès : aussi son nom royal signifie-t-il « le mâle des mâles » ou « le taureau des taureaux », par allusion sans doute aux idées symboliques qui régnaient de son temps, et auxquelles la divinisation des animaux sacrés donna une confirmation éclatante³. Son successeur, Binoutirou (Βινωθρις), aurait accordé le droit de succession aux femmes de sang royal, déterminé à cela par des raisons religieuses autant que politiques. En Égypte, le roi n'était pas, comme partout ailleurs, un homme chargé de gouverner d'autres hommes. Successeur et descendant des divinités qui avaient régné sur la vallée du Nil, il est la manifestation vivante et l'incarnation de Dieu : fils du Soleil (*se Ra*), ainsi qu'il a soin de le proclamer bien haut partout où il écrit son nom, le sang des dieux coule dans ses veines et lui assure le souverain pouvoir. Sans doute, tant que la postérité mâle ne fit pas défaut aux rois, les filles, reléguées dans le gynécée, n'eurent aucun droit à la couronne. Quand la lignée mâle manqua, plutôt que de laisser tomber la royauté aux mains d'une famille humaine, on se souvint que les filles, elles aussi, pouvaient perpétuer la race solaire, et on leur accorda le droit de succession.⁴ Dès lors,

1. *Papyrus Medical*, édit. Brugsch, pl. XV, l. 1-2; *Papyrus Ebers*, pl. CIII, l. 1-2. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 84; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 20-21. — 3. Manéthon et de Rougé, *loc. cit.* Il est probable que la notice de Manéthon est une légende fabriquée après coup sur le nom du roi Kakoou.

toutes les fois qu'une dynastie vint à s'éteindre, le fondateur de la dynastie nouvelle, dont le plus grand souci était de se rattacher à la famille divine, épousa les princesses du sang royal ou les donna pour femmes à ses enfants. Cette union renouait la chaîne un moment interrompue des dynasties solaires, et par là même légitimait l'usurpation¹.

Les autres princes de la deuxième dynastie ne nous ont guère laissé que leur nom. Sondou était encore vénéré à l'époque grecque², mais on ne savait des autres que quelques histoires ridicules : où, sous Nofirkert, le Nil avait roulé du miel onze jours durant, et Sésokris passait pour avoir été un géant³. Quelques-uns des monuments trouvés dans les nécropoles de Memphis, le tombeau de Thothhotpou à Saqqarah, la grande stèle de Shiri au Musée de Boulaq⁴, les statues de Sapi au Louvre⁵, paraissent pouvoir être reportés jusqu'à cette époque. Quoi qu'on en ait dit⁶, ils ne présentent nullement les caractères d'un art encore dans l'enfance. Sans doute les hiéroglyphes y sont comme en désordre et les figures ébauchées à grands coups plutôt que finies ; mais ces imperfections prouvent simplement que les monuments tombés entre nos mains n'étaient pas des plus soignés. Il y a de mauvaises œuvres à toutes les époques, et le hasard des fouilles ne nous a pas rendu ce que les sculpteurs de ces premières dynasties avaient fait de mieux : si rudes que soient les statues de Sapi et la stèle de Shiri, elles ne sont pas plus grossières que mainte statue ou mainte stèle de la IV^e et de la VI^e dynastie. La langue et l'écriture n'offrent rien de plus archaïque et de plus insolite que la langue et l'écriture des monuments memphites ordinaires. Les quelques particularités de costume ou de parure qu'on remarque sur les personnages, la forme de la perruque, la bande verte tracée sous la paupière inférieure, sont des caprices de la mode, et rien de plus.

Avec le dernier roi de la deuxième dynastie s'éteignit pro-

1. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 36 sqq. ; Maspero, *Essai sur l'inscription du temple d'Abydos*, p. 69-70. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 31. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 84. — 4. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 213. — 5. E. de Rougé, *Notice des Monuments égyptiens du Louvre*, 1855, p. 50. — 6. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 13.

blement la descendance directe de Mini. Elle avait régné cinq siècles et demi, et accompli durant cet intervalle une œuvre qui n'était ni sans gloire ni sans difficulté. Mini avait réuni sous son autorité toutes les tribus qui habitaient la vallée du Nil; mais leur fusion en un seul peuple ne pouvait être l'ouvrage d'un seul règne. Les princes des nomes, réduits à la condition de gouverneurs héréditaires, durent s'habituer difficilement à leur vasselage et saïrent sans doute tous les prétextes de révolte que leur offrirent la cruauté ou la faiblesse de certains rois. Il est très probable que plusieurs d'entre eux réussirent à regagner leur indépendance et même à établir des dynasties collatérales, qui disputèrent le pouvoir suprême à la famille régnante ou parfois la réduisirent à une impuissance momentanée. La plupart des noms royaux qui figurent sur certaines listes pharaoniques et ne se retrouvent pas dans des listes de Manéthon, appartiennent probablement à ces dynasties illégitimes. Les descendants de Mini finirent par triompher de ces résistances et par s'imposer au pays entier. Les princes des nomes pliés à l'obéissance devinrent les grands dignitaires de la cour pharaonique et les premiers officiers du roi; les tribus se mêlèrent et se fondirent « d'Abou jusqu'à Adhou », d'Éléphantine au Delta. Mini avait fondé un royaume d'Égypte: ses successeurs des deux premières dynasties formèrent une nation égyptienne¹.

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des deux premières dynasties.

I ^{re} DYNASTIE (THINITE)	II ^e DYNASTIE (THIAITE).
I. Mini (Μήνης, Μνεδης).	I. BOUZIOU (Βόζιος).
II. TETI ("Αθωδης α').	II. KAKOOU (Καίχως).
III. ATIOÏTI ("Αθωδης β').	III. BIZOUTIROU (Βίνωθρις).
IV. ATA { KENKĒNHZ.	IV. OUZNAS (Τλᾶς).
{ OULNĒPHIZ.	V. SONDOUN (Σεβέννης).
V. HOURAPAITI (Οὐσαφαίτιδος).	VI. ? (Χαίρης).
VI. MIAÏTI (Μιέτιδος).	VII. NOFIRKRI (Νεφεργέρης).
VII. SENBON (Σεμέμφης).	VIII. NOFIRKASOKARI (Σέσωχρις).
VIII. QOBHON (Χουβιέννης? Βιενέχης).	IX. ? (Χενέρης).

Cf. Mariette, la *Table de Saqqarah* et la *Nouvelle Table d'Abydos*;

PÉRIODE MEMPHITE.

CHAPITRE II.

PÉRIODE MEMPHITE.

DE LA TROISIÈME A LA DIXIÈME DYNASTIE (ANCIEN EMPIRE).

Les tombes memphites : la quatrième et la cinquième dynastie. — De la littérature égyptienne pendant la période memphite. — De la sixième à la dixième dynastie.

Les tombes memphites : La quatrième et la cinquième dynastie.

La troisième dynastie était memphite. Ce fait, attesté par Manéthon, est de la plus haute importance pour l'histoire de cette époque. Les princes thinites, si bien assurée que soit leur existence par le témoignage unanime des monuments, sont pour nous de simples fantômes, presque aussi insaisissables que ces douteux *serviteurs d'Hor*, dont les chroniqueurs égyptiens peuplaient le monde primitif¹. En rompant avec eux et en acceptant la domination d'une famille memphite, l'Égypte rompait définitivement avec son passé sacerdotal. Thini acheva de déchoir : Abydos, construite à quelques milles à peine de la vieille cité, autour du tombeau d'Osiris, lui enleva les hommages des fidèles. Memphis devint, de résidence officielle du roi, le berceau et l'apanage de la famille royale. Reine de l'Égypte pendant sept siècles, elle produisit successivement trois dynasties, les plus illustres de toutes celles qui dominèrent sur la vallée du Nil en ces temps reculés.

Les premiers rois de la troisième dynastie ne nous ont

de Rouge, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*; Deveria, la *Table d'Abydos*, et, dans un esprit différent, E. J. Krall, *Die Composition und die Schicksale des Manetho nach dem Geschichtswerke*, in-8°, Vienne, 1879. — 1. Aussi M. Kroll a-t-il pu, sans trop de peine, les considérer comme ayant été sinon inventés du moins ordonnés arbitrairement par les prêtres égyptiens de l'époque des Thoutmots (*Die Composition*, p. 16-18).

laissé aucun monument ; nous en sommes réduits, pour reconstituer leur histoire, aux renseignements souvent puérils que nous ont conservés les abrégiateurs de Manéthon. Les débuts de la dynastie furent marqués, dit-on, par des troubles sérieux. Les Libyens, soumis depuis Mini, se révoltèrent contre le roi Nékhrôphès et menacèrent l'intégrité de l'empire. Au moment décisif, la superstition vint en aide aux Égyptiens. Une nuit, tandis que les deux armées étaient en présence, le disque de la lune sembla s'accroître démesurément, au grand effroi des ennemis, qui prirent ce phénomène pour un signe de la colère céleste et se soumirent sans combat ¹. La paix rétablie ne fut plus sérieusement troublée, et sa durée favorisa le développement des sciences et des arts. Le successeur de Nékhrôphès, Tosorthros, perfectionna l'écriture et la taille des blocs de pierre. Médecin comme Têti, il avait composé des traités qui existaient encore aux premiers siècles de l'ère chrétienne : aussi les Grecs l'avaient-ils identifié avec leur dieu Asclépios, l'Imhotpou des Égyptiens ². Sous l'influence de ce roi et de ses successeurs, la richesse du pays s'accrut, les monuments se multiplièrent. Encore quelques règnes, et les tombeaux vont nous livrer une telle masse de documents originaux que nous pourrons reconstituer d'une manière certaine non seulement l'histoire des souverains, mais la vie des simples particuliers.

Une lieue environ à l'ouest de Memphis, la chaîne Libyque forme un vaste plateau, qui court, dans la même direction que le Nil, sur une longueur de plusieurs lieues. A l'extrémité septentrionale, un roi demeuré inconnu, mais qu'il faut peut-être reporter jusqu'aux temps antérieurs à Mini, avait fait tailler dans le roc un sphinx énorme, symbole d'Harmakhis, le soleil levant. Plus tard un temple d'albâtre et de granit, le seul spécimen que nous possédions de l'architecture monumentale de l'Ancien Empire, fut construit à quelque distance de l'image du dieu ; d'autres temples, aujourd'hui détruits, s'élevèrent çà et là et firent du plateau entier comme un vaste sanctuaire consacré aux divinités funéraires. Les habitants de Memphis vinrent y déposer leurs

1. Manéthon, édit. Unger, p. 86-87. — 2. *Id.*, p. 87.

morts à l'abri de l'inondation. Les gens du vulgaire étaient enterrés dans le sable à un mètre de profondeur, le plus souvent nus et sans cercueils. D'autres étaient ensevelis dans de petites chambres rectangulaires, grossièrement bâties en briques jaunes : le tout surmonté d'un plafond en voûte, d'ordinaire ogivale. Aucun ornement, aucun objet précieux n'accompagnait le mort au tombeau : des vases en poterie étaient placés à côté de la momie et renfermaient les provisions qu'on lui donnait pour l'autre vie¹.

Les tombes monumentales sont, à proprement parler, la demeure du double. Lorsqu'elles sont complètes, elles se divisent en trois parties : une chapelle extérieure, un puits et des caveaux souterrains. La chapelle est une construction quadrangulaire qu'on prendrait de loin pour une pyramide tronquée. Les faces, bâties en pierres ou en briques, sont symétriquement inclinées et le plus souvent unies : parfois cependant les assises sont en retraite l'une sur l'autre et forment presque gradins. La porte, qui s'ouvre d'ordinaire dans la paroi de l'est, est tantôt surmontée simplement d'un tambour cylindrique, tantôt ornée sur les côtés de bas-reliefs représentant l'image en pied du défunt, et couronnée par une large dalle couverte d'une inscription en lignes horizontales. C'est une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. « Proscynème fait à Anoupou, résidant dans le palais divin, pour que soit donnée une sépulture dans l'Amentit, la contrée de l'ouest, la très grande et très bonne, au parfait selon le Dieu grand ; pour qu'il marche sur les voies où il est bon de marcher, le parfait selon le dieu grand, pour qu'il ait des offrandes en pains, farines et liqueurs, à la fête du commencement de l'année, à la fête de Thot, au premier jour de l'an, à la fête de Ouaga, à la grande fête de la chaleur, à la procession du dieu Min, à la fête des offrandes, aux fêtes du mois et du demi-mois, et chaque jour. »

D'habitude, l'intérieur de la chapelle ne renferme qu'une seule chambre. Au fond, à la place d'honneur, se dresse une stèle quadrangulaire de proportions colossales, au pied de laquelle on trouve assez ordinairement une table d'of-

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 2-5.

frandes en albâtre, granit ou pierre calcaire, posée à plat sur le sol, et quelquefois deux obélisques ou deux petits autels, évidés au sommet pour recevoir les dons en pains sacrés, en liqueurs et en victuailles dont il est parlé dans l'inscription extérieure. L'aspect de la stèle est celui d'une porte un peu étroite, un peu basse, dont la baie ne serait pas ouverte. L'inscription gravée sur le linteau nous apprend le nom du maître du tombeau. Les figures taillées dans les montants sont ses portraits et ceux des personnes de sa famille. La petite scène du fond le montre assis devant sa table, et même on a pris soin de graver à côté de lui le menu de son repas. La stèle était à proprement parler la façade extérieure de la *maison éternelle* où chacun allait reposer à son tour. Rien d'étonnant qu'on l'ait faite à la semblance d'une porte : si la porte est fermée, c'est que nul ne devait pénétrer dans la chambre du sarcophage, passé le jour de l'enterrement. L'inscription qui la couvrait n'était pas seulement une épitaphe destinée à rappeler aux générations futures que tel ou telle avaient existé jadis; elle conservait le nom et la filiation de chacun, et donnait au mort un état civil, sans lequel il n'aurait pas eu de personnalité dans sa vie nouvelle : un mort sans nom aurait été comme s'il n'existait pas. Ce n'était là toutefois que la moindre vertu de la stèle : la prière et les figures qui y étaient tracées avaient pour effet d'assurer des moyens d'existence au personnage dont elle portait le nom. Comme les vivants ne sont pas en communication directe avec les morts et ne peuvent leur transmettre les offrandes de la main à la main, ils prennent un dieu pour intermédiaire et lui dédient le sacrifice, à la condition qu'il prélèvera la part du mort sur toutes les bonnes choses qu'on lui présente et dont il vit. Le dieu invoqué est presque toujours le chacal Anubis ou le *Dieu grand*, c'est-à-dire Osiris. L'âme ou plutôt le double du pain, des boissons, de la viande, passait de la sorte dans l'autre monde et y nourrissait le double de l'homme. Il n'y avait même pas besoin que cette offrande fût réelle pour être effective : le premier venu, répétant en l'honneur du mort la formule de l'offrande, procurait par cela seul au double la possession de tous les objets dont il récitait l'énumération.

Dans bien des cas, la stèle seule était gravée ; souvent aussi, les parois de la chambre étaient décorées de tableaux et de scènes sculptés avec soin. Un seul de ces tableaux a une signification funéraire bien marquée et représente la façon dont le mort exécutait son voyage d'outre-tombe. Les Égyptiens pensaient, comme la plupart des peuples, que le passage de cette terre-ci à l'autre terre ne peut pas se faire indifféremment à tous les endroits. Le point exact d'où leurs âmes partaient pour entrer dans le monde surnaturel se trouvait à l'ouest d'Abydos, et c'était une fente pratiquée dans la montagne. La barque du soleil, arrivée à la fin de sa course diurne, se glissait avec son cortège de dieux par la bouche de la fente et pénétrait dans la nuit. Les âmes s'y glissaient avec elle sous la protection d'Osiris. Il fallait donc qu'elles se rendissent à Abydos de tous les points de l'Égypte, et l'on supposait qu'elles faisaient le voyage par eau. Cette expédition est fréquemment représentée sur les peintures des tombeaux. D'ordinaire, le mort, habillé de ses vêtements civils, commande la manœuvre comme il aurait fait pendant la vie. D'autres fois, il était enfermé dans un catafalque entouré de pleureuses et de prêtres. Des canots et des chalands chargés d'offrandes escortent les barques principales. Les gens de l'équipage poussent des cris de bon voyage : « En paix, en paix, auprès d'Osiris ! » ou causent et s'excitent entre eux. On serait tenté de croire qu'il s'agit d'une véritable traversée, et les anciens se sont laissé prendre aux apparences. Ils racontaient que les plus considérés et les plus riches des Égyptiens se font enterrer dans Abydos parce qu'ils estiment à honneur de reposer auprès d'Osiris. En fait, les personnages représentés dans les peintures ne vont pas réellement à Abydos : ils sont enterrés à Memphis, à Béli-Ilassan, à Thèbes ou dans telle autre ville. Leur âme seule partait en voyage après la mort¹.

Tous les autres tableaux nous font assister à la préparation et au transport des offrandes funéraires. De leur vivant, les grands seigneurs passaient avec les prêtres de véritables contrats, par lesquels ils donnaient à tel ou tel temple des terres

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 121-128.

et des revenus en échange de sacrifices aux époques réglées par la coutume. Ces terres constituaient *les biens du tombeau* et devaient fournir les viandes, les légumes, les fruits, le linge, tout ce qu'il faut pour monter et approvisionner une maison ¹. Les tableaux tracés sur les murs de l'hypogée représentent donc toutes les scènes de la vie agricole, industrielle et domestique. D'un côté, c'est le labourage, le semage, la récolte, la rentrée des blés, l'emmagasinement des grains, puis l'élevage des bestiaux, l'empatement des volailles. Un peu plus loin, des ouvriers de toute sorte exécutent chacun les travaux de son métier : des cordonniers, des verriers, des fondeurs, des menuisiers sont rangés et groupés à la file ; des charpentiers abattent des arbres et construisent une barque ; des femmes tissent au métier, sous la surveillance d'un éunuque renfrogné qui paraît peu disposé à souffrir leur babil. Tout cela est accompagné de légendes explicatives où sont reproduites les paroles des personnages mis en scène. « Tiens bon ; saisis fortement », dit à son aide le boucher prêt à tuer un bœuf. « C'est prêt, agis à ton bon plaisir », lui répond celui-ci. Un batelier de bonne humeur crie de loin à un vieillard attardé sur la rive : « Viens sur l'eau » ; et le vieillard : « Allons, pas tant de paroles », lui dit-il ². Scènes et légendes avaient une intention magique : qu'elles eussent trait à la vie civile ou à l'enfer, elles devaient assurer au mort une existence heureuse ou le préserver des dangers d'outre-tombe. De même que la répétition de la formule des stèles : « Proscynème à Osiris pour qu'il donne un revenu de pains, liqueurs, vêtements, provisions, au défunt », procurait à ce défunt, sans offrande réelle, la jouissance des biens énumérés, de même la reproduction de certaines scènes sur les parois de la tombe lui garantissait l'accomplissement des actes représentés. Le double, enfermé dans sa chapelle, se voyait sur la muraille allant à la chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa femme,

1. Maspero, *Egyptian Documents relating to the Dead*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VII, p. 6-36. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 17-22 ; Brugsch, *Die Ägyptische Gräberwelt*, p. 15-26.

et il mangeait et buvait avec sa femme ; le labourage, la moisson, la grangée des parois étaient pour lui labourage, moisson et grangée réels. Les ouvriers de toute sorte peints dans les registres fabriquaient des souliers et cuisinaient à son intention, le menaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux plaqué sur le mur était aussi réel que le double dont il dépendait : la peinture d'un serviteur était bien ce qu'il fallait à l'ombre d'un maître. L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures, qu'il s'assurait au delà de la vie terrestre la réalité de tous les objets et de toutes les scènes représentés¹.

C'est dans cette chambre ainsi ornée que les descendants du mort et les prêtres attachés à son culte se réunissaient aux jours indiqués pour rendre hommage à l'ancêtre. Ils le retrouvaient là tel qu'il avait été durant son existence, escorté de ses serviteurs et entouré de ce qui avait fait la joie de sa vie terrestre, partout présent et pour ainsi dire vivant au milieu d'eux. Ils savaient que, derrière l'une des parois, dans un étroit réduit ménagé au milieu de la maçonnerie, les statues du défunt étaient entassées pêle-mêle. D'ordinaire, ce réduit ne communiquait pas avec la chambre et restait perdu dans la muraille ; quelquefois, il était relié avec elle par une sorte de conduit si resserré qu'on a peine à y glisser la main. A certains jours, les parents venaient murmurer quelques prières et brûler des parfums à l'orifice : prières et parfums étaient censés arriver par là jusqu'au mort².

C'était bien le mort lui-même qui les recevait. Pour vivre dans l'autre monde, le double avait besoin d'un corps. Le corps qui lui avait servi de support pendant l'existence terrestre, lui servait de support principal, et c'est pour cela sans doute qu'on essayait d'en retarder la destruction par les pratiques de l'embaumement. Mais la momie défigurée ne rappelait plus que de loin la forme du vivant. Elle était, d'ailleurs, unique et facile à détruire : on pouvait la brûler, la démembrer, en disperser les morceaux. Elle disparaue, que

1. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 191-194. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 8-9.

serait devenu le double ? On donnait pour suppléants au corps de chair des corps de pierre ou de bois reproduisant exactement les traits du défunt, des statues. Les statues étaient plus solides, et rien n'empêchait qu'on les fabriquât en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour le double : vingt statues représentaient vingt chances. De là ce nombre vraiment étonnant de statues qu'on rencontre quelquefois dans une seule tombe. La prévoyance du mort et la pitié des parents multipliaient les images du corps terrestre, et par suite les supports, les corps impérissables du double, lui assurant par cela seul une presque immortalité. La même raison multipliait parfois, autour des statues du mort, les statues de ses serviteurs, représentés dans différents actes de domesticité, pétrissant la pâte, brayant le grain, poissant les jarres destinées à contenir le vin.

On comprend quel caractère particulier cette conception de la vie de l'âme dut donner à l'art égyptien. La première condition à remplir pour que le double pût s'adapter à son corps de pierre, c'est que ce corps reproduisit jusque dans leurs moindres détails les traits et les portions du corps de pierre. De là ce caractère réaliste et idéal à la fois qu'on remarque dans les statues. Le corps et la pose sont idéalisés presque toujours. Il est rare en effet qu'on trouve un corps décharné de vieillard, le sein flétri et le ventre grossi des femmes sur le retour : les hommes sont toujours, ou des adolescents aux membres élancés, ou des hommes faits dans la force de l'âge ; les femmes ont toujours le sein ferme et les hanches minces de la jeune fille. Le corps est, pour ainsi dire, un corps moyen, qui reproduit le personnage au meilleur de son développement, et lui permet d'exercer dans l'autre monde la plénitude de ses fonctions physiques. C'est seulement dans le cas d'une difformité par trop forte, que l'artiste se départ de cet idéal : il donne à la statue d'un nain toutes les laideurs du corps du nain. Il fallait bien qu'il en fût ainsi : si l'on avait mis dans la tombe d'un nain une statue idéale, le double, habitué pendant la vie terrestre aux irrégularités de ses membres, n'aurait pu s'adapter à ce corps régulier et n'aurait pas été dans les conditions nécessaires pour

bien vivre dans le monde au delà¹. Mais, une fois admise cette manière d'idéaliser chaque personnage, le sculpteur devait rendre avec fidélité les traits de son visage et les particularités de sa démarche. Il le faisait parfois avec brutalité, le plus souvent avec une fidélité naïve. Les statues sont de véritables portraits, et nous permettent de reconstituer la population de l'Égypte aux premières dynasties avec plus de facilité que nous ne reconstituons la population de l'Italie aux premiers temps de l'empire romain. Les poses sont celles de la classe à laquelle appartient le personnage : la statue est accroupie, s'il s'agit d'un scribe, debout dans la pose de commandement ou assise sur le siège d'apparat, s'il s'agit d'un roi ou d'un noble qui reçoit les offrandes de ses vassaux².

Le puits qui descend au caveau se trouve quelquefois dans un coin de la chambre ; mais le plus souvent, pour en découvrir l'ouverture, il faut monter sur la plate-forme de la chapelle extérieure. Il est carré ou rectangulaire, bâti en grandes et belles pierres jusqu'à l'endroit où il s'enfonce dans le roc. Sa profondeur moyenne est de douze à quinze mètres, mais il peut aller jusqu'à trente et au delà. Au fond et dans la paroi du sud, s'ouvre un couloir où l'on ne pénètre que courbé et qui mène à la chambre funéraire proprement dite. Elle est taillée dans la roche vive et dépourvue d'ornements ; au milieu se dresse un grand sarcophage en calcaire fin, en granit rose ou en basalte noir, gravé quelquefois aux noms et titres du défunt. Après avoir scellé le corps, les ouvriers déposaient sur le sol les quartiers d'un bœuf qu'on venait de sacrifier dans la chambre du haut, et de grands vases en poterie rouge pleins d'eau bourbeuse ; puis ils muraient avec soin l'entrée du couloir et remplissaient le puits jusqu'à la bouche d'éclats de pierre mêlés de sable et de terre. Le tout, largement arrosé d'eau, finissait par former un ciment presque impénétrable dont la dureté mettait le mort à l'abri de toute profanation³.

1. Cf. la statue du nain Khnoumhotpou au Musée de Boulaq (Maspero dans O. Rayet, *les Monuments de l'art antique*, t. I). — 2. Maspero, *Guide du Visteur*, p. 214-216. — 3. Mariette, *Notice des principaux monuments*, p. 34-36 ; *Sur quelques tombes de l'Ancien Empire*, p. 9-10.

Ces tombes, véritables monuments dont l'aspect faisant dire aux Grecs qu'elles étaient les demeures éternelles des Égyptiens, auprès desquelles leurs palais ne paraissaient que des hôtelleries, formaient plusieurs villes funéraires plus étendues que la ville des vivants. A Gizéh, elles sont disposées sur un plan symétrique et rangées le long de véritables rues; à Saqqarah, elles sont semées en désordre à la surface du plateau, espacées dans certains endroits, entassées pêle-mêle dans certains autres. Au plus pressé de leur foule, on rencontre des pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux¹. Les unes ont sept à huit mètres de haut et dépassent à peine le niveau des tombes voisines; les autres atteignent jusqu'à cent cinquante mètres et comptent encore aujourd'hui parmi les monuments les plus considérables que la main de l'homme ait jamais élevés. Ce sont des tombes royales. Pour les édifier, chaque Pharaon avait fait tailler le roc et remuer la terre dès le début de son règne; les personnages les plus importants du pays avaient parcouru tout le royaume à la recherche d'un bloc d'albâtre ou de granit digne de faire le sarcophage d'un roi; la population de villes et de provinces entières avait été envoyée aux carrières et aux chantiers de construction. Un temple était joint à chaque pyramide, où le monarque défunt recevait les offrandes de ses sujets et les hommages d'un collège de prêtres attaché spécialement à son culte.

Du fond de ces nécropoles, l'Égypte des dynasties memphites se lève peu à peu tout entière et reparait enfin au grand jour de l'histoire. Rois et peuple, prêtres et soldats, officiers du palais et simples artisans, nous sont rendus chacun avec ses mœurs, son costume, son histoire: les constructeurs des pyramides semblent revivre parmi nous, et le portrait de Khâfî fait l'ornement de nos musées. Les rois de la troisième dynastie n'apparaissent pas encore sur les monuments de cette nature qu'on a retrouvés jusqu'à présent; mais leurs successeurs sont sortis de l'obscurité où les tradi-

1. La pyramide n'est à proprement parler que la forme régularisée du *tamulus*. Sur le sens mystique que les Égyptiens attachaient à cette classe de monuments, voir Schiaparelli, *Il Significato simbolico delle Piramidi Egiziane*, in-4°, Rome, 1884.

tions étrangères les avaient laissés. Les gens de ces époques reculées sont devenus aussi réels pour nous que le sont les Grecs et les Romains; leurs noms nous sont familiers, et des renseignements recueillis dans leurs tombeaux on pourrait reconstituer l'*Almanach royal* de la cour de Khoufou jusque dans ses plus petits détails.

En ce temps-là, « voici que la majesté du roi Houni mourut, et que la majesté du roi Snofrou s'éleva en qualité de roi bienfaisant dans ce pays tout entier¹ ». Snofrou, le Soris de Manéthon, est le premier des rois monumentaux². Il fit la guerre aux tribus nomades (*Montiou*) qui harcelaient sans cesse la frontière orientale du Delta, et pénétra jusqu'au fond de la péninsule du Sinaï. Un des bas-reliefs d'Ouady-Magharah, trophée de sa campagne, nous montre « le roi des deux Égyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Hor vainqueur, Snofrou, le dieu grand », écrasant de sa masse d'armes un barbare terrassé devant lui³. Il fit exploiter au compte de l'Égypte les mines de cuivre et de turquoises du Sinaï; et, pour mettre désormais le Delta à l'abri des incursions, il garnit la frontière d'une série de forteresses, dont une au moins, Shè-Snofrou⁴, existait encore sous les premiers rois de la douzième dynastie⁵. Son culte, établi immédiatement après sa mort, se perpétua à travers les siècles et dura jusque sous les Ptolémées⁶.

Mais son renom, si grand qu'il fût en Égypte, s'efface devant le renom de ses trois successeurs, Khoufou (Khéops), khâfri (Khéphrèn) et Menkeri, les constructeurs des pyramides. « Khéops bâtit le vaste monument de sa gloire ou de sa folie dans un siècle si éloigné du temps où commencent les données certaines de l'histoire profane, que nous n'avons pas

1. *Papyrus Prisse*, pl. II, 1. 7, 8. — 2. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, etc., p. 28-41. Snofrou figure dans un conte trouvé à Saint-Petersbourg par M. Golénischeff (*Zeitschrift*, 1876, p. 107-111) — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 2. — 4. « L'Ouadi de Snofrou. » — 5. Chabas, *les Papyrus de Berlin*, p. 91; E. de Rougé, *Recherches*, p. 90. — 6. E. de Rougé, *Recherches*, p. 41. Les fouilles de ces dernières années paraissent démontrer que la pyramide de ce roi était à Dahshour, et non pas à Méidoum, comme on l'a cru jusqu'à présent.

de mesure qui nous permette d'évaluer la largeur de l'abîme qui sépare les deux époques; si étranger à toutes les sympathies et à tous les intérêts de la grande famille humaine qui peuple maintenant la terre, que même l'histoire sacrée ne sait rien des hommes de la génération de Khéops, rien, si ce n'est qu'ils vécurent, devinrent pères et moururent. Et pourtant, la pyramide de Khéops domine encore de haut le sable du désert : la blancheur sépulcrale de ses blocs de nummulite flamboie encore au soleil brûlant, son ombre immense s'allonge à travers les plaines stériles qui l'entourent et sur le déclin du jour vient assombrir les champs de maïs et de froment de Gizéh. Quand le spectateur, placé à quelque point de vue favorable, arrive à se faire une idée distincte de l'immensité du monument, aucune parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat sur son esprit. Il se sent oppressé et chancelle comme sous un fardeau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, les pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes. Elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de leur origine apparaît et ressort toujours ; et c'est de là sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de respect qui bouleverse l'esprit lorsqu'il reçoit pour la première fois l'impression distincte de leur immensité¹. »

Ce qu'il fallut d'efforts pour élever ces masses gigantesques, le simple aspect des monuments nous le ferait comprendre, quand même l'histoire ne serait pas là pour nous le dire. Lorsque le règne de Khéops et de Khâfri fut bien passé, longtemps après que les Pharaons de l'Ancien Empire et leurs sujets se furent perdus dans la nuit des âges, le souvenir des peines qu'avait coûtées l'érection des pyramides survécut dans l'esprit du peuple égyptien. Au temps d'Hérodote et de Diodore, Khéops avait acquis la réputation d'un tyran odieux. « Il commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrit des sacrifices ; puis il contraignit tous les Égyptiens à travailler pour lui. Aux uns, on assigna la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne Arabi-

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, I, 270-271.

que jusqu'au Nil ; les blocs une fois passés en barque, il prescrivit aux autres de les traîner jusqu'à la chaîne Libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes, qu'on relevait chaque trimestre. Le temps que souffrit le peuple se répartit de la sorte : dix années pour construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, œuvre, à mon sembler, de fort peu inférieure à la pyramide (car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyies et sa plus grande hauteur de huit, le tout en pierres de taille et couvert de figures) ; on mit donc dix années à construire cette chaussée et les chambres souterraines creusées dans la colline où se dressent les pyramides.... Quant à la pyramide elle-même, on mit vingt ans à la faire ; elle est quadrangulaire, et chacune de ses faces a huit plèthres de base, avec une hauteur égale ; le tout en blocs polis et parfaitement ajustés : aucun des blocs n'a moins de trente pieds¹. » — « Des caractères égyptiens gravés sur la pyramide marquent la valeur des sommes dépensées en raves, oignons et aux pour les ouvriers employés aux travaux ; si j'ai bon souvenir, l'interprète qui me déchiffrait l'inscription m'a dit que le total montait à seize cents talents d'argent. S'il en est ainsi, combien doit-on avoir dépensé en fer pour les outils, en vivres et en vêtements pour les ouvriers, puisqu'il a fallu pour bâtir tout le temps que j'ai dit, et le temps non moins considérable, ce me semble, qu'ont exigé la taille des pierres, leur transport et les excavations souterraines ? » La tradition conservée par Hérodote allait plus loin encore. Elle représentait Khéops, à bout de ressources et réduit à faire argent de tout, vendant sa fille à tout venant². Une autre légende, recueillie par Manéthon, est moins cruelle pour le Pharaon : sur ses vieux jours, Khéops se serait repenti de son impiété et aurait écrit un livre sacré tenu en grande estime par ses concitoyens³.

« Les Égyptiens me dirent que ce Khéops régna cinquante ans et qu'après sa mort son frère Khéphirén hérita de la

1. Hérodote, II, cxxiv. — 2. *Id.*, II, cxxv. — 3. *Id.*, II, cxxvi. Cf. Manéthon, *Fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, 1875, p. 4-7. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 91. Parmi les écrits alchimistes s'en trouve un attribué à Sophé l'Égyptien ; c'est celui-là probablement que l'on vendait sous le nom de Souphis-Khéops, au temps de l'Africain.

royauté. Khéphrén en usa de même que son frère en toutes choses et construisit une pyramide qui n'atteint pas aux dimensions de la première, car nous l'avons mesurée nous-mêmes.... Les deux sont sur une colline haute d'environ cent pieds. On dit que Khéphrén régna cinquante-six ans. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toutes sortes de malheurs, et les temples furent fermés sans qu'on les ouvrit une seule fois. Par haine, les Égyptiens évitent de nommer ces princes; ils vont jusqu'à donner aux pyramides le nom du berger Philitis, qui paissait alors ses troupeaux dans ces parages¹. » D'après la tradition, ni Khéops ni Khéphrén ne jouirent des tombeaux qu'ils s'étaient fait élever au prix de tant de souffrances : le peuple exaspéré se révolta, arracha leurs corps des sarcophages et les mit en pièces².

A côté de ces deux tyrans, la tradition place un monarque débonnaire, Menkéri, fils de Khéops, et constructeur de la troisième pyramide. « Les actions de son père ne lui furent pas agréables : il rouvrit les temples et renvoya aux cérémonies religieuses et aux affaires le peuple réduit à l'extrême misère; enfin il rendit la justice plus équitablement que tous les autres rois. Là-dessus on le loue plus que tous ceux qui ont jamais régné sur l'Égypte; car non seulement il rendait bonne justice, mais à qui se plaignait de son arrêt il faisait quelque présent pour apaiser sa colère³. » Ce pieux roi eut pourtant grandement à souffrir : il perdit sa fille unique, et peu de temps après connut par un oracle qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Pour se consoler, il fit enfermer le cadavre de son enfant dans une génisse de bois creux, qu'il déposa dans Saïs et à qui l'on rendit les honneurs divins. Le moyen qu'il employa pour éluder l'oracle est original et mérité d'être rapporté. « Il envoya des reproches au dieu, se plaignant que son père et son oncle, après avoir fermé les temples, oublié les dieux, opprimé les hommes, eussent vécu longtemps, tandis que lui, si pieux, devait périr si vite. L'oracle lui répondit que pour cela même sa vie serait abrégée.

1. Hérodote, II, cxxvii-cxxviii — 2. Diodore de Sicile, I, 64. — 3. Hérodote, II, cxxx.

gée, car il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire. L'Égypte aurait dû souffrir cent cinquante ans, et les deux rois ses prédécesseurs l'avaient su, au contraire de lui. A cette réponse, Mykérinos, se jugeant condamné, fabriqua nombre de lampes, les alluma chaque soir, à la nuit, et se mit à boire et à se donner du bon temps, sans jamais cesser, nuit et jour, errant sur les étangs et dans les bois, partout où il pensait trouver occasion de plaisir. Il avait machiné cela afin de convaincre l'oracle de faux, et de vivre douze ans, les nuits comptant comme des jours¹. »

Le récit des historiens grecs ne ressemble guère à ce que nous apprennent les monuments. Il est impossible que Khéphrén ait été le frère de Khéops : la durée des deux règnes s'y oppose entièrement. Même Khéphrén ne fut pas le successeur immédiat de Khéops : les listes monumentales intercalent entre les deux un roi nommé Doudoufri², dont il nous reste quelques souvenirs. Le règne très court de ce prince, qui n'a d'ailleurs aucune importance historique, peut nous servir à expliquer l'un des points de la légende recueillie par les Grecs. Peut-être Doudoufri était le fils de Khéops et le frère aîné de Khéphrén. De là cette notion que Khéphrén était le frère de son prédécesseur immédiat, et, comme Doudoufri disparut, sans laisser aucune trace dans la mémoire du peuple, cette notion que Khéops était le prédécesseur immédiat et par suite le frère aîné de Khéphrén.

L'impiété traditionnelle des deux rois n'est pas moins problématique que leur parenté. Les titres qu'ils prennent et ceux que portent les personnes de leur famille ou de leur cour témoignent du respect qu'ils marquaient pour la religion. Khéphrén s'appelle « l'Hor et le Sit », « l'Hor, cœur puissant », « le bon Hor, le dieu grand, seigneur des diadèmes » ; sa femme, la reine Mirisânkh, est prêtresse de Thot³; un de ses parents, le prince Minan, était grand prêtre de

1. Hérodote, II, CXXIX-CXXXII. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 52-54. M. de Rougé lit le nom *Hâ-tot-esf* et identifie le prince avec le Ratoisés de Manéthon, cinquième roi de la quatrième dynastie. Mais l'analogie des autres noms force à lire *Doudoufri*, comme on dit *Menkert*, et non pas *Hâ-men-ka*. Il me semble donc qu'il faut renoncer et à la lecture et à l'identification proposées par M. de Rougé. — 3. E. de Rougé, *Recherches*, p. 54.

Thot à Khmounou ou Hermopolis¹. Enfin, une stèle, dans laquelle la princesse Hontsen enregistre la construction de sa pyramide funéraire, nous montre le Khéops historique édifiant et réparant des temples à l'inverse du Khéops légendaire. « L'Ilor vivant [celui qui écrase ses ennemis ?], le roi d'Égypte Khoufou, vivificateur, a trouvé le temple d'Isis, rectrice de la pyramide, près du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple d'Osiris, seigneur du tombeau ; il a construit sa pyramide près du temple de cette déesse, et a construit la pyramide de sa royale fille, Hontsen, près de ce temple. — Il a fait ceci à sa mère Isis, mère divine, à Hathor, dame des eaux [d'en haut]². Inscrivant sa donation sur une stèle, il lui a donné de nouveau un apanage, il a reconstruit son sanctuaire en pierre, et il trouva ces dieux dans son temple. » Suivent la liste et l'image de ces dieux : Hor et Isis, sous plusieurs de leurs formes, Nephthys, Selkit, Phtah, Sokhit, Osiris, Hapi. Derrière chaque image se trouvent indiquées les matières dont elle était faite : la barque d'Isis, l'épervier d'Hor, l'ibis de Thot étaient en bois doré ; Isis était en or et en argent ; Nephthys en bronze doré ; Sokhit en bronze³. Ailleurs nous voyons que le même prince avait fait construire ou du moins réparer le temple d'Hathor, à Dendérah⁴. Nous voilà bien loin du Khéops d'Hérodote qui terminait tous les temples de l'Égypte et proscrivait les dieux.

On sait aujourd'hui d'où vient cette différence entre la tradition grecque et l'histoire réelle. Les récits d'Hérodote ne sont que la transcription d'un conte populaire. Les Égyptiens ont traité Khoufou, Khâfri et Menkeri de la même manière que les romanciers du moyen âge ont traité Charlemagne : après les avoir exaltés de toutes les manières, ils les ont rendus odieux et ridicules. Les romans égyptiens que nous possédons encore en original montrent que l'esprit populaire n'hésita jamais à mettre sur le compte des Pharaons les histoires les plus invraisemblables : les conteurs se plaisaient à prendre pour leurs héros des noms connus,

1 E. de Rougé, *Recherches*, p. 62. — 2. Le ciel, comme au premier chapitre de la Genèse — 3. Mariette, *Notice des principaux monuments*, 2^e édit., p. 207-209, et *Monuments divers*, pl. 53. Cf. E. de Rougé, *Recherches*, p. 46-50 — 4. Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XVI, a, b.

Rarusts, Ménéphthah, et cela seul suffit à nous expliquer l'origine des fables que les Grecs nous ont transmises sur les rois de la quatrième dynastie. Le Khéops d'Hérodote et le Khéops de l'histoire portent le même nom, et tous deux ont construit la grande pyramide : à cela près, ce que nous savons d'eux diffère. Khéops et Khéphrén sont de simples héros de roman¹; Khoufou et Khâfri nous apparaissent comme des rois puissants pieux envers la divinité, et redoutables à leurs ennemis non moins qu'à leurs sujets. Khéops fit la guerre aux nomades d'Arabie, et défendit victorieusement contre leurs attaques les établissements miniers que Snoufou avait fondés dans la péninsule du Sinai². Les prisonniers faits dans ces campagnes furent sans doute employés, selon l'usage, à la construction des pyramides. Est-ce à dire pour cela que la tradition populaire soit entièrement fausse et qu'il ait ménagé ses sujets? Le nombre des prisonniers, si grand qu'on le suppose, ne pouvait suffire à l'immensité de l'œuvre : sans doute il fallut avoir recours aux Égyptiens de race pure et les mettre en réquisition, comme le rapporte Hérodote. « Il y eut une grande clameur d'un bout à l'autre de son empire! une clameur de l'oppressé contre l'oppresser; une clameur de tourment et d'amère angoisse; une clameur telle qu'elle résonne encore dans sa mémoire tandis que j'écris; une de ces clameurs qui, depuis les jours de Souphis, se sont souvent élevées de la terre d'Égypte et ont percé les oreilles du seigneur des armées. Et Souphis s'en inquiéta? Pas plus que Mohammed-Ali ou Ibrahim-Pacha! Le caprice égoïste du tyran, que ce soit la grande pyramide ou le barrage, avance : qu'importent au maître les souffrances de son peuple? » L'Égypte peut changer de religion, de langue et de race : que le souverain s'appelle pharaon, sultan ou pacha, la destinée du fellah est toujours la même. Les historiens grecs ont recueilli, à quatre mille ans de distance, l'écho des malédictions dont les Égyptiens chargèrent la mémoire de Khoufou. Rien n'empêche

1. Maspero, *Fragment de commentaire dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques*, 1875 et 1878; *les Contes populaires de l'Ancienne Egypte*, p. xx sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 2. — 3. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 275-276.

de croire que cette révolte dont parle Diodore¹, eut vraiment lieu : des statues de Khépri brisées ont été retrouvées près du temple, dans un puits où elles avaient été jetées anciennement, peut-être un jour de révolution².

L'idée de piété que la tradition populaire attachait au règne de Menkeri, le Mykérinos d'Hérodote, est confirmée par le témoignage des monuments : non que ce prince ait, comme on le dit, rouvert les temples (nous avons vu qu'ils n'avaient jamais été fermés), mais il ordonna à l'un de ses fils, Doudoufhor, de parcourir les sanctuaires de l'Égypte, sans doute afin de restaurer ceux qui se trouveraient en mauvais état, et de faire dans toutes les villes des fondations nouvelles. C'est au cours de cette inspection que le prince découvrit, suivant quelques documents, le chapitre LXIV du Rituel Funéraire, « à Khmounou (Hermopolis), aux pieds du dieu Thot, écrit en bleu sur une dalle d'albâtre... Le prince l'apporta au roi comme un objet miraculeux³. » Ces révélations de livres religieux ou scientifiques sont fréquemment mentionnées dans l'ancienne littérature égyptienne. Nous avons déjà vu que l'invention du chapitre LXIV est attribuée par quelques autorités au roi Housapanti, et que le roi Teti passait pour avoir trouvé un livre de médecine, dont nous possédons encore la meilleure part. Un autre traité de médecine récemment signalé remonterait de la même manière au règne de Khéops. Il avait été découvert à Coptos, une nuit, par un ministre de la déesse, qui était entré dans la grande salle du temple et avait pénétré jusqu'au fond du sanctuaire. « Or la terre était plongée dans les ténèbres, mais la lune brillait sur ce livre de tous côtés. Il fut apporté, en grand merveille, à la sainteté du roi Khoufou, le véridique⁴. » Le chapitre LXIV, résumé de la doctrine égyptienne sur la vie future et la condition de l'âme, est une des parties les plus obscures du Livre des Morts : « Tu viens à moi, » dit un scribe de l'époque des Ramessides, « bien muni de grands mystères, tu me dis au sujet des formules du prince Dou-

1 Diodore, I, 64. — 2. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé*, p. 7. — 3. *Todib.*, cxiv. 30-32; Birch, *On formulas relating to the heart*, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 54-55. — 4. Birch, *Medical Papyrus with the name of Cheops*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 61-64.

douffor : « Tu n'y as rien connu, ni bien, ni mal. Un mur « d'enceinte est par devant que nul profane ne saurait « forcer. » Toi, tu es un scribe habile parmi ses compagnons, instruit dans les livres, châtié de cœur, parfait de langue, et quand tes paroles sortent, une seule phrase de ta bouche est trois fois importante; tu m'as donc laissé muet de terreur¹. » Les modernes qui ne saisissent pas toujours le sens de ces morceaux mystiques peuvent se consoler; les anciens Égyptiens n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'eux.

Le sarcophage de Menkeri, retrouve dans la troisième pyramide, était l'un des plus admirables monuments de l'art égyptien à ces époques reculées. Il a péri sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycamore dans lequel reposait la momie du pharaon. Ce cercueil, de forme humaine, porte une inscription : « O l'Osiris, le roi des deux Égyptes Menkeri, vivant pour l'éternité, enfanté par le ciel, porté [dans le sein] de Nouit, germe de Sibou! Ta mère Nouit s'étend sur toi en son nom d'abîme du ciel. Elle te divinise en mettant à néant tes ennemis, ô toi Menkeri, vivant pour l'éternité²! »

La légende de l'époque grecque associait à ces trois Pharaons un prince nommé Asychis par Hérodote, et Sasychis par Diodore de Sicile. « Il éleva dans le temple de Phtah, à Memphis, le portique méridional, le plus beau et le plus grand de tous; car, s'ils sont tous ornés de sculptures, si l'aspect de la construction y varie à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore que les autres.... Dans l'intention de surpasser ses prédécesseurs, il bâtit en briques une pyramide où se trouve l'inscription suivante, gravée sur une pierre : « Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux. Car, plongeant une pièce de bois dans un marais et réunis-

1. *Papyrus Anastasi I*, pl. X, l. 8, pl. XI, l. 4. — 2. Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. II, p. 86 sqq.; Ch. Lenormant, *Eclaircissements sur le cercueil de Mycérinus*; E. de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 65-66

sant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait la brique dont j'ai été construite¹. » Au témoignage de Diodore, Sasychis aurait été l'un des cinq grands législateurs de l'Égypte : il aurait réglé avec le plus grand soin les cérémonies du culte, inventé la géométrie et l'art d'observer les astres². Il rendit aussi une loi sur le prêt, par laquelle il permettait à tout particulier de mettre en gage la momie de son père, avec permission au prêteur de disposer du tombeau de l'emprunteur. Au cas où la dette n'était pas payée, le débiteur ne pouvait obtenir sépulture pour lui ou pour aucun des siens, ni dans la tombe paternelle, ni dans une autre tombe³.

La cinquième dynastie est en toute chose le prolongement de la quatrième. Ses rois entreprirent au dehors plusieurs guerres heureuses contre les nomades d'Asie⁴; au dedans, ils s'occupèrent à construire leurs pyramides funéraires⁵, à réparer les temples, à élever des villes nouvelles⁶. Somme toute, ils maintinrent l'Égypte au point de prospérité et de grandeur où les rois de la dynastie précédente avaient su l'élever⁷.

De la littérature égyptienne pendant la période memphite.

Dans un des tombeaux de Gizéh, un grand fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie prend le titre de

1. Hérodote, II, cxxxvi. — 2. Diodore, I, 94. — 3. Hérodote, II, cxxxvi. — 4. Stèles de Sahourî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 30 a), d'Ousirounrî An (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 452 a), de Dadkerî (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 30 d, Birch, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 20; Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 536), dans l'Ouadî-Magharah, commémorant les victoires de ces princes sur les Bédouins (Mentou). — 5. Il est admis assez généralement, mais sans preuves décisives, que les pyramides d'Abousir ont servi de tombeaux aux Pharaons de la V^e dynastie. Je pense, quant à moi, que la pyramide n° 2 de Saqqarah (plan de Perring) a été construite par Assi. La pyramide d'Ounas a été découverte en 1881 (cf. Maspero, *la Pyramide du roi Ounas* dans le *Recueil de travaux*, t. III) — 6. Ainsi Pousabourî, près d'Esneh (Dümichen, *Geschichte des Alten Egyptens*, t. I, p. 61), construite par Sahourî (E. de Rougé, *Recherches*, p. 83). — 7. Voici.

*Gouverneur de la maison des livres*¹. Cette simple mention jetée incidemment entre deux titres plus élevés suffirait, à défaut d'autres, pour nous montrer le développement extraordinaire qu'avait pris dès lors la civilisation égyptienne. Non seulement il y avait déjà une littérature, mais cette littérature était assez considérable pour remplir des bibliothèques, et son importance assez grande pour qu'un des fonctionnaires de la cour fût attaché spécialement à la *Conservation* de la bibliothèque royale. Il avait sans doute à sa garde, avec les œuvres contemporaines, des livres écrits sous les premières dynasties, des livres datés de Mini et peut-être des rois antérieurs à Mini. Le fond de cette bibliothèque devait se composer d'ouvrages religieux, de chapitres du Livre des Morts, copiés d'après les textes authentiques conservés dans les temples; de traités scientifiques sur la géométrie, la médecine et l'astronomie; de livres historiques où étaient conservés les dits et faits des anciens rois, en-

restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des troisième, quatrième et cinquième dynasties :

III ^e DYNASTIE (MEMPHITE).		IV ^e DYNASTIE (MEMPHITE).	
I. BIDI, ZAZI	I Νεχέρωφης.	I. KROUFU	I. Σώρις (Χέψ)
II. NIDKA	II. Τόσορθρος.	II. DOUDOUFRI	II. Σούρις ?
III. ZOSOR	III. Τύρις.	III. KNAFRI	III. Σούρις (Χε- ρήν).
IV. ZOSENTITI	IV. Σέσωχρις.	IV. MENEHI	IV. Μενχέρης (Μενχρίνος).
V. SOZES	V. Σωύρις.	V. SNOFNEKAF	? V. Πατολής.
VI. NOFIRKPRI	VI. Τασέρτασις.		VI. Βιχέρης.
VII. NIDKARI	VII. Άχης.		VII. Σεβερχέρης.
VIII. HOUNI	VIII. Σήφουρις.		VIII. Θαμρίδης.
IX. SNOFROU.	IX. Κεφέρης.		
V ^e DYNASTIE (MEMPHITE).			
I. OUSIRKAF	I. Ούσερχέρης.	VI. OUSIROUNRI AN	V. Χέρης.
II. SAKOUNI	II. Σέρρης.		VI. Παθούρης.
III. KAKA	?	VII. MENKHOR	VII. Μενχέρης.
IV. NOFIRIKERI	III. Νεφσερχέρης.	VIII. DADKARI ASSI	VIII. Ταρχέρης.
V. SNOFIRIKERI	IV. Σισίρης.	IX. OUNAS	IX. Όνως.

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 50.

semble le nombre des années de leur vie et de la durée exacte de leur règne; des manuels de philosophie et de morale pratique; peut-être aussi quelques romans¹. Tout cela, si nous l'avions, formerait « une bibliothèque qui serait bien plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie »; par malheur, nous ne possédons plus de tant de richesses que les fragments d'un recueil philosophique. Pour tout le reste, nous en sommes réduits à de rares indications qui, éclairées et complétées au moyen des données monumentales, nous permettent à peine de déterminer avec quelque certitude l'étendue des connaissances qu'avaient alors les Égyptiens.

Dès les premiers jours, les astronomes égyptiens reconnurent qu'un certain nombre des astres qui brillaient au-dessus de leurs têtes paraissaient animés d'un mouvement de translation à travers les espaces, tandis que les autres demeuraient immobiles. Cette observation, répétée maintes et maintes fois, les conduisit à établir la distinction des planètes et des étoiles ou, comme ils les appelaient, des *indestructibles* (akhimou-sokou). Ils comptèrent parmi les premières « Hor, guide des espaces mystérieux » (Hortapshitiou), notre Jupiter, que son éclat fit mettre à la tête des planètes; « Hor, générateur d'en haut » (Harkahr?), Saturne, la plus éloignée des planètes qu'œil humain puisse apercevoir sans le secours des instruments; Harmakhis, Mars, que sa couleur rougeâtre fit appeler aussi Hardoshir, l'Ilor rouge, et dont le mouvement rétrograde en apparence à certains moments de l'année ne leur échappa point; Sovkou, Mercure; Venus enfin, qui dans son rôle d'étoile du matin se nomme Douaou, et Bonou peut-être dans son rôle d'étoile du soir². Il semble même résulter de textes fort anciens qu'ils assimilaient la terre aux planètes et lui attribuaient un mouvement de translation analogue à celui de Mars ou de Jupiter³. Le soleil lui-même, ce centre fixe de tous les systèmes anciens, subit chez eux

1. Un fragment de conte (*Pap. de Berlin*, III) pourrait bien remonter jusqu'à la V^e. Cf. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 73-80. — 2. E. de Rougé, *Recherches*, p. 73. — 3. E. de Rougé, *Recherches sur le nom égyptien des planètes*, dans le *Bulletin archéologique de l'Association française*, 1886, p. 18-21, 25-28. — 4. Chabou, *Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre*, dans la *Zeitschrift*, 1864, p. 91-103.

la loi du mouvement universel et voyagea dans le ciel en compagnie des étoiles errantes¹.

Pour les astronomes égyptiens comme pour l'écrivain du premier chapitre de la Genèse, le ciel est une masse fluide qui enserme la terre de toutes parts, et repose sur l'atmosphère comme sur un fondement solide. Aux jours de la création, quand le chaos se résolut en ces éléments, le dieu Shou souleva les eaux d'en haut et les répandit dans l'espace². C'est sur cet océan céleste, le Nou, que flottent les planètes et généralement tous les astres. Les monuments nous les montrent figurés par des génies à formes humaines ou animales et naviguant chacun dans sa barque à la suite d'Osiris. Une autre théorie, aussi répandue que la première, présentait les étoiles fixes comme des lampes (*khabisou*) suspendues à la voûte céleste et qu'une puissance divine allumait chaque soir pour éclairer les nuits de la terre. Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les décans, simples étoiles ou groupes d'étoiles en rapport avec les trente-six ou trente-sept décades dont se composait l'année égyptienne : Sopti ou Sothis, saint à Isis; Orion-Sahou, consacré à Osiris et considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes heureuses; les Pleiades, les Hyades, et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu encore être identifiés d'une manière certaine avec les noms modernes. Bref, toutes les étoiles qu'on peut apercevoir à l'œil nu avaient été relevées, enregistrées, cataloguées avec soin. Les observatoires de la Haute et de la Basse Égypte, à Dendérah, Thini, Memphis, Héliopolis, signalaient leurs phases et dressaient chaque année des tables de leurs levers et de leurs couchers, dont quelques débris sont arrivés jusqu'à nous.

De tous ces astres, le mieux connu et le plus important était l'astre d'Isis, Sirius, que les Égyptiens nommaient Sopti, d'où les Grecs ont fait Sothis. Son lever héliaque, qui marquait le commencement de l'inondation, marquait aussi le commencement de l'année civile, si bien que tout le système

1. *Papyrus de Berlin*, n° VIII, l. 50. — 2. Le dernier et de beaucoup le meilleur travail sur la matière est dû à M. Brugsch, *Thesaurus Inscriptionum Egyptiacarum*, t. I. *Astronomische und Astrologische Inschriften*, in-4°, 1882.

chronologique du pays reposait sur lui. L'année primitive des Égyptiens, ou du moins la première année que nous leur connaissions historiquement, se composait de douze ~~mois~~ de trente jours chacun, soit en tout trois cent soixante jours. Ces douze mois étaient partagés en trois saisons de quatre mois : la *saison du commencement* (*Sha*), qui répond au temps de l'inondation; la *saison des semailles* (*Pro*), qui répond à l'hiver; la *saison des moissons* (*Shomou*), qui répond à l'été. Chaque mois se composait de trois décades; chaque jour et chaque nuit se divisaient en douze heures : si bien que midi répondait à la sixième heure du jour, et minuit à la sixième heure de la nuit.

Ce système, pour simple qu'il parût, avait ses inconvénients, qu'on ne tarda pas à reconnaître. Entre l'année des Égyptiens telle qu'elle était alors et l'année tropique, il y avait une différence de cinq jours un quart; à chaque douze mois qui s'écoulèrent, l'écart entre l'année égyptienne et l'année fixe augmenta de cinq jours un quart, et par suite les saisons cessèrent de s'accorder avec les phases de la lune. Des observations nouvelles, faites sur le cours du soleil, décidèrent les astronomes à intercaler chaque année, après le douzième mois, et avant le premier jour de l'année suivante, cinq jours complémentaires, qu'on nomma *les cinq jours en sus de l'année* ou *jours épagomènes*. L'époque de ce changement était si ancienne que nous ne saurions lui assigner aucune date et que les Égyptiens eux-mêmes l'avaient reportée jusque dans les temps mythiques antérieurs à l'avènement de Mini. « Rhéa (Nouit) ayant eu un commerce secret avec Kronos (Sibou), le Soleil (Râ), qui s'en aperçut, prononça contre elle un charme qui l'empêcha d'accoucher dans aucun mois et dans aucune année; mais Hermès (Thot), qui avait de l'amour pour la déesse, joua aux dés avec la Lune et lui gagna la soixantième partie de chaque jour, dont il forma cinq jours, qu'il ajouta aux trois cent soixante jours de l'année¹. »

Dans ce système, l'année vague de trois cent soixante-cinq jours ne répond pas encore exactement à l'année astrono-

1. De *Iside et Osiride*, c. xxii.

mique de trois cent soixante-cinq jours et quart. Il y eut donc tous les quatre ans un retard d'un jour sur cette année, si bien que pour 365×4 ou 1460 années astronomiques — compte 1461 années civiles écoulées. Au bout de siècles et demi, l'accord, si longtemps rompu, était de nouveau : le commencement de l'année civile coïncidait alors, et pour une fois seulement, avec celui de l'année astronomique ; le commencement de ces deux années coïncidait avec le lever héliaque au matin de Sirius-Sothis et par suite avec le début de l'inondation. Les prêtres célébrèrent le lever de l'astre par des fêtes solennelles, dont l'origine devait remonter plus haut que les rois de la première dynastie, au temps des Shosou-Hor, et donnèrent le nom de *période sothiaque* à la période de $1460 = 1461$ qui ramenait cette coïncidence merveilleuse.

De la littérature mathématique de l'époque, nous ne connaissons rien. Les monuments nous prouvent cependant que dès le temps des pyramides la géométrie devait être fort avancée : sinon la géométrie théorique, au moins la géométrie pratique, celle qui sert à mesurer les surfaces et à calculer le volume des corps solides. Les architectes qui ont bâti les pyramides et les grands tombeaux de Saqqarah étaient nécessairement des géomètres fort estimables. Malheureusement nous n'avons plus rien des livres dans lesquels ils enregistraient leurs doctrines : le seul traité de mathématiques qui nous soit parvenu est postérieur de deux mille ans au moins à l'âge des pyramides, et nous donne l'état de la science pour les temps relativement modernes de la dix-neuvième dynastie ¹.

Pour nous figurer ce que pouvait être la médecine égyptienne, nous n'en sommes pas réduits à de simples inductions. Outre un traité dont l'invention était attribuée au règne de Khéops et qui n'a pas encore été publié, nous possédons deux livres : le premier, composé en partie sous le roi Menkeri, renferme aussi des recettes attribuées à des sages étrangers ² ; le second, trouvé sous Housapaiti, aurait été

1. Il a été publié par M. A. Eisenlohr, *Ein mathematisches Handbuch der Alten Egypter (Papyrus Rhind des British Museum)*, 1877. — 2. G. Ebers,

complété par Soudou⁴. Les manuscrits de ces deux ouvrages remontent à la dix-huitième et à la dix-neuvième dynastie : le texte avait dû s'en modifier à la longue, mais l'ancienneté de leur origine les maintenait dans les écoles. Ils faisaient sans doute partie de cette bibliothèque du temple d'Imhotep, à Memphis, qui existait encore aux temps romains et fournissait des remèdes aux médecins grecs⁵.

L'Égypte est naturellement un pays fort sain. « Les Égyptiens, disait Hérodote, sont les mieux portants de tous les mortels. » Ils n'en étaient que plus attentifs à soigner leur santé. « Chaque mois, trois jours de suite, ils provoquent des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères ; car ils pensent que toutes les maladies de l'homme viennent des aliments⁶. » — « La médecine chez eux est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins en tous lieux abondent, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes⁷. » Il n'est pas certain que cette division dont parle Hérodote ait été aussi absolue que l'historien a bien voulu le dire. Le même individu pouvait traiter toutes les maladies en général ; seulement, pour les maux d'yeux et pour quelques autres affections, il y avait comme chez nous des spécialistes que l'on consultait de préférence aux praticiens ordinaires. Si le nombre en paraissait considérable à l'historien grec, cela tient à la constitution médicale d'un pays où les ophtalmies et les maladies intestinales, par exemple, sont encore aujourd'hui plus fréquentes que partout en Europe.

La médecine théorique ne semble pas avoir fait grands progrès, bien que les pratiques de la momification eussent dû fournir aux médecins l'occasion d'étudier à loisir l'inté-

Papyrus Ebers, das Hermatische Buch über Arzneimittel der alten Ägypter, Leipzig, 1875 ; Chabas, *Détermination d'une date certaine*, Paris, 1877, in-4°. — 1. Brugsch, dans le *Recueil de Monuments égyptiens*, t. II, p. 101-120, et pl. LXXXV-CVII ; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1^{re} série, p. 55-79. — 2. Galien, *De compos. medic. sec. gen.*, l. V, c. n. Quelques-uns de ces remèdes sont entrés par cette voie dans notre pharmacopée — 3. Hérodote, II, LXXX. — 4. *Id.*, II, LXXXIV.

rieur du corps humain. Une sorte de crainte religieuse ne leur permettait pas plus qu'aux médecins chrétiens du moyen âge de mettre en pièces, dans un but de pure science, le cadavre qui devait reprendre vie un jour. Leur horreur pour quiconque rompait l'intégrité du corps humain était si grande, que l'embaumeur chargé de pratiquer les incisions réglementaires était l'objet de l'exécration universelle. Toutes les fois qu'il venait d'exercer son métier, les assistants le poursuivaient à coups de pierres et l'auraient assommé sur place s'il ne s'était enfui à toutes jambes. De plus, les règlements médicaux n'étaient pas de nature à encourager les recherches scientifiques. Les médecins devaient traiter le malade d'après les règles posées dans certains livres d'origine réputée divine. S'ils s'écartaient des prescriptions sacrées, c'était à leurs risques et périls : en cas de mort du patient, ils étaient convaincus d'homicide volontaire et punis comme assassins¹.

Le seul point que nous connaissions de leurs doctrines est la théorie des esprits vitaux. Le corps renfermait un certain nombre de vaisseaux qui charriaient des esprits vivifiants. « La tête a trente-deux vaisseaux qui amènent des souffles à son intérieur; ils transmettent les souffles à toutes les parties du corps. Il y a deux vaisseaux aux seins qui conduisent la chaleur au fondement.... Il y a deux vaisseaux de l'occiput, deux du sinciput, deux à la nuque, deux aux paupières, deux aux narines, deux à l'oreille droite par lesquels entrent les souffles de la vie; il y en a deux de l'oreille gauche, par lesquels entrent les souffles². » Les souffles dont il est question dans ce passage sont appelés ailleurs « les bons souffles, les souffles délicieux du Nord ». Ils pénétraient dans les veines et les artères, se mêlaient au sang qui les entraînait par tout le corps, faisaient mouvoir l'animal et le portaient pour ainsi dire. Au moment de la mort, « ils se retirent avec l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident et l'animal périt³ ».

1. Diodore de Sicile, 1, 82. — 2. *Papyrus Ebers*, pl. XCIX, l. 1 c., l. 14; *Papyrus Médical de Berlin*, pl. XV, l. 5; pl. XVI, l. 3. Cf. Chebas. *Mégypte*, I, p. 63-64. — 3. *Pamander* (édit Parthey), X.

Les maladies dont il est question dans les traités égyptiens ne sont pas toujours faciles à reconnaître. Ce sont, autant qu'on peut en juger, des ophtalmies, des varices ou des ulcères. aux jambes, l'érysipèle, le « ver », « la maladie divine mortelle », le *divinus morbus* des Latins, l'épilepsie. Un chapitre spécial traite de quelques points relatifs à la conception et à l'accouchement. La diagnose est donnée dans plusieurs cas et permettrait peut-être à un médecin de reconnaître la nature de l'affection. Voici celle d'une sorte d'inflammation : « Lourdeur au ventre ; le col du cœur, malade ; au cœur, inflammation, battements accélérés. Les vêtements pèsent sur le malade ; beaucoup de vêtements ne le réchauffent pas. Soifs nocturnes. Le goût pervers, comme celui d'un homme qui a mangé des fruits de sycomore. Chairs amorties comme celles d'un homme qui se trouve mal. S'il va à la selle, son ventre est enflammé et refuse de s'exonérer¹. »

Les médicaments indiqués sont de quatre sortes : pommades, potions, cataplasmes et clystères. Ils sont composés chacun d'un assez grand nombre de substances empruntées à tous les règnes de la nature. On trouve citées plus de cinquante espèces de végétaux, depuis des herbes et des broussailles jusqu'à des arbres, tels que le cèdre, dont la sciure et les copeaux passaient pour avoir des propriétés lenitives, le sycomore et maints autres dont nous ne comprenons plus les noms antiques. Viennent ensuite des substances minérales, le sulfate de cuivre (?), le sel, le nitre, la pierre memphite (*aner sopdou*), qui, appliquée sur des parties malades ou lacérées, avait, dit-on, des vertus anesthésiques. La chair vive, le cœur, le foie, le fiel, le sang frais ou desséché de divers animaux, le poil et la corne de cerf, jouaient un grand rôle dans la confection de certains onguents souverains contre les inflammations. Nombre de recettes se recommandent par l'imprévu des substances préconisées : le « lait d'une femme accouchée d'un enfant mâle », la fiente du lion, la cervelle d'une tortue, un vieux bouquier

1. *Papyrus de Berlin*, pl. XIII, l. 3-6, cf. Brugsch, *l. l.*, p. 122-113.

bouilli dans l'huile¹. Les ingrédients constitutifs de chaque remède étaient pilés ensemble, bouillis et passés au linge. Ils avaient d'ordinaire pour véhicule l'eau pure; mais souvent on les mélangeait avec des liquides d'espèces variées, la bière (*haq*), la bière douce (*haq nozmou*) ou tisane d'orge, le lait de vache et de chèvre, l'huile d'olive verte et l'huile d'olive épurée (*biq nozmou*), ou même, comme dans la médecine de Molière, l'urine humaine ou animale. Le tout, sucré de miel, se prenait chaud matin et soir².

Mais les maladies n'avaient pas toujours une origine naturelle. Elles étaient souvent produites par des esprits malfaisants qui entraient dans le corps de l'homme et trahissaient leur présence par des désordres plus ou moins graves. En traitant les effets extérieurs, on parvenait tout au plus à soulager le patient. Pour arriver à la guérison complète, il fallait supprimer la cause première de la maladie en éloignant par des prières l'esprit possesseur. Une bonne ordonnance de médecin se composait de deux parties : d'une formule magique et d'une formule médicale. Voici une conjuration destinée à corroborer l'action d'un vomitif : « O démon qui loges dans le ventre d'un tel fils d'une telle, ô toi dont le père est nommé *Celui qui abat les têtes*, dont le nom est *Mort*, dont le nom est *Mâle de la Mort*, dont le nom est *Maudit* pour l'éternité³ ! » Pour guérir le mal de tête, on n'avait qu'à dire : « Le devant de la tête est aux chacals divins, le derrière de la tête est un pourceau de Ra. Place-les sur un brasier; quand l'humeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera une goutte de sang sur la terre. Ces paroles devront être répétées quatre fois⁴. » Si ce galimatias ne guérissait pas le malade, au moins le débarrassait-il des terreurs superstitieuses dont il était assailli. Le médecin, après avoir calmé l'esprit du patient, pouvait essayer sur le corps l'efficacité des remèdes traditionnels. L'invocation magique passait pour anéantir la cause mysté-

1. *Pap. Ebers*, pl. LXVIII, l. 22; pl. LXIX, l. 2. — 2. Pour plus de détail sur la médecine égyptienne, cf. Maspero, dans la *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239. — 3. *Papyrus de Leyde*, I, 348, verso; pl. XIII, l. 5-6. Cf. Pleyte, *Études égyptologiques*, t. 2, p. 145-146. — 4. *Id.*, pl. IV, l. 9-10. Cf. Pleyte, *Études*, t. I, p. 61-62.

rieuse; le traitement combattait les manifestations visibles du mal.

La littérature philosophique était en grand honneur. Un papyrus de Berlin nous a conservé le fragment d'un dialogue entre un Égyptien et son âme : l'âme essaye de démontrer que la mort n'a rien d'effrayant pour l'homme¹. Un autre papyrus donné par Prisse à la Bibliothèque nationale de Paris renferme le seul ouvrage complet qui nous reste de cette philosophie primitive². Il fut écrit sans doute sous l'un des premiers règnes de la douzième dynastie, et renferme les œuvres de deux auteurs dont l'un vivait sous la troisième, l'autre sous la cinquième : ce n'est donc pas sans raison qu'on l'a nommé *le plus ancien livre du monde*. Incomplet au début, il contient d'abord la fin d'un traité de morale composé par un certain Kaqimni à l'avènement du Pharaon Snofrou. Venait ensuite un ouvrage aujourd'hui perdu; un des possesseurs antiques du papyrus l'avait fait effacer afin de lui substituer un autre morceau, qui n'a jamais été écrit. Les quinze dernières pages sont remplies par un opusculé déjà célèbre dans la science sous le nom d'*Instructions de Ptahhotpou*.

Ce Ptahhotpou était fils d'un roi de la cinquième dynastie. Il était sans doute assez âgé à l'époque où il écrivit son livre, car il entre en matière par un portrait peu flatté de la vieillesse. « Le nomarque Ptahhotpou dit : O Honhen³, seigneur du grand âge, quand la vieillesse se produit, l'impuissance arrive et la faiblesse [enfantine] vient à nouveau. Le vieillard reste couché, souffrant, chaque jour; les deux yeux se rapetissent, les deux oreilles s'amoin-drissent, la force s'use : plus de repos du cœur. La bouche se tait : elle ne parle plus. Le cœur s'obscurcit; il ne se rappelle plus hier. Les os souffrent à leur tour. Le bon tourne au mauvais : le goût s'en va tout à fait. La vieillesse rend

1. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. 111-112. — 2 Ce papyrus a été publié à Paris, en 1847, chez Franck, in-folio; il a été analysé par M. Chabas, dans la *Revue archéologique*, 1^{re} série, t. XIV, p. 1 sqq., et traduit en anglais par M. Heath. *A Record of the Patriarchal Age; or, the Proverbs of Aphobis*, in-42, Londres, 1836; en allemand, par M. Lauth. — 3. C'est le nom d'un dieu, peut-être d'Osiris.

un homme misérable en toutes choses : le nez en bouche, il ne respire plus. C'est fatigue égale de se tenir debout ou de s'asseoir. Dans la condition où je suis, que fera un autre vieillard? Lui dis-je les paroles de ceux qui ont écouté l'histoire des temps antérieurs, celles que les dieux eux-mêmes ont écoutées? Agis selon elles, repoussant le mal des êtres intelligents; attaque les maudits (?)! » La Sainteté de ce Dieu¹ a dit : « Instruis-le dans les paroles du passé, et il fera l'étonnement des enfants des grands; ce qu'on entendra près de lui pénétrera, car ce sera justesse de cœur. Ce qu'il dira ne donnera jamais de satiété². » Comme on voit, c'est afin de montrer aux vieillards le moyen de se rendre utiles que Ptahhotpou prend le calame en main. Il veut leur enseigner la sagesse des ancêtres, afin qu'ils puissent l'enseigner à leur tour aux jeunes gens et maintenir la vertu dans le monde.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette œuvre une grande profondeur de conception. Les analyses savantes, les distinctions raffinées, les abstractions métaphysiques n'étaient pas de mode à l'époque de Ptahhotpou. On négligeait les idées spéculatives pour les faits positifs, la théorie pour la pratique : on observait l'homme, ses passions, ses habitudes, ses tentations, ses défaillances, non pas afin de construire à ses dépens un système de philosophie nouveau, mais afin de réformer ce que sa nature a d'imparfait en soi, et de montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse. Aussi Ptahhotpou ne se met-il pas en frais d'inventions et de deductions. Il donne les réflexions et les conseils qui lui viennent à l'esprit, tels qu'ils lui viennent, sans les grouper et sans en tirer la moindre conclusion d'ensemble. La science est utile pour arriver à la connaissance du bien : il recommande la science. La douceur envers les subalternes est nécessaire au salut : il fait l'éloge de la douceur. Le tout est entremêlé de conseils sur la conduite à tenir dans les diverses circonstances de la vie, quand on se trouve devant un homme impérieux, quand on va dans le monde, quand on

¹ C'est le dieu Hounen qui répond à l'invocation de Ptahhotpou.
— 2. *Papyrus Prisse*, pl. IV, l. 4; pl. V, l. 7.

prend femme. » Si tu es sage, munis bien ta maison; aime ta femme sans querelles, nourris-la, pare-la, c'est le luxe de ses membres. Parfume-la, réjouis-la, le temps que tu vis : c'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois pas brutal¹. » Analyser en détail un tel ouvrage est impossible : le traduire entièrement, plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches. Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Ptahhotpou n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi. D'autres avaient dit et bien avant les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, chercher des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas il a su donner tant de recherche à sa pensée que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots.

De la sixième à la dixième dynastie.

Il semble que le passage de la cinquième à la sixième dynastie ne se fit pas sans trouble. Deux rois sont mentionnés sur les monuments contemporains, Teti et Ousirker I^{er} Ati. Le seul dont le règne ait de l'importance est Teti : c'est lui l'Othoës de Manéthon, qui fut, dit-on, tué par ses gardes². Était-il apparenté à son prédécesseur ? La liste de Turin interromp la série des noms royaux entre Ounas et Teti, ce qui semble indiquer un changement de famille : les listes grecques prétendent que la dynastie nouvelle était originaire d'Abou (Éléphantine), au sud de l'Égypte³.

Pepi I^{er} Miriri succéda à Teti. À partir de Pepi I^{er}, l'autorité de Memphis sur le reste de l'Égypte commença de décliner. Les princes de la dynastie nouvelle, sans abandonner l'ancienne capitale, paraissent lui avoir préféré les villes de

¹ *Papyrus Prisse*, pl. X, l. 9-10. — ² Manéthon, édit. Unger, p. 101. — ³ Manéthon, édit. Unger, p. 101-102, d'après la correction de Lepsius.

la Moyenne Égypte, et surtout Abydos, dont la nécropole a conservé tant de souvenirs de leur passage. Du reste, ils ne laissèrent pas périliter entre leurs mains la grandeur de leur pays : ils entreprirent des guerres heureuses au dehors et portèrent leurs conquêtes plus loin qu'aucun autre Pharaon n'avait fait avant eux. Pepi I^{er}, le second roi de la dynastie, en est aussi le héros. Pendant un règne qui dura au moins dix-huit ans; son activité ne se ralentit jamais. Secondé habilement par Ouni, son premier ministre, il reprit sur les nomades asiatiques les établissements de Sinaï que ses prédécesseurs avaient perdus, soumit l'Éthiopie et couvrit l'Égypte de monuments.

Ouni avait débuté tout enfant à la cour du roi Teti. D'abord simple page (*porte-couronne*), il avait bientôt obtenu un emploi au ministère du labourage et un titre sacerdotal de peu d'importance. Pepi le prit en grande amitié dès le début de son règne et lui donna successivement les charges d'*ami*, de *surveillant des prophètes de la pyramide funéraire*, d'*auditeur*, dont il s'acquitta mieux que personne avant lui; aussi fut-il envoyé à Tourou chercher dans les carrières un bloc de pierre blanche pour en faire un sarcophage. L'activité dont il fit preuve en cette occasion lui valut de nouvelles faveurs : il fut élevé à la dignité d'*ami royal*, nommé surintendant de la maison de la reine, et prit peu à peu la direction de toutes les affaires. « Je faisais, dit-il, toutes les écritures avec l'aide d'un seul secrétaire. » L'Égypte n'eut pas à se plaindre de son administration. Les mines du Sinaï, exploitées avec plus de suite et soumises à des inspections régulières, donnèrent des résultats qu'on n'avait jamais obtenus auparavant¹. Une route fut tracée à travers le désert de Coptos à la mer Rouge et ouvrit une nouvelle voie au commerce. L'exploitation des carrières de Rohanou fut poussée, avec vigueur², et, bien que les monuments édifiés alors aient disparu sans laisser presque aucun vestige, les inscriptions sont là pour témoigner de l'activité avec laquelle furent menés les

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116a. — 2. Cf. Maspero, *Les Monuments égyptiens de la vallée de Hamamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 530 sqq.

travaux de construction. Une ville nouvelle fut fondée dans l'Héptanomis près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le bourg de Sheikh-Said¹. Le temple d'Hathor à Dendérah, élevé par les *serviteurs d'Hor* aux temps fabuleux de l'histoire d'Égypte et ruiné depuis, fut rebâti en entier sur les plans primitifs qu'on retrouva par hasard². Cette piété envers l'une des divinités les plus vénérées fut récompensée comme elle méritait de l'être par le titre de *filz d'Hathor* que Pepi fit désormais insérer dans son cartouche royal³.

Au dehors, le ministère d'Ouni fut signalé par des conquêtes. La Nubie était alors habitée en partie par des tribus nègres⁴, le reste probablement de celles qui avaient formé la population primitive de l'Égypte. Sans cesse révoltées et sans cesse soumises, elles fournissaient de faciles triomphes aux généraux de Pharaon, et remplissaient de soldats les cadres de son armée. Ouni les employa contre les Amou et contre les Hiroushaitou qui dominaient alors dans les déserts de l'isthme et dans la Syrie méridionale. « Sa Sainteté eut à repousser les Amou et les Hiroushaitou. Sa Sainteté fit une armée de plusieurs fois dix mille soldats, pris dans le pays tout entier, depuis Eléphantine jusqu'à la mer du nord, dans toutes les maisons, dans les villes, dans les places fortes, dans le pays d'Iritit, parmi les nègres du pays de Zam, parmi les nègres du pays d'Amam, parmi les nègres du pays des Ouauaitou, parmi les nègres de Kaaou, parmi les nègres du pays de Tomam⁵, et Sa Sainteté m'envoya à la tête de cette armée. Voici que les généraux, voici que les chambellans, voici que les *amis* du palais, voici que les chefs, les princes des villes du midi et du nord, les *amis dorés*, les chefs des prophètes du midi et du nord, les intendants des temples à la tête des capitaines du midi et du nord, des villes et des temples, instruisirent les nègres de

1. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 112 d, c. — 2. Dümichen, *Bauwerkunde der Temp. von Denderah*, t. III, pl. XIV, 1. 20; Mariette, *Denderah*, t. III, pl. 71-72. — 3. Sur un bloc trouvé à Tanis; cf. E. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, t. I, pl. LXXV. — 4. Lepsius, *Nubische Grammatik. Einleitung*, p. LXXXVI-LXXXVIII. — 5. Ce sont les peuples situés au sud et à l'est de l'Égypte, entre le Nil et la mer Rouge. Cf. Brugsch, *Die Negerstämme der Oua-Inscript*, dans la *Zeitschrift*, 1882 p. 20-30.

ces régions. » Ce ne fut pas une mince affaire ~~organiser~~ ces recrues d'un nouveau genre. « C'était moi qui les dirigeais », ajoute Ouni, et, à travers les phrases mutilées qui suivent, on devina les difficultés de toute nature contre lesquelles il dut lutter. On eut, paraît-il, quelque peine à organiser le service des vivres et de l'habillement. À force de patience et d'industrie, l'ordre finit par s'établir et l'expédition se mit en campagne.

« Cette armée alla en paix : elle entra, comme il lui plut, au pays des Hiroushaitou. Cette armée alla en paix : elle écrasa le pays des Hiroushaitou. Cette armée alla en paix : elle fit brèche dans toutes leurs enceintes fortifiées. Cette armée alla en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle incendia tous leurs blés. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats myriades. Cette armée alla en paix : elle emmena leurs hommes, leurs femmes et leurs enfants en grand nombre, comme prisonniers vivants, ce dont Sa Sainteté se réjouit plus que de toute autre chose. » Ces prisonniers, employés aux travaux publics ou vendus comme esclaves à des particuliers, contribuèrent pour leur part à la prospérité du règne de Pepi. « Sa Sainteté m'envoya pour écraser ses ennemis, et j'allai cinq fois frapper la terre des Hiroushaitou pour aller abattre leur rébellion avec cette armée ; et j'agis de telle sorte que le roi fut satisfait de cela plus que de toute autre chose. » Malgré ces victoires répétées, la guerre n'était pas encore terminée : « On vint dire que des barbares s'étaient assemblés au pays de Tobi¹. Je partis encore dans des navires avec cette armée, et je pris terre aux extrémités reculées de cette région, au nord du pays des Hiroushaitou. Voici que cette armée se mit en chemin : elle les battit tous, et détruisit tous ceux d'entre eux qui s'étaient assemblés. » Cette affaire décisive mit fin à la lutte et entraîna la soumission complète des ennemis. Au retour de ces expéditions, Ouni, déjà comblé d'honneurs, reçut la faveur la plus insigne qu'un roi pût accorder à un sujet, la

1. Sur ce nom et sa lecture, cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zettachrift*, 1883, p. 64.

permission de garder ses sandales dans le palais et même en présence de Pharaon.

La paix régnait à l'intérieur : au dehors, la Nubie, la Libye et les parties de la Syrie contiguës au Delta reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte. Jamais, depuis Khéops, le pays n'avait été plus puissant et plus heureux. Pepi ne jouit pas longtemps de sa gloire. Peu de temps après le retour d'Ouni, il mourut, laissant la couronne à Mirinri Sokarimsaf (?), l'ainé des fils qu'il avait eus de sa seconde femme, la reine Miriri-Ankhnas.

Mirinri était presque un enfant lorsqu'il monta sur le trône¹. Il n'eut pas de longues guerres à soutenir. Le souvenir des victoires de son père était encore trop présent à l'esprit des barbares pour qu'ils éprouvassent la tentation de se révolter. Ouni, qui avait tant fait pour la grandeur du roi précédent, fut confirmé dans tous ses emplois et recut de nouvelles charges. Il fut nommé prince gouverneur des pays du sud depuis Éléphantine jusqu'à la pointe du Delta : « Jamais sujet n'avait eu cette dignité auparavant. » Selon l'usage, il commença par suspendre les autres travaux, pour s'occuper sans retard du tombeau destiné au nouveau roi. La construction de la pyramide funéraire le força à entreprendre, dans le pays soumis à son autorité, plusieurs voyages longs et difficiles. « Sa Sainteté m'envoya au pays d'Abouha pour y chercher le sarcophage royal avec son couvercle et le pyramidion précieux de la pyramide funéraire Hontkhânosir de Mirinri. Sa Sainteté m'envoya vers Éléphantine pour en rapporter le granit du naos et du seuil, le granit des corniches (?) et des linteaux (?), pour ramener le granit des portes et des seuils de la chambre (?) supérieure de la pyramide Hontkhânosir de Mirinri. Je partis pour la pyramide de Mirinri avec six chalands, trois bateaux de transport, trois radeaux (?) et un navire de guerre : jamais dans le temps d'aucun ancêtre Abouha ou Éléphantine n'avaient construit navires de guerre. Sa Sainteté m'envoya

1. Sa momie, qui est conservée aujourd'hui au Musée de Boulaq, a encore la longue tresse de cheveux que portaient les jeunes gens (Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 347, n° 5249).

au pays de Hanoub pour en rapporter une grande table à libations en albâtre du pays de Hanoub. Je lui fis amener cette table à Nibitions en dix-sept jours. » Pour mettre à flot et transporter tous ces blocs de pierre, il avait fallu entreprendre et mener à bonne fin quantité de travaux secondaires, construire des navires, creuser des bassins et des canaux au sud d'Éléphantine, dans le pays nouvellement conquis des Ououaïtou. Ouni réquisitionna à cet effet les peuplades noires qui lui avaient déjà fourni une armée sous Pepi. « Voici que le prince du pays de Irrithit, Ououaïtou, Amam, Maza fournirent le bois » nécessaire aux navires. En un an, les différentes missions étaient achevées; les vaisseaux construits en Nubie passaient la première cataracte à la faveur des hautes eaux et descendaient le Nil. Pour la première fois peut-être depuis Mini, la barrière naturelle qui séparait l'Égypte de l'Éthiopie était franchie, non sans peine. Le roi Mirinri visita lui-même les travaux et, pour laisser à la postérité le souvenir de son passage, fit graver son image de plain-pied sur les rochers d'Assouan. La construction de cette pyramide fut le dernier grand acte administratif de la vie d'Ouni. Il mourut peu de temps après, et son souverain ne tarda pas à le suivre au tombeau¹.

Mirinri eut pour successeur son frère cadet Nofirkeri Pepi II. Manéthon accordait à ce prince cent années de règne, et son témoignage est confirmé par le Papyrus de Turin, qui attribue à un Pharaon, dont le nom est malheureusement détruit, un règne de quatre-vingt-dix ans au moins. Une inscription d'Ouadi-Magharah, datée de la onzième année, montre qu'il fit continuer l'exploitation des mines du Sinaï et sut repousser de ce côté les attaques des barbares². D'autre part, le nombre et la beauté des tombeaux qui portent son cartouche semblent attester que, pendant une partie au moins de ce règne séculaire, l'Égypte ne perdit rien de sa grandeur et de sa prospérité. Mais, aussitôt après la mort de Pepi II, le trouble se mit dans l'État, et nous n'avons plus, au lieu

1. E. de Rougé, *Recherches sur Les monuments*, p. 80 sqq.; Erman, *Commentar zur Inschrift des Una*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 1-29. —

2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 116 a.

CHAPITRE II.

d'histoire, que les légendes recueillies par Hérodote et Manéthon. Menthésouphis (Sokarimsaf II ?) fut assassiné dans une émeute une année à peine après son avènement. Sa sœur, Nitaqrit, la Nitokris des légendes, la *belle aux joues de rose*, dont, selon l'usage, il avait fait sa femme, lui succéda et n'accepta la royauté que dans l'idée bien arrêtée de le venger. « Elle fit bâtir une immense salle souterraine; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une tout autre intention, elle invita à un grand repas, et reçut dans cette salle bon nombre d'Égyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été surtout les instigateurs du crime. Pendant le repas, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché. Voilà donc ce qu'on raconte d'elle. On ajoute que, après cela, la reine se jeta d'elle-même dans une grande chambre remplie de cendres, afin d'éviter le châtiment¹. »

Pendant les sept années de son règne, Nitokris avait terminé la troisième des grandes pyramides que Menkeri avait laissée inachevée. Elle avait plus que doublé les dimensions du monument et lui avait donné ce coûteux revêtement de syénite qui excitait plus tard, à si juste titre, l'admiration des voyageurs grecs, romains et arabes. C'est au centre même de cette pyramide, au-dessus de la chambre où le pieux Mykérinos reposait depuis plus de huit siècles, qu'elle fut ensevelie à son tour dans un magnifique sarcophage de basalte bleu, dont on a retrouvé les fragments². Cela donna lieu plus tard de lui attribuer, au détriment du fondateur réel, la construction de la pyramide entière. Les voyageurs grecs, à qui leurs exégètes racontaient l'histoire de la *belle aux joues de rose*, changèrent la princesse en courtisane et substituèrent au nom de Nitaqrit le nom plus harmonieux de Rhodopis. Un jour qu'elle se baignait dans le fleuve, un aigle fondit sur une de ses sandales, l'emporta dans la direction de Memphis et la laissa tomber sur les genoux du roi qui rendait alors la justice en plein air. Le roi, émerveillé et par la singularité de l'aventure et par la beauté de la sandale, fit chercher par tout le pays la femme à qui elle avait

1. Hérodote, II, c. — 2. Vyse. *Pyramids of Gizeh*, p. 79 sqq.

appartenu, et c'est ainsi que Rhodopis devint reine d'Égypte. A sa mort, elle eut pour tombeau la troisième pyramide¹. Le christianisme et la conquête arabe modifièrent encore une fois le caractère de la légende sans effacer entièrement le souvenir de Nitokris. « L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroît jamais dehors qu'en forme d'une femme nue, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond par le pays. Plusieurs personnes l'ont vue tourner autour de la pyramide sur le midy et environ soleil couchant². » C'est Nitokris qui hante ainsi le monument dont elle avait achevé la construction.

Des découvertes récentes ont donné à la sixième dynastie une réalité que n'ont pas beaucoup de dynasties postérieures. Ces pyramides qu'Ouni avait construites pour ses maîtres, nous les avons ouvertes à Saqqarah, et les inscriptions qu'elles renferment nous ont donné le nom du souverain qui y reposait jadis³. Ounas, le dernier roi de la cinquième dynastie, Teti, le premier de la sixième, Pepi I^{er}, Mirinri I^{er}, Pepi II sont devenus de la sorte des personnages aussi réels que Seti I^{er} ou Ramsès II : même la momie de Mirinri a été découverte à côté de son sarcophage, et est déposée aujourd'hui au Musée de Boulaq⁴. Toutes les pyramides de ce groupe sont construites sur le même plan. Un long couloir incliné, bouché par d'énormes blocs de pierre, conduit à une sorte d'antichambre qui, tantôt est entièrement nue, tantôt est décorée de longues inscriptions hiéroglyphiques. Puis, c'est un second couloir horizontal, interrompu en son milieu par trois herbes de pierre; puis, une chambre oblongue, flanquée à gauche de trois petites pièces basses et sans ornements, à droite de la chambre où s'élève le sarcophage. Les

1 Strabon, l. XV, c. 1. Cf. Hérodote, II, cxxxix-ccccv. — 2. *L'Égypte de Murtadi, fils du Gaphique*, de la traduction de M. Pierre Wattier. A Paris, MDCLXVI, p. 65. — 3. Brugsch, *Zwei Pyramiden mit Inschriften aus den Zeiten der VI. Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 1-15. — 4. Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 347, n° 5246.

inscriptions sont destinées, comme les tableaux des tombes privées, à fournir le mort des provisions et des amulettes nécessaires à le protéger contre les serpents et les dieux malfaisants à empêcher son âme de mourir. Elles forment comme un livre immense dont les chapitres épars se retrouvent dispersés sur les monuments des temps postérieurs. Et ce n'est pas seulement la religion qu'elles nous rendent, c'est la langue la plus ancienne de l'Égypte : quelques-unes des formules qu'elles renferment ont été rédigées sous les premières dynasties, peut-être même avant Mini¹.

De la mort de Nitokris à l'avènement de la onzième dynastie, près de cinq siècles s'écoulèrent, sur lesquels l'histoire reste à peu près muette. Quatre dynasties s'élevèrent, puis retombèrent rapidement pendant cet intervalle, sans laisser aucun monument qui nous permette de déterminer les noms et l'ordre de succession des Pharaons qui les composent. Manéthon indiquait d'abord une septième dynastie memphite, qui, d'après une version, aurait duré seulement soixante-dix jours et n'aurait pas compté moins de soixante-dix rois; d'après une autre, aurait été formée de cinq rois et aurait régné soixante-quinze ans. Il parlait ensuite d'une seconde dynastie memphite, la huitième, dont les vingt-sept souverains n'exercèrent l'autorité que pendant cent quarante-six ans. Le Papyrus de Turin, tout mutilé qu'il est, nous donne en effet pour cette époque l'indication de règnes fort courts. Le roi Nofirka, successeur immédiat de Nitaqrit, garda le pouvoir deux ans, un mois, un jour; le roi Nofrous (Snofrou II ?), quatre ans, deux mois, un jour; le roi Abou, deux ans, un mois, un jour; un autre roi, dont le nom est illisible, un an et huit jours. Il faut voir dans l'insignifiance de ces chiffres la preuve des troubles incessants et des guerres civiles qui ruinèrent l'Égypte et amenèrent probablement sa division en plusieurs États indépendants, sur lesquels les princes de la dynastie officielle, retirés à Memphis, n'eurent plus qu'un droit de suzeraineté purement nominal.

1. Les textes conservés dans ces pyramides ont été publiés et traduits par Maspero, dans le *Recueil de travaux* à partir de l'année 1881.

Après un siècle et demi d'agitations et de luttes, la lignée memphite finit par s'éteindre et fut remplacée par une famille d'origine héracléopolitaine. Hâkhninsouten¹, l'Héracléopolis des géographes grecs, dont le nom, altéré successivement en Khninsou et Hnès², est reconnaissable encore aujourd'hui dans la forme arabe Ahnas-el-Médinéh, était l'une des villes les plus anciennes et les plus riches de l'Égypte. Située au cœur même de l'Heptanomide, à trente lieues environ au sud de Memphis, elle s'élevait dans une île assez considérable formée par le Nil à l'orient, par le grand canal qui longe le pied de la montagne Libyque, à l'occident. Fondée, aux temps antéhistoriques, autour de l'un des sanctuaires les plus vénérés du pays, elle n'avait pas encore de rôle politique, lorsqu'un de ses princes, dont le nom nous est arrivé sous la forme grecque d'Achthoès, la tira de son obscurité et parvint à lui donner la prééminence, qui avait si longtemps appartenu à Memphis. « Il fut le plus cruel de tous ceux qui avaient régné jusqu'alors et commit beaucoup de crimes. Il finit par être frappé de démence et mis en pièces par un crocodile³. » Après sa mort, Héracléopolis devint pour un temps ville dominante, et les rois qu'elle produisit formèrent deux dynasties, la neuvième et la dixième. Les fragments du Papyrus de Turin, la deuxième rangée supérieure de la table d'Abydos, le canon d'Ératosthènes, nous ont conservé sans doute quelques-uns des noms de cette époque. L'absence complète de monuments originaux ne nous permet point de classer et de répartir entre les dynasties les rois dont les cartouches plus ou moins mutilés sont parvenus ainsi jusqu'à nous. Régnèrent-ils trois siècles, comme l'affirment les uns, ou six, comme le veulent les autres? Réussirent-ils à étendre leur autorité sur toutes les régions comprises entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée, ou ne possédèrent-ils qu'une partie du pays? Ce sont là autant de questions auxquelles il est impossible de répondre dans l'état actuel de la science. On voit seulement que les dernières

1. Littér. : *la demeure de l'enfant royal*. — 2. Isaïe, XXX, 4; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 309-310. — 3. Manéthon. édit. Unger, p. 107.

d'entre eux, après avoir lutté vainement contre la révolte des provinces du midi, finirent par succomber sous l'effort toujours croissant des princes thébains qui forment la onzième dynastie de Manéthon¹.

CHAPITRE III.

PÉRIODE THÉBAÏNE.

DE LA ONZIÈME A LA QUINZIÈME DYNASTIE (MOYEN EMPIRE).

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine. -- La douzième dynastie; conquête de la Nubie; le lac Mœris. -- De la treizième à la quinzième dynastie.

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine.

Depuis l'avènement de Mini, toute la civilisation égyptienne semblait s'être concentrée dans la partie moyenne du pays, entre Memphis et Abydos. C'est à Memphis que les

1. Voici, restitué aussi complètement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des dynasties dont je viens de raconter l'histoire :

VI ^e DYNASTIE (ÉLÉPHANTINE).	
I. TETI	I. Οθόης.
II. MERISI PEPI I	II. Φιός.
III. MERISI SOKARINSAF I	III. Μεθίσσουφις.
IV. NOFIRISI PEPI II	IV. Φιόςψ.
V. MERISI SOKARINSAF II	V. Μεθίσσουφις.
VI. NITAQIT	VI. Νίτωρις.
VII ^e DYNASTIE (MEMPHITE).	
?	
VIII ^e DYNASTIE (MEMPHITE).	
?	
IX ^e DYNASTIE (HÉRACLÉOPOLITAINE) — I. Ἀχθόης.	
?	
X ^e DYNASTIE (HÉRACLÉOPOLITAINE).	
?	

princes avaient régné, à Memphis que les arts s'étaient développés et avaient produit leurs chefs-d'œuvre : les nomes du sud n'avaient joué qu'un rôle tout à fait secondaire. Leurs métropoles vivaient dans une obscurité profonde ; leurs dieux même étaient inconnus à ce point que, sur les monuments des six premières dynasties publiés jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une seule fois, dans un nom propre, le nom du grand dieu de Thèbes, Amon, le seigneur des deux mondes, le patron de l'Égypte au temps des conquêtes.

Lorsque Memphis, après une suprématie millénaire, eut perdu à jamais la suzeraineté, au milieu des révolutions qui troublèrent le règne des princes de Hnès, les villes du sud de l'Égypte, Coptos, Silsilis, Thèbes surtout, commencèrent de naître à la vie politique. Les premiers monuments que nous connaissons d'elles dérivent directement des derniers monuments que nous a légués la sixième dynastie, mais sont empreints encore de gaucherie et de rudesse provinciale. Ce sont des tombeaux creusés dans le roc, peints mais non sculptés. Les scènes de la vie civile n'y sont pas représentées ; on y voit seulement dessinés sur les murs des amas d'offrandes accompagnées de prières empruntées, partie au Livre des Morts, partie au Rituel des pyramides royales. Comme dans les tombes memphites, la stèle est un résumé du tombeau : elle prend une forme cintrée qui rappelle les voûtes des chambres funéraires où elle est déposée, et sert à procurer au mort tous les objets nécessaires à l'existence. Souvent le dieu à qui l'on recommande le maître de la stèle est figuré avec ses attributs. C'est Osiris, c'est Khnoumou, c'est Min, c'est Amon surtout qu'on invoque. Phtah, Imhotpou, Ra, tous les dieux memphites et héliopolitains se sont abaissés au rang de dieux provinciaux, dans le même temps que Memphis descendait de la dignité de capitale à la condition de ville de province.

La onzième dynastie était originaire de Thèbes : elle se rattachait à Pepi-Miriri par des liens encore inconnus et fut la souche de la dix-huitième dynastie. D'abord vassale des rois héracléopolitains, elle ne parvint que lentement à conquérir son indépendance. Le premier de ses princes dont nous sachions le nom, Entouf I^{er}, n'avait pas droit au cartouche : il était simple noble (*erpd*), sans plus de titres que

les autres chefs des grandes familles égyptiennes. Son fils, Montouhotpou I^{er}, tout en prenant le cartouche, n'est encore qu'un *Hor*, souverain partiel, chef des pays du sud sous la suzeraineté des rois légitimes. Trois générations après lui, Entouf IV remplit le dernier lien de vasselage et se fit appeler *Dieu bon, maître des deux pays*¹. Il ne faudrait pas toutefois se laisser abuser à ce dernier titre et croire que l'autorité des Entouf s'étendit dès lors sur l'Égypte tout entière : les rois d'Héracléopolis conservaient la possession du Delta et durent faire sentir plus d'une fois leur pouvoir aux monarques thébains. Le premier de ceux-ci qui parvint à « réunir les deux régions » sous un sceptre unique fut Montouhotpou IV (Nibkhrôouri), à qui cet exploit valut plus tard d'occuper dans les listes royales une place d'honneur et parfois même de représenter à lui seul la famille dont il faisait partie². Ses successeurs ne réussirent pas à se maintenir longtemps au pouvoir et cédèrent la place au fondateur de la douzième dynastie, après avoir dominé un peu moins d'un demi-siècle sur l'Égypte entière³.

Quelques tablettes sculptées sur les rochers, quelques stèles funéraires et quelques menus objets dispersés dans les différents musées de l'Europe, quelques tombeaux à moitié ruinés, voilà tout ce qui nous reste de seize rois qui composèrent la première dynastie thébaine dans sa période de vasselage et dans sa période de grandeur. Les luttes constantes qu'ils durent avoir à soutenir contre les rois héracléopolitains ne les empêchèrent pas de faire quelques expéditions heureuses contre les peuples voisins de l'Égypte. Montouhotpou III (Nibtououri) se fit représenter près de Philæ, vainqueur de treize nations barbares ; Entouf IV (Noubkhopirri) avait battu les Nègres et les Asiatiques⁴ ; Sonkhkeri Amoni prétendait inspirer la terreur à toutes les nations⁵.

1. Ces faits ressortent des légendes de la Table de Karnak. Cf. Prisse d'Avennes, *Notice sur la Salle des Ancêtres*, p. 14-15 ; E. de Rougé, *Lettre à M. Leemans*, p. 5-6 et 13. — 2. Mariette, *la Table de Saqqarah*, p. 6. — 3. En tout quarante-trois ans, au dire de Manéthon (édit. Unger). Le vrai sens de ce chiffre a été découvert par F. Barucci, *Discorsi critici sopra la Cronologia Egizia*, in-8°, Turin, 1844, p. 131-134. — 4. Birch, *le Papyrus Abbott*, p. 11-12. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II. 150, p. 107.

Leurs succès devaient être fort peu de chose. Au nord et à l'ouest, les colonies du Sinaï avaient été abandonnées; vers le sud, les conquêtes de Pepi et de ses successeurs étaient perdues, et la frontière ne dépassait pas Éléphantine de beaucoup. C'est aux rois de la douzième dynastie qu'il était réservé de réduire la Nubie en province égyptienne.

Comme rois constructeurs, les Entouf et les Montouhotpes ont laissé peu de traces de leur passage : les ressources dont ils disposaient, même au temps de leur grandeur, n'étaient pas suffisantes pour leur permettre d'élever des monuments considérables. La ville de leur origine, Thèbes, fut embellie par eux dans la mesure de leurs moyens : du moins une inscription de l'an II de Montouhotpou III (Nibtouniri) nous apprend que ce prince envoya une expédition à la vallée de Hammamât pour chercher la pierre nécessaire aux constructions qu'il faisait dans Thèbes¹. Les seules ruines de cette époque qui subsistent encore, se trouvent à Drah-Abou'l-Neggah, sur l'emplacement de la nécropole. C'était là que s'étaient fait ensevelir Entouf Aa I^{er}, Entouf Aa II, Entouf IV (Nibkhopirri), Montouhotpou IV (Nibbkhrouiri) et plusieurs de leurs successeurs. Les tombes, déjà violées par les malfaiteurs au temps de la vingtième dynastie², sont aujourd'hui détruites, excepté celle d'Entouf Aa I^{er}. C'était une pyramide en briques crues, de travail médiocre, élevée presque sur la lisière du désert. La chambre sépulcrale, revêtue sur toutes ses faces d'une belle maçonnerie en calcaire, renfermait, outre le sarcophage disparu sans retour, une stèle de l'an L, où le roi était figuré en pied, l'uræus au front, accompagné de quatre de ses chiens favoris³.

Après Thèbes, c'est Coptos qui paraît avoir eu le plus à se louer de l'activité des premiers princes thébains. Située au débouché des routes qui mènent au bord de la mer

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 149 a; Maspero, *les Monuments égyptiens de la vallée de Hammamât*, dans la *Revue orientale et américaine*, t. I, p. 353 sqq. — 2 Birch, *le Papyrus Abbott*; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III^e série, t. I; Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes*. — 3 Mariette, *Monuments divers*, pl. 49; Birch, *The Tablet of Antef-Aa II*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, IV, p. 172-195.

Rouge et aux carrières de Behanou¹, Coptos avait pris dès lors un grand développement. Entouf IV (Noubkhopirri) y avait élevé des édifices dont les fragments ont servi de nos jours à la construction d'un pont². Mentouhotpou III (Nibtoouiri) avait une dévotion spéciale pour le dieu local Min, forme d'Amon-Râ, générateur, et marqua son zèle par la construction de divers monuments aujourd'hui détruits. L'exploration de la vallée de Hammamât devait mener plus loin encore un des derniers princes de la dynastie, Sonkhkeri Amoni. Désireux d'établir des communications directes avec l'Arabie et l'Égypte, il envoya un des hauts fonctionnaires de sa cour fonder une colonie sur les bords de la mer Rouge, très probablement aux environs de Qocéyr³. Comme on voit, l'esprit d'initiative ne manquait pas à ces princes obscurs. Le développement de leur puissance fut interrompu par des révolutions dont nous ne savons ni la cause, ni les détails. Lorsque l'Égypte, divisée pour quelques années, se trouva de nouveau réunie tout entière entre les mains d'un seul homme, la onzième dynastie avait cessé de régner.

**La douzième dynastie :
conquête de la Nubie; le lac Maris.**

L'avènement de la dynastie nouvelle ne se fit pas sans combat. Amenemhat I^{er}, d'origine thébaine comme ses prédécesseurs, eut à lutter contre les compétiteurs dont les entreprises troublèrent ses premières années. « Ce fut après le repas du soir, » dit-il dans des *Instructions* au roi Ousirtesen I^{er}, qui lui sont attribuées, « quand vint la nuit, — je pris une heure de joie. — Je m'étendis sur les couches moelleuses de mon palais, je m'abandonnai au repos, — et mon cœur commença de se laisser aller au sommeil; — quand, voici, on assembla des armes pour se rebeller contre moi, — et je devins aussi faible que le serpent des champs — Alors je m'éveillai pour combattre moi-même, de mes

1. Aujourd'hui Ouadi'l-Hammamât. — 2. Wilkinson, *A Handbook for Travellers*, p. 521. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 150 a; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 57; Maspero, *Sur quelques navigations des égyptiens*, p. 3-10.

propres membres, — et je trouvai qu'il n'y avait qu'à frapper qui ne résistait pas. — Si je prenais un assaillant les armes à la main, je faisais retourner cet infâme; — il n'avait plus de force même dans la nuit : on ne combattit point, — aucun accident fâcheux ne se produisit contre moi¹. » A force de persévérance, le roi finit par triompher. « Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, — soit qu'on ait machiné des désordres dans le palais, — soit que l'inondation ait été insuffisante et que les citernes se soient desséchées, — soit qu'on se soit souvenu de ta jeunesse pour agir [contre moi], — je n'ai jamais reculé depuis ma naissance². » La guerre se concentra enfin au sud de Memphis, autour de la forteresse de Titooui. La prise de cette ville décida du succès et entraîna la soumission de l'Égypte entière³.

Dès lors Amenemhat s'appliqua sans relâche à réparer les maux des guerres civiles et à repousser les peuples voisins, Libyens, Nubiens, Asiatiques, dont les excursions perpétuelles troublaient sans cesse le repos de l'Égypte. « J'ai fait que l'endeuillé ne fût plus en deuil, et il n'a plus été entendu; — les batailles perpétuelles⁴, on ne les a plus vues, — tandis qu'avant moi l'on s'était battu comme un taureau qui ignore le passé — et que le bien-être de l'ignorant ou du savant n'était pas assuré⁵. » — « J'ai fait labourer le pays jusqu'à Abou⁶, — j'ai répandu la joie jusqu'à Adhou⁷.... — Je suis le créateur des trois espèces de grains, l'ami de Nopri⁸. — Le Nil a accordé à mes prières l'inondation sur tous les champs : — point d'affamé sous moi, point d'altéré sous moi, — car on agissait selon mes ordres.

1. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 9, pl. III, l. 3; cf. Dümichen, *Zeitschrift*, 1874, p. 50 sqq. — 2. *Papyrus Sallier II*, pl. III, l. 4-6. Cf. la traduction complète de ce texte par Maspero, *The Instructions of King Amenemhat I unto his son Userteen I* dans les *Records of the Past*, t. II, p. 9-16, et par Schack, *Die Unterweisung des Königs Amenemhat I.* in-4°, 1882-1884. — 3. C'est ainsi que j'interprète le fragment du *Papyrus royal de Turin* où le nom de Titooui est mentionné. — 4. Littéralement : « le grand lieu de se battre. » — 5. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 7-9. — 6. *Éléphantine*, la frontière méridionale de l'Égypte. — 7. *Adhou*, ou *Nou-adhou*, la Nubie d'Hérodote, dans le Delta : aussi le Delta lui-même. — 8. La divinité des grains.

— et tout ce que je disais était un nouveau sujet d'amour. — J'ai renversé le lion — et pris le crocodile; — j'ai réduit les Ouauaitou¹, — j'ai emmené les Maziou en esclavage²; — j'ai forcé les Asiatiques à marcher près de moi comme des lévriers³. » En Nubie, le roi avait fait ouvrir à nouveau les mines d'or, qui depuis le temps de Pepi étaient restées abandonnées.

Amenemhat I^{er} n'était plus un jeune homme au jour de son avènement : après dix-neuf ans de règne, il appela au pouvoir son fils Ousirtesen I^{er}, qui dès lors partagea avec lui les titres royaux⁴. « De sujet que tu étais je t'élevai, — je te remis l'usage de tes bras, pour que tu fusses craint à cause de cela. — Quant à moi, je me parai des fines étoffes de mon palais, pour paraître aux yeux comme une des plantes de mon jardin, — je me parfumai des essences comme si je répandais l'eau de mes citernes⁵. » Au bout de quelques années, le rôle du vieux roi était tellement effacé qu'on oubliait parfois d'inscrire son nom sur les monuments à côté du nom de son fils⁶. Enfermé dans son palais, il se bornait à donner des conseils, qui contribuèrent beaucoup, paraît-il, à la prospérité de l'Égypte. La réputation de sagesse qu'il s'acquitt de la sorte devint si grande, qu'un scribe à peu près contemporain composa sous son nom un petit pamphlet où le roi, « se levant comme un dieu », est représenté adressant à son fils quelques instructions sur l'art de gouverner. « Écoute mes paroles. — Tu règnes sur les deux mondes; tu régis les trois régions⁷. — Agis mieux encore que n'ont fait tes prédécesseurs. — Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, — de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte; — ne t'isole pas au milieu d'eux; — n'emplis pas ton cœur, ne fais pas ton frère uniquement du riche et du noble, — mais n'admet pas non plus auprès de toi les premiers venus

1. En l'an XXIX de son règne (Brugsch, *Die Negerstämme*, dans la *Zeits.* 1881, p. 50). — 2. Peuple de Libye. — 3. *Papyrus Sallier H*, pl. II, l. 7, pl. III, l. 1. — 4. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 22. — 5. *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 3-7. — 6. Par exemple sur deux stèles de l'an IX d'Ousirtesen I^{er} (Louvre, C 2, 3) et sur une stèle de l'an VII (Museum, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire, Zeitschrift*, 1881, p. 116 sqq.). — 7. Les deux Égyptes et la Nubie.

dont l'amitié n'est pas éprouvée¹. » A l'appui de ses conseils, le vieux prince donne un résumé de sa vie, dont j'ai déjà cité quelques extraits. Ce petit ouvrage, qui n'a guère plus de trois pages, devint bientôt classique et conserva sa vogue pendant plus de mille ans. Encore au temps de la dix-neuvième dynastie, c'était un des morceaux qu'on faisait étudier dans les écoles et que les jeunes scribes copiaient comme exercice de style².

Rien ne saurait mieux montrer l'état de l'Égypte et des pays voisins à cette époque que certains passages des *Mémoires* d'un aventurier contemporain nommé Sinouhit³. Arrivé à la cour d'un petit chef asiatique, on lui demanda des détails sur la puissance des souverains égyptiens. « Y aurait-il eu une mort dans le palais d'Amenemhat sans que nous le sachions ? » Alors je louai le roi en un développement poétique... Mon exil en ce pays est comme le dessein d'un dieu ; car l'Égypte est aux mains d'un maître qu'on appelle le dieu bienfaisant et dont la terreur s'étend sur toutes les nations environnantes, comme la déesse Sokhit s'étend sur la terre dans la saison des maladies. Je lui disais ma pensée et je lui répondais : « Sauve-nous. » Son fils⁴ entre au palais, car il a pris la direction des affaires de son père ; c'est un dieu sans second, nul autre comme lui auparavant ; c'est un conseiller sage en ses desseins, bienfaisant en ses décrets, qui entre et sort à son gré ; il dompte les régions étrangères, et tandis que son père reste au palais, lui, annonce ce qu'il a gagné. C'est un brave qui agit par l'épée, un vaillant qui n'a point d'égal : il voit les barbares, s'élance, bond sur les pillards. C'est un lanceur de javeline, qui rend debiles les mains de l'ennemi : ceux qu'il frappe ne lèvent

1 *Papyrus Sallier II*, pl. I, l. 2-4. — 2. Cf. dans Maspero, *The Instructions of Amenemhat I unto his son Useraten I* (*Records of the Past*, t. II, 1874, in-12), la liste des manuscrits qui nous sont parvenus de cet ouvrage. — 3. Chabas, *les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 37-51, et Goodwin, *The Story of Seneha*, dans le *Fraser's Magazine*, 1865, p. 185-202, et les *Records of the Past*, t. VI, p. 131-150; Maspero, *le Papyrus de Berlin n° 1*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. III, p. 68-82, et dans les *Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 96-134. — 4. *Useraten I*°.

plus la lance. C'est un redoutable¹, qui brise les fronts : on ne lui a point résisté en son temps. C'est un coureur rapide, qui massacre le fuyard ; on ne l'atteint pas à courir après lui. C'est un cœur debout dans son heure. C'est un lion qui frappe de la griffe² et n'a jamais rendu son arme. C'est un cœur cuirassé à la vue des multitudes et qui n'a rien laissé subsister derrière lui. C'est un brave qui se jette en avant quand il voit la lutte. C'est un soldat joyeux de s'élancer sur les barbares : il saisit son bouclier, il bondit, et, sans redoubler son coup, il tue, personne ne peut éviter sa flèche ; sans qu'il ait besoin de tendre son arc, les barbares fuient ses bras comme des lévriers, car la grande déesse lui a donné de combattre qui ignore son nom, et quand il atteint, il n'épargne rien, il ne laisse rien subsister. C'est un ami³ merveilleux qui a su s'emparer de l'affection : son pays l'aime plus que soi-même et se réjouit en lui plus qu'en un dieu : hommes et femmes accourent lui rendre hommage. Il est roi, il a commandé dès l'œuf ; depuis sa naissance, il a été un multiplicateur de naissances, un être unique d'une essence divine, par qui cette terre se réjouit d'être gouvernée. C'est un agrandisseur de frontières qui saisira le pays du sud et ne convoite pas les pays du nord ; il s'est rendu maître des Asiatiques et a écrasé les Nem-mashaitou⁴. » L'association d'Ousirtesen I^{er} à la couronne avait habitué les Egyptiens à considérer ce prince comme roi de fait, du vivant même de son père. Aussi, lorsque Amenemhat mourut, après au moins dix années de corégence et trente ans de règne⁵, la transition, si délicate dans une dynastie

1. Mot à mot : « un laveur de face ». — 2. Mot à mot : « c'est un frappant avec la griffe ». — 3. Mot à mot : « un sémour ». Le titre de *sémour* est traduit en grec par φίλος βασιλικός « ami du roi ». — 4. Maspero, *les Contes populaires*, p. 108-111. D'après la forme de leur nom, les Nem-mashaitou devaient être des Bedouins du désert. — 5. Une stèle du Musée de Boulogne porte la date de l'an XXX d'Amenemhat I^{er} et de l'an I d'Ousirtesen I^{er} (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. XXII). Deux autres stèles du même musée (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 128, la seconde inédite) donnent l'an I d'Ousirtesen I^{er}, seul. On pourrait conclure de l'absence du nom d'Amenemhat I^{er} que ce prince mourut en l'an XXX de son règne, l'an I du règne de son fils, si les trois stèles, citées plus haut, p. 96, note 6, ne montraient combien il faut se défier des indications de

nouvelle, du fondateur à son successeur immédiat, se fit sans secousse. L'exemple d'Amenemhat I^{er} fut suivi dès lors par la plupart de ses descendants. Après quarante-deux ans, Ousirtesen I^{er} associa au trône son fils Amenemhat II^e, et celui-ci, trente-deux ans plus tard, partagea le pouvoir avec Ousirtesen II^e. Amenemhat III et Amenemhat IV régnèrent longtemps ensemble¹. Les seuls règnes pour lesquels nous n'ayons point la preuve de ce fait sont ceux d'Ousirtesen III et de la reine Sovkounofriou, la Skémiophris de Manethon, avec laquelle s'éteignit la douzième dynastie, après deux cent treize ans, un mois et vingt-sept jours de durée totale².

De toutes les dynasties égyptiennes, la douzième est à coup sûr celle dont l'histoire offre le plus de certitude et le plus d'unité. Sans doute nous sommes loin de connaître tous les événements qu'elle vit s'accomplir : la biographie des huit souverains qui la composent et le détail de leurs guerres sont encore des plus incomplets. Mais du moins on peut suivre sans interruption le développement de leur politique; on peut, après quatre mille ans et plus, reconstituer leur Egypte telle qu'ils se l'étaient faite et qu'ils la légèrent à leurs successeurs. A la fois ingénieurs et soldats, amis des arts et protecteurs de l'agriculture, ils ne cessèrent un seul instant de travailler à la grandeur du pays qu'ils gouvernaient. Reculer les frontières de l'empire au détriment des peuples barbares et coloniser la vallée du Nil dans toute sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième;

ce genre que fournissent les monuments. La première stèle de Boulaq prouve qu'Amenemhat vivait encore en l'an X de son fils : les autres ne prouvent nullement qu'il mourut dans cette même année — 1. *Stèle de Leyde*, V 4, datée de l'an XLIV d'Ousirtesen I^{er} et de l'an II d'Amenemhat II. — 2. Proscynème d'Assouan (Young, *Hieroglyphics*, pl. 61) datée de l'an XXXV d'Amenemhat II et de l'an III d'Ousirtesen II. — 3. E. de Rougé, *Lettre à Leemans*, p. 17. — 4. C'est le chiffre du *Papyrus royal de Turin*. La douzième dynastie avait été méconnue au début par Champollion, qui faisait des Amenemhat les princes de la dix-septième dynastie, contemporains des Pasteurs. Pendant les derniers jours de sa vie, il reconnut son erreur, mais sa découverte demeura ensevelie dans ses papiers et ne fut publiée qu'en 1873. L'honneur d'avoir remis les choses en leur place revient donc tout entier à Lepsius, *Ueber die zwölfte Egyptische Königsdynastie*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, 1853.

régulariser le système des canaux et obtenir, par la création du lac Moëris, une plus juste répartition des eaux, élever d'édifices les grandes villes, Héliopolis, Thèbes, Tanis et cent autres moins connues : telle fut l'œuvre qu'ils s'imposèrent et qu'ils poursuivirent de père en fils pendant plus de deux siècles. Au sortir de leurs mains, l'Égypte, agrandie d'un tiers par la conquête de la Nubie, enrichie par de longues années de paix et de bonne administration, jouissait d'une prospérité sans égale. Plus tard, au temps des guerres asiatiques et des conquêtes lointaines, elle eut plus d'éclat apparent et fit plus de bruit dans le monde : au temps des Ousirtesen, elle était plus heureuse.

Deux champs de bataille s'ouvraient aux Pharaons, l'un à l'est du Delta, en Syrie, l'autre au sud d'Éléphantine, dans la Nubie proprement dite. A l'est, l'Égypte, séparée des populations syriennes par le désert, semblait n'avoir rien à craindre derrière sa ceinture de sables. Tout au plus lui fallait-il subir quelques incursions des barbares nomades, plus ruineuses pour la fortune de certains particuliers que pour la sécurité du pays. Pour se mettre à l'abri de ces *razzias*, difficiles à éviter malgré la vigilance des garde-frontières, les souverains de l'Ancien Empire avaient, de la mer Rouge au Nil, élevé une série de forteresses et bâti une muraille qui barrait l'entrée du Ouady-Toumilât aux pillards¹. Cette muraille, entretenue avec soin par Aménemhat I^{er} et ses successeurs, marquait de ce côté l'extrême limite de l'empire des Pharaons. Au delà commençait le désert, et, pour les gens de cette époque, un monde à peu près inconnu. Sur les peuples de la Syrie et de la Palestine, on n'avait que des notions flottantes empruntées aux caravanes ou apportées dans les ports de la Méditerranée par les marins qui les fréquentaient. Parfois cependant les riverains du Delta voyaient arriver dans leurs villes des bandes d'émigrés ou même des tribus entières qui, chassées de leur pays natal par la misère ou les révolutions, venaient chercher asile en Égypte. Un des bas-reliefs du tombeau de Khnoum-hotpou à Béné-Hassan nous fait assister à l'arrivée d'une

1. Chabas, *les Papyrus hiéroglyphiques de Berlin*, p. 38-39, 81-82, 91.

troupe de ces malheureux. Au nombre de trente-sept, hommes, femmes et enfants, ils sont amenés devant le gouverneur du nome de Mîhi; auquel ils présentent une sorte de fard véritable nommé *moszmit* et deux bouquetins. Ils sont armés, comme les Égyptiens, de l'arc, de la javeline, de la hache, de la massue, et vêtus de longues robes ou de pagnes étroits bridant sur la hanche; l'un d'eux, tout en marchant, joue d'un instrument qui rappelle, par la forme, les lyres de vieux style grec¹. Les détails de leur costume, l'éclat et le bon goût des étoffes bariolées à longues franges dont ils sont revêtus, l'élégance de la plupart des objets qu'ils ont avec eux, témoignent d'une civilisation avancée, bien qu'inférieure à celle de l'Égypte. C'était déjà d'Asie que l'Égypte tirait les esclaves, les parfums dont elle faisait une si grande consommation, le bois et les essences du cèdre, les vases emallés, les pierreries, le lapis et les étoffes brodées ou teintes dont la Chaldée se réserva le monopole jusqu'au temps des Romains².

Sur un point seulement du territoire asiatique, les Pharaons de la douzième dynastie songèrent à s'établir solidement : ce fut dans la péninsule du Sinaï, auprès des mines de cuivre et de turquoises exploitées jadis par les princes de l'Ancien Empire. Des postes placés dans les gorges de la montagne protégèrent les ouvriers contre les tentatives des Bédouins. Grâce à cette précaution, on put reprendre l'exploitation des anciens filons, ouvrir des filons nouveaux et donner aux travaux une activité qu'ils n'avaient jamais eue auparavant³. Même en cet endroit, les rois de la douzième dynastie ne se départirent point de leur politique habituelle; ils ne prirent de terrain que ce qui était nécessaire pour l'exploitation des mines et abandonnèrent le reste aux tribus nomades du désert.

De toutes ces tribus, celles qu'ils connaissaient le mieux,

1. Ce bas-relief fut signalé et décrit pour la première fois par Champollion (*Monuments*, t. IV, pl. CCCLXI, etc.), qui prit les émigrants pour des gens de race grecque. Il se trouve reproduit dans Lepsius (*Denkm.*, II, p. 131-133) et dans Brugsch (*Histoire d'Égypte*, p. 63). —

2 Cf., sur ce sujet, Ebers, *Ägypten und die Bücher Moses*, t. I, p. 228 sqq. — 3 Lepsius, *Briefe*, 337-338 sqq.

pour avoir souvent à repousser leurs incursions, ~~étaient~~ celles des Sitiou ou Shasou, pillards effrontés, ainsi que l'indique le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes¹. Répan-
dus sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, à la limite du désert et des terres cultivées, ils vivaient comme les Bédouins d'aujourd'hui, sans demeure fixe, moitié de pillage, moitié du profit de leurs maigres troupeaux. Quelques-uns de leurs royaumes, celui d'Edom par exemple, étaient fréquentés des marchands égyptiens et servaient de refuge aux bannis. Un conte populaire, dont le héros vivait sous Amenemhat et Ousirisesen I^{er}, nous dépeint d'une manière saisissante la vie que menaient ces exilés à la cour des petits sheikhs asiatiques. Sinouhit, forcé de fuir l'Égypte pour des raisons inconnues, après avoir franchi la grande muraille, s'enfonce dans le désert. « Je cheminai, dit-il, pendant la nuit, et à l'aube je gagnai Peten et me dirigeai vers Qlmoirt. Alors la soif, elle fondit sur moi; je faiblis, mon gosier s'embrasa, je me disais déjà : « Voici le goût de la mort », quand soudain je relevai mon cœur et raidis mes membres, j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus un Bédouin et le priai de me guider, pour m'éloigner de l'Égypte. Il me donna de l'eau : je fis bouillir du lait, et j'allai avec lui dans sa tribu². »

Les Bédouins qui avaient accueilli Sinouhit le conduisent de station en station jusqu'au pays d'Edom. Un des chefs de cette contrée l'envoie chercher et l'invite à rester près de lui : « Demeure avec moi, tu pourras entendre le langage de l'Égypte. » Et en effet, Sinouhit rencontre près du prince « certains hommes d'Égypte qui étaient parmi ses hôtes³ ». Cette circonstance décide l'aventurier à se fixer dans le pays, où il fait rapidement fortune. « Le chef me mit à la tête de ses enfants, me maria à sa fille aînée, et me donna mon choix parmi les terres les meilleures qui lui appartenaient jusqu'aux frontières du pays voisin. C'est un

1. Shasou vient de la racine sémitique שש, piller, exercer le brigandage. — 2. Papyrus de Berlin n° 1, l. 19-28; Maspero, Contes populaires, p. 107. — 3. Chabas, Les Papyrus hiéroglyphiques de Berlin, p. 40.

bon pays nommé Aia¹; il a des figues et du raisin, et produit plus de vin qu'il n'a d'eau. Le miel y est en quantité, ainsi que les oliviers et tous les fruits des arbres. On y trouve de l'orge; ses froments n'ont point de nombre, non plus que ses bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le prince vint pour m'investir et m'établir chef de tribu parmi les meilleures du pays. J'eus des rations quotidiennes de pain et de vin, chaque jour des viandes cuites, des oies rôties, outre le gibier du pays que je prenais ou qu'on posait devant moi en plus de ce que me rapportaient mes chiens de chasse; on me faisait toute espèce de beurre et de fromage. Je passai de nombreuses années, mes enfants devinrent des braves, chacun d'eux dirigeait sa tribu. Le voyageur qui allait et revenait dans l'intérieur du pays se détournait vers moi, car j'accueillais bien tout le monde : je donnais de l'eau à qui avait soif, je mettais l'égaré sur sa route, je saisisais le brigand. Les Sitiou qui s'en allaient au loin pour battre et pour repousser les princes du pays, j'ordonnais et ils marchaient; car ce roi de Tonou me fit passer plusieurs années parmi son peuple comme général de ses soldats. Aussi chaque pays que j'envahis, je le forçai de payer tribut des produits de ses terres; je pris ses bestiaux, j'emportai ce qui lui appartenait, j'enlevai ses bœufs, je tuai ses hommes; il était à la merci de mon sabre, de mon arc, de mes expéditions, de mes desseins pleins de sagesse qui plaisaient au roi. Donc il m'aima, connaissant ma vaillance; il me mit à la tête de ses enfants, voyant la valeur de mon bras.

« Un brave de Tonou vint me défier dans ma tente; c'était un illustre, sans pareils, car il avait détruit tous ses rivaux. Il disait : « Que Sinouhit se batte avec moi, car il ne m'a pas encore frappé; » il se flattait de prendre mes bestiaux pour sa tribu. Le roi se consulta avec moi, et je dis : « Je ne le connais point. Certes je ne suis pas son frère, je me tiens éloigné de son logis; est-ce que j'ai jamais ouvert sa porte ou franchi ses clôtures ? C'est quelque aven-

1. Aia ou la rappelle jusqu'à un certain point le nom d'Ean, 'Aia, donné par les géographes anciens aux cantons qui avoisinaient le golfe d'Akabah.

« turier désireux de me voir et qui se croit appelé à me
 « dépouiller de mes chats et de mes chiens, en plus de mes
 « vaches, de foudre sur mes taureaux, mes chèvres, mes
 « veaux, afin de se les approprier.... » Je bandai mon arc,
 je préparai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard;
 je fourbis mes armes. Quand l'aube arriva, Tomou vint lui-
 même, après avoir rassemblé toutes ses tribus et convoqué
 tous ses vassaux, car il désirait voir ce combat. Tous les
 cœurs brûlaient pour moi; hommes et femmes poussaient
 des « Ah! » et chaque cœur s'attrista pour moi; car on di-
 sait : « Est-ce que c'est un autre brave qui va lutter avec
 « lui? Voici, l'adversaire a son bouclier, sa javeline, son pa-
 « quet de dards. » Quand je sortis et qu'il eut paru, je dé-
 tournai de moi ses traits. Comme pas un seul ne portait,
 il fondit sur moi, et alors je déchargeai mon arc contre
 lui. Quand mon trait s'enfonça dans son cou, il poussa un
 grand cri et tomba à terre¹. » Telle était, il y a plus de
 quatre mille ans, la vie des tribus du désert, telle elle
 est encore aujourd'hui; le récit de Sinouhit, à peine mo-
 difié, s'applique fort bien aux Bédouins de nos jours.

Ce fut surtout vers l'Éthiopie que se porta l'attention des
 princes de la douzième dynastie. Là, en effet, l'Égypte se
 trouvait directement menacée par des peuplades rebuantes
 qui habitaient les deux rives du Nil et les déserts environ-
 nants. C'étaient d'abord, au delà de la première cataracte et
 jusqu'à mi-chemin de la seconde, les Ouauaitou, ces vieux
 ennemis des Egyptiens auxquels Pepi avait eu affaire. Battus
 par les princes de la onzième dynastie et réduits par Amen-
 emhat I^{er}, ils reculaient sans cesse devant les établisse-
 ments des Pharaons, et préféraient s'expatrier plutôt que se
 soumettre. Plus au sud, auprès de la seconde cataracte, on
 trouvait le pays de Heh et celui de Shaad, avec des car-
 rières de calcaire blanc². Dans le désert et au delà de la
 seconde cataracte erraient cent tribus aux noms étranges,
 Shemik, Khasa, Sous, Kaïs, Aqin, Anou, Sabiri, Akiti, Ma-
 kisa, toujours prêtes aux razzias, toujours battues et jamais

1. *Papyrus de Berlin* n° J, l. 76-141; Maspero, *les Contes popu-
 laires*, p. 111-115. — 2. Brugsch, *G. Inachr.*, t. I, p. 160.

soumis¹. Elles appartenait à une race blanche, la race de Koush, qui, peu après la conquête memphite², avait fait son apparition sur les bords de la mer Rouge et avait refoulé les Nègres vers les régions du Haut Nil³. Ces peuples nouveaux, issus de la même souche d'où sortirent plus tard les Phéniciens, apportaient avec eux les éléments d'une civilisation à peine inférieure à celle de l'Égypte. Les Pharaons comprirent combien il leur était nécessaire de les réduire, tandis qu'ils étaient encore indécis et flottants, et tournèrent contre eux toutes les forces vives de la nation. A force de persévérance, ils parvinrent à en dompter complètement la plupart, à détruire ou à refouler vers le sud ceux qui s'obstinèrent à la lutte et à les remplacer par des colonies de fellahs. Dès lors toute la vallée du Nil, depuis l'endroit où il quitte les plaines d'Abyssinie pour entrer dans le lit étroit qu'il s'est creusé au milieu du désert, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans la Méditerranée, ne forma plus qu'un seul empire, habité par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les mêmes dieux et obéissant au même souverain.

Amenemhat I^{er} avait battu les Ououaitou⁴; son fils, Ousirtesen I^{er}, vainquit sept peuples nègres confédérés et porta ses armes jusqu'à Ouadi-Halfa⁵. Sous Amenemhat II, le pays des Ououaitou n'était déjà plus qu'une province égyptienne gouvernée comme les autres nomes par un fonctionnaire royal⁶. Ousirtesen II continua avec grand éclat, ce semble, l'œuvre de ses prédécesseurs, que son fils, Ousirtesen III, acheva. Ce prince, si populaire en Égypte que Manéthon ou

1. Brugach, *Die Negerstämme* dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 31 sqq. C'est à cette époque qu'il faut attribuer les noms des peuples graves sur la statue A 18, 19, du Louvre, usurpée par Amenhotep III (Devéria, *Lettre à M. A. Mariette*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III, p. 252). — 2. Voir plus haut, p. 82. Les formes Kishou, Kashou se trouvent aussi dans les textes. — 3. Lepsius, *Nubiache Grammatik, Einleitung*, p. xc sqq. — 4. Brugach, *Die Negerstämme*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 32; cf. plus haut p. 96. — 5. Stèle du Musée de Florence, Rosellini, *Monumenti storici*, t. XXV, n° 4; Champollion, *Monuments*, t. I, pl. 1, et *Notices*, t. I, p. 692 sqq; Berend, *Principaux monuments du Musée égyptien de Florence*, p. 51-52. — 6. Lepsius, *Denkm.*, II, 123, a; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 111 sqq.

ses compilateurs l'identifiaient avec le Sésostris de la tradition grecque et lui attribuaient la conquête du monde¹, se mit lui-même à la tête de ses armées² et soumit toute la Nubie d'une manière définitive. Après l'annexion du pays de Heh, il fixa la frontière de l'empire à Semnéh, tout près de la seconde cataracte. Une inscription élevée en l'an VIII constate le fait : « [C'est ici] la frontière méridionale réglée en l'an VIII, sous la sainteté du roi des deux régions Khakeri Ousirtesen III, vivificateur à toujours et à jamais, afin que nul Nègre ne la franchisse en descendant le courant, si ce n'est pour le transport des bestiaux, bœufs, chèvres, moutons appartenant aux Nègres³. » Une autre inscription de l'an XVI rappelle la même défense, et nous apprend que « sa sainteté avait permis qu'on érigeât une statue d'elle sur la frontière qu'elle-même avait établie⁴ ».

Nul emplacement n'était mieux choisi pour servir de boulevard à l'Égypte contre les invasions du sud. La grande chaîne de rochers granitiques qui coupe perpendiculairement la vallée en cet endroit, et forme une série de rapides difficiles à franchir, excepté au temps des hautes eaux, défendait l'accès du pays contre toute flotte qui aurait essayé de brusquer le passage. De chaque côté, sur des rochers qui plongent à pic dans le courant, Ousirtesen III fit construire une forteresse destinée à commander entièrement le fleuve et la vallée. Bâties en briques crues, comme tous les édifices militaires de l'époque, ces forts présentent non seulement les hautes murailles et les tours massives des citadelles antiques, mais l'escarpe, le fossé, la contre-escarpe et le glacis des places plus récentes, et pouvaient délier pendant longtemps tous les moyens d'attaque dont on disposait à cette époque. Leur enceinte renfermait un temple

1. Cette opinion a été reprise par M. E. de Rougé dans un de ses premiers mémoires : *Deuxième lettre à M. Alfred Maury sur le Sésostris de la douzième dynastie de Manéthon*. — 2. Expédition de l'an VIII dans Birch, *Zeitschrift*, 1875, p. 59 sqq; de l'an XIX, dans Maspero, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. II, p. 217-219. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 156 i. — 4. Lepsius, *Denkm.*, II, 156 k. Ces inscriptions, mutilées par des voyageurs qui avaient voulu les emporter, sont au Musée de Boulogne depuis le mois de décembre 1883.

dédié au fondateur, et de nombreuses habitations aujourd'hui ruinées¹.

Désormais les expéditions dirigées par les monarques égyptiens au delà de Semnéh n'eurent plus pour objet la conquête : on se borna à exiger un tribut et à réclamer un droit de suzeraineté, toujours incertain. C'est ainsi qu'on voit Amenemhat III se vanter de victoires remportées sur les nègres éthiopiens, mais sans mention d'acquisition nouvelle². On se contenta de fortifier et d'embellir le pays récemment annexé. Ousirtesen III y fonda, un peu au sud d'Eléphantine, une ville qu'il appela de son nom Hirou-Khakeri, « les voies de Khakeri », et fit le long du fleuve tant de fondations utiles, qu'après sa mort il fut divinisé à Semnéh³ et adoré pendant plus de dix siècles sur le même pied que Doudoun, Anoukit, Khnoumou et les autres divinités locales. Son temple, ruiné pendant les premiers règnes de la dix-huitième dynastie, fut relevé par Thoutmos III et a duré jusqu'à nos jours. Son fils et successeur, Amenemhat III, fit construire en face de Pselkis une forteresse importante⁴. Il eut aussi l'idée de faire relever les hauteurs que le Nil atteignait à Semnéh pendant les hautes eaux; et les notes qu'il a enregistrées sur les rochers voisins ne sont pas au nombre des souvenirs les moins curieux ou les moins importants de son règne⁵.

Ce n'était pas dans un simple intérêt de curiosité que les ingénieurs égyptiens postés à Semnéh se livraient à ce travail de relevé: Ils amassaient les éléments de calcul nécessaires à ceux de leurs confrères qui étaient chargés en Egypte de l'entretien des canaux. On sent quelle devait être l'importance de cette tâche dans un pays où le succès de la culture dépend de la répartition des eaux à la surface du sol, et dans un temps où les princes ne cessaient de recher-

1. M. de Vogüé, *Fortifications de Semnéh en Nubie*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 81 sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 158. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 156 b; Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 46; E. de Rougé, *Inscriptions des rochers de Semnéh*, p. 2-3. — 4. Prise d'Arvennes dans Chabas, *Les Inscriptions des mines d'or*, p. 13-14. — 5. Lepsius, *Brief an Ehrenberg*, dans le *Monatsbericht de l'Académie de Berlin*, 1845; *Denkm.*, II, 159.

cher tous les moyens possibles pour remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation. Ousirtesen I^{er} fit construire des digues le long de la rive occidentale, contre laquelle portait surtout le fleuve, et ses successeurs, occupés qu'ils étaient par les guerres nubiennes, n'exercèrent pas moins sur le service des eaux la plus active surveillance. Amenemhat III les dépassa tous par la grandeur de ses conceptions et par l'habileté avec laquelle il sut mener à bonne fin les entreprises les plus gigantesques. Frappé sans doute du peu de résultats que donnaient les réservoirs de faibles dimensions échelonnés, alors comme aujourd'hui, le long du Nil, il forma le projet de les remplacer, ou du moins de compléter leur effet, par la création d'un réservoir énorme, où l'excédent des eaux accumulé pendant les années d'abondance resterait emmagasiné jusqu'au jour où une crue trop faible viendrait menacer de stérilité une partie du pays. Ce réservoir, l'une des merveilles de l'Égypte antique, portait plusieurs noms : il s'appelait Hounit, l'inondation¹, Miri, le lac par excellence, dont les Grecs ont fait Mœris, et Ph-loum, la mer, d'où les Arabes ont tiré le nom de Fayoum, qu'ils donnent à la province².

A quelques lieues en amont de Memphis, la chaîne Libyque s'interrompt soudain et démasque l'entrée d'une vallée qui, d'abord resserrée entre les parois de la montagne, s'élargit à mesure qu'elle s'enfonce vers le couchant et finit par s'épanouir en amphithéâtre. « Au centre s'étend un large plateau dont le niveau général est celui des plaines de l'Égypte ; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de long (le Birket-Qéroun) emplit de ses eaux³. » Cet emplacement réunissait les deux conditions essentielles à fournir un excellent réservoir : était assez loin du Nil pour ne jamais être atteint directement par l'inondation, et pourtant se trouvait au niveau de la vallée. Aussi Amenemhat III n'eut-il pas même besoin d'y pratiquer de profondes excavations : il n'eut guère qu'à enfermer une portion du

1. *Papyrus de Boulaq*, n° 2. — 2. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. 1, p. 523. — 3. Mariette, *Aperçu de l'histoire d'Égypte*, p. 33.

plateau central entre des digues assez fortes pour contenir les eaux et prévenir leur écoulement vers le penchant occidental de la vallée, assez hautes pour ne jamais être submergées, même au temps des plus fortes inondations. Les restes de ces digues existent encore aujourd'hui entre les villes modernes d'Illahoun et de Médinet-el-Fayoum. Elles avaient jusqu'à cinquante mètres de large et seulement trois mètres et demi de haut¹; l'espace de terrain qu'elles enfermaient est au plus de trente milles, contrairement au témoignage d'Hérodote, qui attribuait au lac Mœris un pourtour de quatre-vingt-dix milles². Deux canaux munis d'écluses faisaient communiquer le réservoir avec le Nil et regularisaient l'entrée ou la décharge des eaux³. L'un d'entre eux branchait sur le fleuve à quelque distance au sud et courait en diagonale le long de la chaîne Libyque à peu près dans la direction du Bahr-Yousouf actuel; l'autre branchait beaucoup plus bas, à l'est du Fayoum; et suivait probablement le tracé du canal auxiliaire qui s'ouvre aujourd'hui dans le voisinage de Béni-Souef. C'était probablement au point d'intersection de ces deux canaux qu'étaient placées les écluses, et le rameau nord était le seul ouvert pendant le temps des basses eaux⁴. La crue était-elle suffisante, l'eau emmagasinée dans le lac, puis relâchée au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, maintenait l'inondation à hauteur convenable dans toute la moyenne Égypte et sur la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. L'année d'après, la crue menaçait-elle d'envahir les villes ou d'emporter les villages du Delta, malgré les terre-pleins artificiels sur lesquels on les avait exhaussés, ou simplement de séjourner trop longtemps sur les terrains bas et de les changer en marécages, le Mœris recevait le surplus des eaux et le gardait jusqu'au moment où le fleuve commençait à baisser. Au milieu du lac s'élevaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait Amenemhat et l'autre la reine sa femme⁵. Du haut de ce piédestal, le vieux Pharaon semblait dominer son œuvre et

1. Lepsius, *Briefe*, p. 81. — 2. Hérodote, II, cxxix; Cf. Linant-Bey, *Mémoire sur le lac Mœris*. — 3. Strabon, I, XV, ch. 1. — 4. Wilkinson, *Handbook*, p. 238 b. — 5. Hérodote, II, cxxix; Diodore, I, 52.

contempler éternellement le pays dont il avait assuré la fortune.

Cet immense travail, l'un des plus utiles qui aient jamais été entrepris par les souverains de l'Égypte, est attribué d'ordinaire au seul Amenemhat III¹. Je ne doute nullement que ce roi y ait eu la part principale; mais je ne puis m'empêcher de penser que ses prédécesseurs avaient au moins fait exécuter les études préparatoires que suppose pareille entreprise. On sait en effet que, dès l'avènement de la douzième dynastie, Amenemhat I^{er} construisit au Fayoum un monument dans les ruines duquel on a retrouvé sa statue². Ousirtesen I^{er} avait élevé dans la capitale du nome, Shodou, que les Grecs appelèrent Crocodilopolis (sous les Ptolémées, Arsinoé), des édifices considérables aujourd'hui détruits : on n'y voit plus que les morceaux d'un obélisque qu'il avait dressé à l'entrée du temple de cette ville³. Amenemhat III, pendant son long règne, fit plus pour le Fayoum que n'avaient fait tous ses prédécesseurs réunis. S'il ne fonda point Crocodilopolis, comme le veulent certains auteurs classiques⁴, au moins l'embellit-il de ses monuments et lui donna-t-il, par la création du lac Mœris, une importance qu'elle n'avait pas auparavant. Il établit sa résidence dans le pays et s'y érigea à la fois un palais et un tombeau⁵. Le palais, devenu temple après la mort de son fondateur, prit bientôt le nom de Lope-ro-hounit, ou temple situé à l'entrée du lac, dont les Grecs firent plus tard leur Labyrinthe⁶.

Le Labyrinthe s'élevait à l'orient du lac, sur un petit plateau qui fait face à l'ancien site de Crocodilopolis. C'était un vaste massif quadrangulaire d'environ deux cents mètres de long sur cent soixante-dix de large⁷. La façade qui donnait sur le Mœris était tout entière d'un calcaire si blanc,

1. Lepsius, *Briefe*, p. 81 sqq.; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 67-68.
 — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 118 c-f. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 119. —
 — 4. Diodore, I, 80, 3. — 5. Lynceus de Samos et Demoteles dans Plin. *H. N.*, XXXVI, 13. — 6. Mariette, *Papyrus de Boulaq*, t. I, Introduction. — 7. Ce sont les mesures prises sur les lieux par les membres de la Commission prussienne (Lepsius, *Briefe*, t. I.). Elles diffèrent sensiblement des mesures données par les anciens.

que les anciens le prenaient pour du marbre de Paros. Le reste de l'édifice était en granit¹. Une fois dans l'enceinte, on se trouvait bientôt comme perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures, toutes carrées, toutes recouvertes d'un seul bloc de pierre en guise de toit et reliées les unes aux autres par des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger sans guide ne pouvait en sortir². Il y en avait, dit-on, trois mille, dont moitié sous terre³. Les murs et les plafonds étaient couverts de légendes et de figures sculptées en bas-relief dans le creux. On enfermait là les emblèmes des divinités ou les statues des rois défunts⁴, et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements divins, les sistres, les colliers, les parures emblématiques, en un mot tout le matériel du culte qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des insectes, des mouches, de la poussière et du soleil. Au centre du massif on voyait douze grandes salles hypostyles, affrontées deux à deux, et dont les portes s'ouvraient, six au midi, six au nord⁵. A l'angle nord du carré, Amenemhat III avait fait dresser son tombeau, une pyramide en briques crues revêtue de pierre sculptée. C'est là qu'après un règne de plus de quarante ans⁶ il fut enseveli au milieu de ses créations.

Entretenues avec soin par tous ses successeurs, elles durèrent longtemps après l'extinction de sa famille et la chute de son empire. Vers le cinquième siècle avant notre ère, quand les barbares du nord, civilisés à leur tour, commencèrent à venir admirer sur les bords du Nil les restes de la grande civilisation qui s'y éteignait lentement, le Méris et le Labyrinthe apparurent à leurs yeux comme le monument le plus parfait de l'art égyptien. « J'ai vu le Labyrinthe, disait Hérodote, et je l'ai trouvé plus grand encore que sa renommée. On rassemblerait tous les édifices et toutes les constructions des Grecs, qu'on les trouverait inférieurs comme travail et comme coût à ce Labyrinthe; et pourtant, le temple d'Ephèse est remarquable, aussi celui de Samos.

1. Plin., *II. N.*, XXXVI, 15. — 2. Strabon, *I. XVII*, c. 1. — 3. Hérodote, *II*, cxcviii. — 4. Plin., *I. I*. — 5. Hérodote, *II*, cxcviii. — 6. La dernière date connue jusqu'à présent est de l'an XLIII.

Les pyramides encore m'avaient paru plus grandes que leur renommée, et une seule d'entre elles équivalait à beaucoup des plus grandes constructions grecques; et si, le Labyrinthe surpasse-t-il même les pyramides¹. » Quant au Mœris, tc'es « une merveille plus grande encore que le Labyrinthe lui-même² ». La suite du récit prouve que dès lors le nom d'Amenemhat III était oublié. On raconta sérieusement au voyageur grec que « le lac avait été creusé par un roi du nom de Mœris; que, pour se débarrasser de la terre provenant des excavations, on l'avait jetée au Nil; que Psamitik et ses onze rivaux résolurent de laisser un monument commun de leur règne, et décrétèrent la construction du Labyrinthe, un peu au-dessus du lac Mœris, en face de la ville des Crocodiles ». Au Psamitik et au Mœris d'Hérodote, d'autres auteurs substituèrent des Pharaons imaginaires, un Mnévis³, un Imendès⁴, un Pétésoukhis⁵, qu'on chercherait en vain sur les listes de Manéthon. C'est de nos jours seulement qu'on a retrouvé dans les ruines le nom du fondateur véritable, méconnu pendant plus de vingt siècles⁶.

A côté de ces entreprises gigantesques, les travaux exécutés par Amenemhat III lui-même et par ceux de sa race dans les autres parties de l'Égypte n'offrent que peu d'intérêt. A Thèbes, Amenemhat et Ousirtesen I^{er} embellirent de leurs offrandes le grand temple d'Amon⁷. Dans la ville sainte d'Abydos, Ousirtesen I^{er} restaura le temple d'Osiris⁸. A Memphis, Amenemhat III édifia les propylées au nord du temple de Phtah⁹. A Tanis, Amenemhat I^{er} fonda, en l'honneur des divinités de Memphis, un temple que ses succés-

1. Hérodote, II, cxlviii. — 2. Hérodote, II, cxlix. — 3. Pline, *H. N.*, XXXVI, 13. — 4. Strabon, I, XVII, ch. 1. — 5. Pline, *l. l.* — 6. Un voyageur américain, M. Whitehouse, a essayé dernièrement de réfuter l'opinion de Linant, admise par la plupart des savants (*Revue archéologique*, 1882, t. I, p. 335 sqq. et *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, 1882, p. 124 sqq.). — 7. Table d'offrandes d'Amenemhat I^{er} (Mariette, *Karnak*, pl. 8 c) et groupe de statues portant le nom de ce prince (*Id.*, pl. 8 d); blocs au nom d'Ousirtesen I^{er} (*id.*, pl. 8 a-c). — 8. Stèle de Montouhotpou, à Boulaq (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 23; t. III, p. 144), traduite en partie par Lushington (*Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VII, p. 365 sqq.). — 9. Diodore, I, 51.

seurs agrandirent à l'envi¹. Fakous², Héliopolis³, Hakhnissou⁴, Zorit⁵, Edfon⁶, et d'autres localités moins importantes ne furent pas négligées. Comme leurs prédécesseurs de l'Ancien Empire, les princes de la douzième dynastie mettaient tous leurs soins à se préparer des tombeaux magnifiques. « Mon maître, disait sous Ousirtesen I^{er} le scribe Mirri, m'envoya en mission pour lui préparer une grande demeure éternelle. Les couloirs et la chambre intérieure étaient en maçonnerie et renouvelaient les merveilles de construction des dieux. Il y eut en elle des colonnes, sculptées, belles comme le ciel, un bassin creusé qui communiquait avec le Nil, des portes, des obélisques, une façade en pierre blanche de Itouou ; aussi Osiris, seigneur de l'Amenti, s'est-il rejoui des monuments de mon seigneur, et moi-même, j'ai été dans le transport et l'allégresse en voyant le résultat de mon travail⁷. » La pyramide funéraire d'Amenemhat III, dans les ruines du Labyrinthe, et celle d'Ousirtesen III, à Dahshour⁸, sont les seuls de ces monuments qui subsistent encore. Aussi n'est-ce point sur les tombes royales ou sur les édifices publics qu'il faut compter pour se faire une idée de la vie commune et juger de la perfection de l'art égypt-

1. E. de Rougé, *Cours au Collège de France*, 1869. — 2. Porte en grapt au nom d'Amenemhat I^{er}, découverte à Fakous en juin 1883. — 3. Consécration d'un temple à Héliopolis, l'an III d'Ousirtesen I^{er} (L. Stern, *The foundation of the Temple of the sun of Heliopolis*, dans les *Records of the Past*, t. XII, p. 51-57; cf. *Zeitschrift*, 1874, p. 85 sqq). Le Papyrus de Berlin n° VII est, soi-disant, la copie d'un texte écrit sur l'un des murs du temple bâti par Ousirtesen I^{er} à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. 121 c; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 63). L'obélisque de Martariet est probablement le seul débris visible de ce temple. — 4. Stèle de l'an XIV d'Ousirtesen III (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 136 a). — 5. Aujourd'hui Taoud. Table d'offrandes au nom d'Ousirtesen I^{er} (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 123). — 6. D'après une inscription du grand temple, dans laquelle Amenemhat et Ousirtesen sont mentionnés, sans qu'on y ait joint aucun prénom qui permette de savoir lequel des rois de ce nom il s'agit (Brugsch, *Drei Festkalender*, A I. 25). — 7. Louvre, C 5, l. 4-7; cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 221. — 8. E. de Rougé, *Examen critique*, p. 51; il n'est pas bien

tien à cette époque : les hypogées des particuliers, mieux protégés contre la rapacité des envahisseurs de l'Égypte et contre les ravages du temps, ont seuls survécu et ont fait revivre à nos yeux la vallée du Nil telle qu'elle était il y a cinq mille ans.

C'est à Béné-Hassan, dans le cimetière des princes héréditaires de Mihi¹, qu'on peut le mieux comprendre quelle était alors la condition du pays. Ces princes appartenaient à ce que j'ai appelé ailleurs la féodalité égyptienne. Aux temps agités de la dixième et de la onzième dynastie, leurs ancêtres avaient probablement vécu dans une indépendance complète et formé une de ces dynasties locales, inconnues aux annales officielles du royaume, mais si vivaces qu'elles reparaissaient à chaque nouvelle révolution, qui affaiblissait l'autorité du pouvoir central. Soumis par les Entouf et les Mentouhotpou avant d'avoir réussi à s'étendre sur les nomes voisins, ils se contentaient pour le moment d'occuper auprès de la personne du Pharaon les places les plus élevées auxquelles la hiérarchie du temps leur permettait d'aspirer. Aussi rien n'est-il plus curieux que leur biographie pour se faire une idée de la condition des classes nobles. Le premier d'entre eux que nous connaissions avait été institué nomarque dans la ville de Monâit-Khoufou par Amenemhat I^{er}, au cours des victoires qui assurèrent à ce prince la possession incontestée de l'Égypte. Lorsqu'il devint prince de Mihi, son fils Nakht lui succéda à Monâit-Khoufou, avec le titre de gouverneur; mais, Nakht étant mort sans postérité, le roi Ousirtesen I^{er} voulut bien accorder à la sœur du jeune homme, Biquit, la qualité de princesse héritière. Biquit apporta le nome Mihi en dot à Noughri, qui était de la famille des princes de Khmounou, et doubla de la sorte la fortune de ce dernier. L'enfant qui naquit de leur union, Khnoum-hotpou, fut nommé tout jeune gouverneur de Monâit-Khoufou, titre qui paraît avoir appartenu dans la famille à l'héritier présomptif, comme plus tard sous la dix-neuvième dynastie

certain que la pyramide de Dahahour soit le tombeau d'Ousirtesen III —

1. Dans l'Heptanomide Cf. sur ces princes, Maspero, *la Grande Inscription de Béné-Hassan*, dans le *Recueil*, t. I, p. 160 sqq.

le titre de *prince de Koush* appartenait à l'héritier présomptif de la couronne d'Égypte. Son mariage avec la dame Khiti, princesse héritière du dix-septième nome, mit sous son autorité l'une des provinces les plus fertiles de l'Heptanomide. Sous son fils Nakht, la famille atteignit l'apogée de la grandeur. Nakht, reconnu dans toutes ses dignités, prince du dix-septième nome des droits de sa mère, reçut d'Ousirtesen II un grand gouvernement, qui renfermait quinze des nomes du midi, d'Aphroditopolis jusqu'aux frontières de Thèbes¹.

On voit par cet exemple avec quelle facilité les nomes, principautés héréditaires placées entre les mains de quelques grandes familles, pouvaient passer de l'une à l'autre par mariage ou par héritage, à condition pour le nouveau possesseur de se faire confirmer dans son acquisition par le souverain régnant. Les devoirs de ces petits princes envers leur suzerain et leurs sujets étaient fort nettement définis : ils devaient l'impôt et le service militaire à l'un, bonne et exacte justice aux autres. « J'ai servi mon maître, lorsqu'il marcha pour battre les ennemis dans les contrées étrangères. J'ai marché en qualité de fils d'un chef, de chambellan, de général de l'infanterie, de nomarque de Mihi. Je vins contre Koush, et en marchant je fus conduit jusqu'aux extrémités de la terre. Je conduisis les butins de mon maître, et ma louange atteignit le ciel. Quand Sa Majesté revint en paix, après avoir battu ses ennemis dans Koush la ville, je vins le servir devant lui. Pas un de mes soldats n'a déserté lorsque je convoyai les produits de mines d'or à la Sainteté du roi Ousirtesen I^{er} vivant à toujours et à jamais. J'allai alors avec le prince héritier, fils aîné du roi de son flanc, Amoni v. s. f. ; j'allai avec quatre cents hommes tous choisis d'entre mes guerriers, je vins en paix, et aucun d'eux ne déserta quand je conduisis le produit des mines d'or. Mon entreprise me fit louer par les rois². » — « Moi j'étais un maître de bonté, plein d'amabilité, un gouverneur qui aimait son pays.... J'ai travaillé et le nome entier fut en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé par moi, jamais veuve

¹ Lepsius, *Denkm.*, II, 140-143. — ² *Id.*, II, 122

maltraitée par moi; jamais je n'ai repoussé laboureur, jamais je n'ai empêché pasteur. Jamais n'exista commandant de cinq hommes dont j'aie réquisitionné les hommes pour mes travaux. Jamais disette ne fut de mon temps, jamais affamé sous mon gouvernement, même dans les années de disette¹. Car j'ai labouré tous les terrains du nome de Mihi jusqu'à ses limites au sud et au nord; je fis vivre ses habitants en leur répartissant ses constructions, si bien qu'il n'y eut pas d'affamés en lui. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans ce que j'ai donné. Quand la crue du Nil était haute et que les propriétaires de champs ainsi que les propriétaires de toutes choses avaient bon espoir, je n'ai pas coupé les bras d'eau qui arrosent les champs². »

Sous l'influence pacifique des princes locaux, la richesse du pays, déjà si grande même en temps de trouble, se développa d'une manière merveilleuse. Il faut avoir vu, sur les murailles des tombeaux de Béni-Hassan ou sur les planches du grand ouvrage de Lepsius³, les peintures où les artistes du temps ont représenté les différents métiers alors en usage, pour se faire une idée de l'activité avec laquelle étaient poussés tous les travaux utiles. C'est d'abord le labourage à force de bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les béliers; le hersage, la récolte et la mise en gerbes du lin et du blé, le battage, le mesurage, le transport au grenier à dos d'ânes ou par chalauds; la vendange, l'égrenage du raisin, la fabrication du vin dans deux pressoirs différents, la mise en amphores et l'aménagement des caves. D'autres tableaux montrent le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois à leurs pièces; des verriers soufflant des bouteilles, des potiers modelant leurs vases et les enfournant; des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des corroyeurs, des femmes au métier, lissant la toile sous la surveillance des eunuques, sans trêve ni relâche. Malgré l'étalage de charité que les nomarques

1. Littéralement : « lorsqu'il y eut des années de faim ». — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 122. Cf. Birch, *On a remarkable inscription of the 12th dynasty*; Drusch, *Reiseberichten*, p. 93 sqq.; *G. Inschr.*, p. 111-116. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 120-130.

faisaient sur leurs pierres funéraires, la condition de ces classes ouvrières était des plus dures. Sans cesse courbées sous le bâton du contremaître, il leur fallait peiner matin au soir contre une maigre ration de vivres à peine suffisante pour leur nourriture et celle de leur famille. « J'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four, » — disait un scribe du temps à son fils. « Ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile, — il est puant plus qu'un œuf de poisson. Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs à lui, c'est du bois; ses outils, du métal. — La nuit, quand il est censé être libre, — il travaille encore, après tout ce que ses bras ont déjà fait pendant le jour, — la nuit, il veille au flambeau.

« Le tailleur de pierre cherche du travail, — en toute espèce de pierres dures. — Lorsqu'il a fini les travaux de son métier, — et que ses bras sont usés, il se repose; — comme il reste accroupi dès le lever du soleil, — ses genoux et son échine sont rompus. — Le barbier rase jusqu'à la nuit : — lorsqu'il se met à manger, alors seulement il se met sur son coude pour se reposer. — Il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques; — il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles qui mangent le produit de leurs labeurs. — Le batelier descend jusqu'à Natho pour gagner son salaire. — Quand il a accumulé travail sur travail, qu'il a tué des oies et des flamants, qu'il a peiné sa peine, — à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, qu'il lui faut s'en aller...

« Je te dirai comme le maçon — la maladie le goûte; — car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — pour atteindre ses fins? — Ses deux bras s'usent au travail, — ses vêtements sont en désordre; — il se ronge lui-même, — ses doigts lui sont des pains; — il ne se lave qu'une fois par jour. — Il se fait humble pour plaire : — c'est un pion qui passe de case en case — de dix coudées sur six; — c'est un pion qui passe de mois en mois sur les poutres d'un échafaudage, accroché aux chapiteaux en forme de lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. —

Quand il a son pain, il rentre à la maison, et bat ses enfants....

« Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme. — Ses genoux sont à la hauteur de son cœur; il ne goûte pas l'air libre. — Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est seulement en gagnant par des dons de pains les gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière du jour. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers : — c'est une grande somme qu'il donne pour ses ânes, — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — lorsqu'il se met en chemin. — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants, — par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques. — Que lui arrive-t-il quand il est en Égypte? — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part, sa misère lui pèse; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris; — ses deux yeux sont battus de fatigue; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des hail-lons; — c'est son horreur que les vêtements. — Le cordonnier est très malheureux; — il mendie éternellement; — sa santé est celle d'un poisson crevé; — il ronge le cuir pour se nourrir¹. »

Les portraits ne sont pas flattés : s'il fallait les prendre au sérieux, on n'aurait rencontré que misère dans l'Égypte de la douzième dynastie. Aussi bien l'auteur à qui je les emprunte est-il un vieux scribe gourmé et tout infatué des avantages de sa profession, qui veut déguster son fils des métiers et l'encourage à suivre la carrière des lettres. « J'ai vu la violence, j'ai vu la violence; — c'est pourquoi mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé les travaux manuels, — et en vérité il n'y a rien au delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre Qlmi²,

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 50-62. — 2 Il est curieux de re-

— tu y trouveras ce précepte en propres termes : « Si le scribe va étudier à Silsilis, — son inactivité corporelle ne sera point sur lui. — Lui, c'est un autre qui le rassasie ; — il ne ramue pas, il se repose. » — « J'ai vu les métiers figurés », y est-il dit en propres termes, — « aussi te fais-je aimer la littérature, ta mère ; je fais entrer ses beautés en ta face. — Elle est plus importante qu'à tous les métiers, — elle n'est pas un vain mot sur cette terre ; — celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance, il est honoré ; — on l'envoie remplir des missions. — Celui qui n'y va point reste dans la misère¹. » — « Celui qui connaît les lettres — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face : — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit au scribe : — Travaille pour un tel ; — ne transgresse pas tes ordres. » — Certes en te conduisant à — Khonou, certes j'agis par amour pour toi ; — car si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité, les travaux qu'on y fait sont durables comme les montagnes. — Ce sont ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, que je te fais aimer, — car ils éloignent l'ennemi². » L'étude des lettres sacrées et le rang de scribe menaient à tout ; les examens passés, le scribe pouvait être, selon ses aptitudes, prêtre, général, receveur des contributions, gouverneur des nomes, ingénieur, architecte. Aussi la littérature, considérée comme moyen de parvenir, était-elle fort en honneur à cette époque, et a-t-elle laissé un certain nombre de morceaux considérés comme classiques dans les siècles postérieurs. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer presque toutes les œuvres qui nous restent de la douzième dynastie, le Conte de Sinouhit³, les Instructions du roi Amenemhat I à son fils Ousirtesen⁴, les Recommandations du scribe Khrodi, fils de Douaouf, à son fils Pepi⁵, et le bel Hymne au Nil du Musée britannique⁶. On jugera par les ex-

trouver chez les alchimistes gréco-égyptiens (Berthelot, dans la *Nouvelle Revue*, 1884) la mention d'un livre égyptien nommé Khimas ou Khimis. — 1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 49-50. — 2. *Id.*, p. 66-67. — 3. Maspero, *les Contes populaires de l'ancienne Égypte*, p. 97-154. Cf. plus haut, p. 97-98, 102-104. — 4. *Voy.* p. 94-97. — 5. *Voy.* p. 117-118. — 6. Maspero, *Hymne au Nil*, in-4°, Paris, 168. Cf. p. 11-13 de cette histoire.

traits que j'en ai donnés, du mérite qu'elles pouvaient avoir aux yeux des Égyptiens.

Nous sommes encore mieux placés pour apprécier la perfection que les arts plastiques avaient atteinte. Sans doute nous ne pouvons nous figurer exactement ce qu'était un temple ou un palais; le temps a fait disparaître presque jusqu'aux débris des grands édifices qui ornaient alors toutes les villes royales de l'Égypte. Les portiques des tombes de Béni-Hassan nous permettent cependant d'affirmer que l'architecture avait dès lors produit des chefs-d'œuvre. L'un d'eux est décoré de colonnes analogues aux colonnes doriques et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire, nous a laissé tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu trouver assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhat I^{er} et d'Ousirtesen I^{er} que M. Mariette a découvertes à Tanis, sont presque aussi parfaites que la statue de Khâfri. Elles paraissaient si belles aux Égyptiens eux-mêmes, que les Pharaons d'époque postérieure, Ramsès II et Minephthah, les ont usurpées¹. Le colosse en granit rose dressé par Ousirtesen III devant une des portes des temples d'Osiris à Abydos, montre que les sculptures de la Haute Égypte ne le cédaient en rien à celles du Delta². En général le style de ces monuments est remarquable par une vigueur souvent exagérée; les jambes sont traitées avec une grande liberté de ciseau. Tous les accessoires, dessin des ornements, gravure des hiéroglyphes, ont atteint une perfection qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une extrême finesse; on les revêtait de couleurs vives, qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, pris dans son ensemble, était de bien peu inférieur à l'art des dynasties memphites. Les

1. Mariette, *Catalogue*, p. 260-261. — 2. Mariette, *Abydos*, t. I, pl. 21 d; t. III, p. 29. Des ordres ont été donnés en 1884 pour que ce colosse fût transporté au Musée de Boulaq

défauts qui plus tard arrêterent le développement de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique, se laissaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique, une renaissance partielle se produisait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynastie allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième ou de la quatrième et s'essayaient à reproduire le style de leurs prédécesseurs.

De la treizième à la quinzième dynastie.

L'Égypte était donc en pleine prospérité à la mort d'Amenemhat III. La douzième dynastie avait conquis la Nubie et recouvré la péninsule du Sinai, assaini le sol, régularisé l'inondation, orné les principales villes de temples et de monuments, assuré la bonne administration et par suite doublé la richesse du pays; en un mot, elle avait terminé l'œuvre de réparation que la dynastie précédente n'avait pu qu'ébaucher. C'est à ce moment qu'elle s'éteignit après deux règnes insignifiants, ceux d'Amenemhat IV et de sa sœur Sovkounofriou. Treize ans et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Amenemhat III, quand le Thébain Sovkhotpou I^{er} Khoutouiri monta sur le trône et commença la treizième dynastie.

Elle dura, dit-on, quatre cent cinquante-trois ans et compta soixante rois, dont l'ordre de succession est encore incertain¹. Pendant ce long intervalle de temps, la série dynastique, plusieurs fois interrompue par le manque de lignée mâle, se renoua sans secousse, grâce aux droits héréditaires que possédaient les princesses, et qu'elles transmettaient à leurs enfants. Sovkhotpou II Skhemouaztoui, fils d'un simple prêtre, Mentouhotpou, et d'une princesse royale, hérita de sa mère la couronne d'Égypte²; Nofir-

1. La tentative la plus heureuse qu'on ait faite jusqu'à présent pour restituer les parties du Papyrus de Turin où sont énumérés les rois de cette dynastie et de la suivante, est celle de Lauth, *Manetho und der Turiner Königspapyrus*, p. 235 sqq. — 2. Drugsch, *Geschichte Ägyptens*, p. 180.

hotpou II Khâsothshouri, dont le père n'appartenait pas à la famille régnante, devint roi du chef de sa mère Kama¹. A côté de ces substitutions pacifiques, il semble qu'on puisse reconnaître la trace de quelques révolutions militaires. Un grand colosse de granit gris trouvé à Tanis par M. Mariette porte les légendes d'un Pharaon Smenkhkerti², Mourmâshâou, c'est-à-dire le *général*.... « Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce que ce nom royal a de singulier. Qu'est-ce en effet que ce général qui se sert de son seul titre pour former son cartouche-*nom*? Les grands prêtres qui enlevèrent le pouvoir aux derniers Ramsès usèrent d'un procédé analogue; mais ces usurpateurs ne cachèrent pas leur nom, et s'ils inscrivirent leur dignité dans un cartouche, on notera comme une différence radicale que ce fut dans un cartouche-prénom³. » M. Mariette propose donc de reconnaître dans Mourmâshâou un général rebelle que ses victoires auraient porté au trône; mais cette hypothèse est loin d'être assurée. M. Brugsch a fait observer que le grand prêtre du temple de Mendès portait le titre de Mourmâshâou, et s'est demandé si, au lieu d'une usurpation militaire, on ne devait pas reconnaître dans le nom du roi la trace d'une usurpation sacerdotale⁴. Il y a donc là un problème que de nouvelles découvertes nous permettront seules de résoudre.

Quoi qu'il en soit de ces interruptions dans la succession directe des souverains, l'examen des monuments nous montre que la treizième dynastie assura à l'Égypte quelques siècles de prospérité. Les Sovkhotpou et les Nofirhotpou qui se pressent sur ses listes, et dont les noms rappellent involontairement à l'esprit les dix-huit rois éthiopiens qui, au dire d'Hérodote, étaient bien antérieurs à Sabacon⁵, surent conserver les conquêtes de leurs prédécesseurs et

La filiation est prouvée par plusieurs scarabées contemporains (Mariette, *Mon. divers*, pl. 43 j). Cf. Louvre, C 8. — 1. Lepsius, *Denkm.*, II, 151, e-h. — 2. M. de Rougé lit ce nom Mermenshou. Il m'a paru qu'au temps de l'Ancien et du Moyen Empire, *mâshdou* était le phonétique le plus ordinaire du signe qui entre dans ce nom, et j'ai gardé la lecture de M. Mariette. — 3. Mariette, *Deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 4-5. — 4. Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, p. 181. — 5. Hérodote, II, c.

parfois même les étendre. Le vingt-quatrième ou vingt-cinquième souverain de la dynastie, Sovkhotpou Khânofirri¹, faisait ériger des colosses dans l'île d'Argo au fond de l'Éthiopie, & peu² près cinquante lieues au sud de Semnéh³. A l'intérieur, ils continuèrent les travaux d'hydrographie entrepris par les Ousirtesen et les Amenemhat. L'un d'eux, Sovkhotpou Skemkhoutouirri⁴, faisait relever et inscrire à l'observatoire de Semnéh les hauteurs de la crue du Nil pour les quatre premières années de son règne⁵. Ils mirent tous leurs soins à l'embellissement des grandes villes de l'Égypte, et firent exécuter des travaux considérables à Thèbes dans le grand temple d'Amon⁶, à Bubaste, dans le Delta, où fut trouvée, dit-on, la belle statue de Sovkhotpou Khânofirri, aujourd'hui conservée au Louvre⁷, à Tanis, dont ils semblent avoir fait une de leurs résidences favorites⁸. Le sanctuaire d'Abydos fut de leur part l'objet d'une vénération particulière. Le roi Nofirhotpou Khâsoshshouri lui fit des donations considérables⁹, le roi Rânouzir Rânmatân le fit restaurer et décorer à neuf par un de ses officiers¹⁰, Sovkoumsaouf Skhemouazkouri y consacra sa statue¹¹, et les particuliers, suivant l'exemple que leur donnait le souverain, prodiguèrent les

1. Sovkhotpou IV d'après E. de Rougé, VI d'après Brugsch. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 151 a. — 3. Sovkhotpou III de Brugsch, *Geschichte*, p. 183. — 4. E. de Rougé, *Sur une inscription trouvée à Semnéh*; Lepsius, *Denkm.* II, 151 b et d. — 5. Statues de Sovkhoptou Skhemouaztoouïri trouvées a kurnak (Mariette, *Karnak*, pl. 8 m), de Sovkhotpou Nibka... et de Sovkhotpou Mirkouuri, jadis conservées à Louqsor, dans la maison de France, aujourd'hui à Paris (Mariette, *Karnak*, pl. 8 k-l); bloc trouvé à Karnak, et portant les cartouches de Nofirhotpou Khâsoshshouri et de Sovkhotpou Khânofirri (Mariette, *Karnak*, pl. 8 n-o), etc. — 6. Louvre, A 16; une autre statue du même roi (A 7) est de provenance inconnue. — 7. Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 28-30. — 8. Louvre, C 11 et 12, traduction de Horrack, *Sur deux stèles de l'Ancien Empire*, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III^e série, t. II, p. 203 sqq. Le nom du roi, que j'ai vérifié sur l'original une fois de plus, est bien Rânmatân (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 140), et non Râ-en-Mâ-ent (Wiedemann, *Ägyptische Geschichte*, t. I, p. 278, n. 4). — 9. Aujourd'hui au Musée de Boulaq (Mariette, *Abydos*, II, pl. 28, et III, p. 30). — 10. Mariette, *Première et Deuxième lettres de M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*. Cf. E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. LXXVI, l'inscription d'une statue de Sovkhotpou Khânofirri trouvée à Tanis.

dons au temple d'Oaïris. Le style des œuvres de cette époque est déjà inférieur au style des œuvres de la douzième dynastie : les proportions de la figure humaine commencent à s'altérer, le modelé des membres à perdre de sa vigueur et de son fini. Malgré ces défauts souvent peu apparents, la plupart des statues royales jusqu'à présent connues sont des chefs-d'œuvre que l'art des époques postérieures a rarement égalés. Il suffit d'examiner avec soin l'un de ces morceaux et de se rappeler qu'on en a trouvé de semblables tout le long de la vallée du Nil, depuis la troisième cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, pour rester convaincu que l'Égypte était alors une grande puissance, réunie sous un seul sceptre et non pas, comme le voudraient certains auteurs, un État divisé en deux royaumes indépendants l'un de l'autre¹, ou possédé militairement par les rois Pasteurs établis dans le Delta².

Les dernières années de la treizième dynastie furent-elles aussi heureuses que les premières? On ne saurait le dire dans l'état actuel de la science. Les listes de Manéthon révèlent un fait certain : vers cette époque, le centre de la puissance égyptienne se déplaça. La prépondérance que Thèbes avait maintenue pendant sept cents ans et plus sur le reste de l'Égypte lui échappa et passa aux populations du Delta. Les Pharaons de la douzième et surtout ceux de la treizième dynastie avaient préparé ce résultat en favorisant les villes du nord, Mendès, Sais, Bubaste, Tanis surtout, au détriment des villes du midi. Quand ils disparurent, Thèbes perdit son rang de capitale, et ce fut une ville de la Basse Égypte, Xoïs, qui lui succéda. Xoïs, située au centre même du Delta, entre les branches phatmétique et sébénitique du Nil³, était l'une des cités les plus anciennes du

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 71-72 — 2. Cette théorie, qui est de Lepsius, a été combattue dès sa naissance par M. de Rouge, *Examen critique*, deuxième article, p. 30 sqq. Les résultats obtenus par M. Mariette dans ses fouilles de Tanis l'ont rendue de plus en plus difficile à soutenir. Elle est maintenue cependant par M. Lieblein dans tous ses ouvrages, depuis son *Ägyptische Chronologie*, Christiania, 1863, p. 61 sqq. jusqu'à son *Egyptian Religion*, Leipzig, 1844, p. 44-45. — 3. Xoïs est aujourd'hui Sakke (Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 211-225).

pays, mais n'avait jusqu'alors joué qu'un rôle des plus effacés. La quatorzième dynastie, sortie de ses murs, compte, dit-on, soixante-quinze rois, qui régnèrent quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Les noms mutilés de ces princes couvrent les pages du Papyrus royal de Turin, mais leur histoire est inconnue. Tout au plus pourrait-on supposer que les derniers d'entre eux furent assaillis par des révolutions et des guerres civiles qui amenèrent leur chute et la ruine complète du pays.

XI^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

?

XII^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

I. SMOTPARRI	AMENEMHAT I	Ἀμενέμης.
II. KHOPIRREMI	OUSIRTESEN I	Σεσίγγωσις.
III. NOUMKOOUNI	AMENEMHAT II	Ἀμμανέμης.
IV. KHAKHOPIRRI	OUSIRTESEN II	Σέσωστρις.
V. KHALOOUNI	OUSIRTESEN III	Λαχάρης.
VI. RAKMAÏT.	AMENEMHAT III	Ἀμέρης.
VII. MAKHOOUNI	[AMENEMHAT IV]	Ἀμενέμης.
VIII. SOUKOUNOFRIOU		Σακμίωφρις.

XIII^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

?

XIV^e DYNASTIE (XOÏTE).

?

LIVRE II

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

CHAPITRE IV.

LA CHALDÉE.

Les populations primitives de la Chaldée. — Le création, le déluge : histoire fabuleuse de la Chaldée : les premiers rois historiques. — L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

Les populations primitives de la Chaldée.

Au nord et à l'est de l'Égypte, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origine diverse, pour la plupart inconnues aux premiers Pharaons. Séparée d'elles par le désert et par la mer, l'Égypte n'avait pris jusqu'alors aucune part à leurs révolutions : tout au plus avait-elle établi des colonies minières sur le revers du Sinaï et fondé quelques forteresses afin de protéger les colons. Pour le reste, une muraille élevée en travers de l'isthme et garnie de postes fortifiés lui servait de barrière contre les Asiatiques et lui permettait de suivre à l'abri des invasions du Nord le cours de ses destines¹.

Quelques-unes de ces nations sans nom encore et sans histoire appartenaient sans doute aux races primitives qui couvraient le sol à des époques si reculées, qu'il appartient

1. Cf. p. 100 de cette histoire

au seul géologue d'en rechercher la durée. Le plus grand nombre d'entre elles se rattachaient à des races plus fortes et plus nobles, répandues des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Méditerranée. Elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale et descendaient vers le sud, à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. Une partie des émigrants occupa les districts montagneux qui s'étendent au sud de la Caspienne et bordent le plateau de l'Iran. Au pied même de la montagne, le pays est bien boisé et bien arrosé; à mesure qu'on avance vers l'intérieur, les rivières diminuent de volume. Elles finissent par se perdre dans les sables, à l'exception de deux ou trois qui vont se jeter au grand lac Hamoun. Sauf la bande de terre qui court le long de leurs rives, le reste du pays n'est qu'un vaste désert salé, dont le sol est formé, tantôt de gravier, tantôt d'un sable fin et mouvant que le vent soulève en immenses vagues longitudinales, tantôt d'une argile durcie et cuite au soleil. La masse de la nation s'établit solidement sur la partie occidentale du plateau, dans la région à laquelle on a donné plus tard le nom de Médie. Plusieurs tribus allèrent vers l'ouest, en Atropatène, en Médie, et jusqu'en Asie Mineure. D'autres poussèrent au sud, et vinrent se fixer au delà des montagnes, dans les plaines de la Susiane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate¹.

Le Tigre² et l'Euphrate³ prennent leur source en Arménie, au mont Niphatès⁴, la plus élevée des chaînes de mon-

1. Sur la parenté des tribus non sémitiques de la Chaldée avec les Susiens et ceux des Mèdes qui n'étaient pas Aryens, voir Oppert, *Études assyriennes*, p. 83-85; Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 315, sqq; Sayce, *The Languages of the Cuneiform Inscriptions of Elam and Media* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. III, p. 465-485. — 2. En accadien, Idigna ou Idignou, « le fleuve aux hautes berges »; la forme sémitique, dérivée d'une forme dialectale Mîgla (Hommel, *Die Semitischen Völker und Sprachen*, t. I, p. 448, 473), est Idîklat ou Dîklat (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 171). L'étymologie classique qui donnait au nom du Tigre le sens de *flèche*, soit à cause de sa rapidité (Pline, *H. N.*, VI, 127; Q. Cures, IV, 6, 16; Strabon XI, 14, 8) est d'origine iranienne. — 3. En accadien, Poura-nounou, le grand fleuve, abrégé en Poura et devenu Pourat, Pouriou, dans l'idiome sémitique de la Chaldée (Delitzsch, *op. l.*, p. 169-170). — 4. Aujourd'hui le Kelesht-Dagh.

taines qui courent entre le Pont-Euxin et la Mésopotamie, la seule qui atteigne en quelques endroits la limite des neiges éternelles. Ils courent d'abord parallèlement l'un à l'autre, l'Euphrate de l'est à l'ouest jusqu'à Malatiyéh, le Tigre de l'ouest « vers l'est, dans la direction de l'Assyrie¹. » Au delà de Malatiyéh, l'Euphrate tourne brusquement au sud-ouest, se fraye un passage à travers le Taurus, comme s'il voulait aller rejoindre la Méditerranée², puis incline vers le sud-est, dans la direction du golfe Persique. Au débouché des montagnes, le Tigre tourne immédiatement au sud et se rapproche graduellement de l'Euphrate : à la hauteur de Bagdad, les deux fleuves ne sont plus séparés l'un de l'autre que par quelques lieues d'un terrain bas et uni. Toutefois, ils ne se mêlent pas encore : après avoir couru presque parallèlement l'espace de vingt à trente milles, ils s'écartent de nouveau pour ne se rejoindre qu'à près de quatre-vingts lieues plus bas, former le Shatt-el-Arab et se jeter dans le golfe Persique. Dans la partie moyenne de son cours, l'Euphrate reçoit sur la gauche deux grands affluents, le Balikh³ et le Khabour⁴, qui lui apportent les eaux du Karadjah-Dagh⁵ : depuis sa jonction avec le Khabour jusqu'à son embouchure, il n'a plus aucun tributaire. Le Tigre au contraire est grossi sur la gauche par les eaux du Bitlis Khaï⁶, des deux Zab⁷, de l'Adhem⁸, du Diyâléh⁹. Aussi les deux fleuves sont-ils navigables sur une grande partie de leur cours, l'Euphrate à Soumélsat, le Tigre près de Mossoul : au moment de la fonte des neiges, vers le commencement ou le milieu d'avril, ils grossissent, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'en juin, au temps des plus fortes chaleurs¹⁰.

α

1. *Genèse*, II, 14. — 2. Pomponius Mela, *De Situ Orbis*, III, 8 : « Occidentem petit, ni Taurus obstat, in nostra maria venturus. » — 3. En assyrien, Balikhi : le Balikhos des Grecs. — 4. Aborras ou Chaborras des écrivains classiques. — 5. Le Bélus des Grecs (Strabon, XI, 12, 4; 14, 2). — 6. Le Kéntrios des Grecs (Xénophon, *Anabasis*, IV, 5, 1). — 7. Le Zab supérieur portait en assyrien le nom de Zabou elou, et le Zab inférieur celui de Zabou elouatou (Dehltzsch *Wo lag das Paradies?* p. 186) : chez les Grecs, Lycos et Kapros — 8. Chez les Assyriens, Râdânou (Dehltzsch, *op. l.*, p. 186). — 9. Le Zyndes ou Tornadotus, en assyrien, Tourâti. — 10. Leyard, *Nineveh and*

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate n'avait pas à toutes les époques l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Au commencement de notre période géologique, les deux fleuves couvraient, l'espace d'environ cinq degrés, dans une grande plaine ondulée, de formation secondaire, sillonnée par les quelques cours d'eau qui descendent du mont Masios¹. C'est un territoire fertile au bord des rivières et dans les endroits où jaillissent des sources, stérile et nu partout ailleurs². L'extrémité méridionale de la plaine servait de rivage à la mer, et les deux fleuves se jetaient à quelque vingt lieues l'un de l'autre, dans un golfe, le Nar-Marratou³, borné à l'est par les derniers contreforts des monts de l'Iran, à l'ouest par les hauteurs sablonneuses qui marquent la limite du plateau d'Arabie. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain d'origine relativement moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'Adhem, le Gyndès, le Khoaspès, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se perdaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre. Aujourd'hui encore le Delta du Shatt-el-Arab avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte à près d'un mille anglais par soixante-dix ans⁴; dans les temps anciens, le progrès des terres était plus sensible et devait s'élever à environ un mille par trente ans⁵. Il est donc certain qu'au moment où les colons descendirent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à quarante ou quarante-cinq lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui⁶.

Babylon, p. 297; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 11-15. Le témoignage des modernes est contraire à celui d'Hérodote (I, cxxxi) d'après lequel « la rivière ne se répand pas d'elle-même, comme en Egypte, sur les terres ensemençées, mais y est répandue au moyen de machines. » — 1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 3-4. — 2. G. Rawlinson, *ibid.*, t. I, p. 182. — 3. Ce golfe et le golfe Persique avec lequel il communiquait, s'appellent aussi la mer du Soleil Levant (Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1837, p. 175-177). — 4. Loftus, *Chaldaea and Susiana*, p. 282. — 5. H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 168. — 6. Loftus, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 142; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 4-5.

le Tigre et l'Euphrate tombaient dans la mer à quelque distance l'un de l'autre et ne confondirent leurs eaux que plusieurs milliers d'années plus tard.

La région des alluvions, et surtout la moitié de cette région qui confine aux rives du golfe Persique, furent l'asile des premiers colons. C'était une immense plaine basse, dont aucun accident de terrain ne rompait la monotonie. L'Euphrate, mal encaissé entre ses rives, lançait à droite et à gauche des branches, dont les unes allaient rejoindre le Tigre, et les autres s'écoulaient dans les marais. Une partie du sol, toujours privée d'eau, se durcissait aux rayons d'un soleil brûlant : une autre partie disparaissait presque en entier sous les monceaux de sable qu'apporte le vent du désert ; le reste n'était qu'une lagune empestée, encombrée de joncs énormes, dont la hauteur varie entre douze et quinze pieds¹. Le pays, même en cet état, était loin de manquer de ressources. Il renferme peu d'espèces d'arbres utiles, « car il ne possède ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier² » ; en revanche, il produit naturellement le froment³ et la datte. « Le sol y est si favorable aux céréales, qu'elles y rendent habituellement deux cents pour un, et, dans les terres d'une qualité exceptionnelle, trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont larges de quatre doigts. Quant au millet et au sésame, qui pour la grandeur deviennent là de véritables arbres, je ne dirai pas leur hauteur, bien que je la connaisse par expérience, sachant bien qu'après de ceux qui n'ont pas été en terre babylonienne, ce que j'en raconterais ne rencontrera qu'incrédulité. On ne se sert nullement d'huile d'olive, mais on extrait de l'huile du sésame⁴. » — « Le palmier fournit à tous les autres besoins de la population. On en tire une sorte de pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus; les forgerons se servent de ses noyaux en guise de charbon; ces mêmes noyaux concassés et macérés sont employés à la nourriture des bœufs

1. Tous les traits de ce tableau sont empruntés à l'état moderne de la contrée, mais s'appliquent fort bien au passé. Cf. Loftus, *Surveys and Excavations*, p. 14 sqq. — 2. Hérodote, I, exom. — 3. Berosus, *Fragm.*, I, édit. Lacombe, p. 6. — 4. Hérodote, I, exom; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, VIII, 7, et Plin., *H. N.*, XVIII, 17, 45.

et des moutons qu'en engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse où sont énumérés trois cent soixante usages différents du palmier¹. Les poissons abondent, surtout le barbeau et la carpe : ils entrent encore pour beaucoup dans l'alimentation des habitants modernes². Sur un point même la Chaldée est inférieure à l'Égypte : on n'y trouve ni calcaire compact, ni marbre, ni basalte, ni granit, ni aucune des pierres dures dont les artistes égyptiens surent tirer si bon parti pour leurs travaux. Les architectes chaldéens furent réduits à puiser dans le sol même les matériaux de leurs constructions, et poussèrent aussi loin que possible l'emploi de la brique : aussi leurs œuvres n'ont pas résisté au temps avec succès et se sont déformées au point de n'être plus souvent que de véritables morceaux d'argile³.

Dès le jour de leur arrivée au bord de l'Euphrate, les Shouméro-Accadiens, constitués en corps de nation, possédaient l'écriture⁴, les principales industries nécessaires à l'humanité, une législation et une religion complètes. Leur écriture était à l'origine purement hiéroglyphique, comme celle de l'Égypte. Chaque signe était l'image de la chose même qu'on voulait représenter, ou de l'objet matériel qui paraissait offrir le plus d'analogie avec l'idée abstraite qu'il s'agissait d'exprimer. Ainsi, pour marquer l'idée de dieu, on prenait l'étoile à huit pointes; pour celle de roi, on avait recours à l'abeille . La maladresse du graveur et de l'écrivain altéra ces deux signes et leur substitua des équivalents plus ou moins informes :  et  à l'étoile,  et  à l'abeille. L'image primitive se gâta de plus en plus, si bien qu'il devint impossible de retrouver, dans l'ensemble de traits ou de clous qui forme un groupe, le type que ces traits avaient représenté. Par bonheur, au moment où s'accomplit cette modification, on n'avait déjà

1. Strabon, XVI, 1, xiv; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2, et Pline, *H. N.*, XIII, 4. — 2. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 567. — 3. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, t. II, p. 113-138. — 4. Cela a été prouvé par M. Oppert (*Rapport adressé à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes*, mai 1858, p. 71 sqq.)

plus besoin de reconnaître l'objet pour lire le caractère. Le signe de l'étoile  rappelait machinalement aux yeux l'idée de dieu, et l'idée de dieu éveillait dans l'esprit du lecteur le mot qui lui répond, AN. Aussi l'hieroglyphe , tout en conservant le sens symbolique de dieu, devint le représentant de la syllabe AN dans une foule de mots qui n'ont aucun rapport avec la divinité. Groupant ensemble plusieurs signes, on obtint des expressions de mots dont le son se composait, en partie de la prononciation d'un signe, en partie de la prononciation d'un autre signe.  représente trois gouttes d'eau, signifie *eau*, se lit A ; joint au signe , qui représente l'étoile, signifie *dieu*, se lit AN, il forme un groupe  . A + AN, AAN, qui veut dire *pluie*. Ce système présente de graves inconvénients. Nombre de signes peuvent avoir plusieurs valeurs et se lire de plusieurs manières différentes.  rend les idées de *finir, vieillir, achever, mourir, ouvrir, sang, cadavre*, et se lit, selon l'idée qu'il rend, BE, BAT, TIL, PAGAR, OUS, etc. : en un mot, c'est un polyphone. Entre tous ces sens et toutes ces prononciations dissemblables, le lecteur choisissait, d'après la marche générale de la phrase et la position du signe, le sens et la lecture qui lui paraissaient le mieux convenir. L'obscurité résultant de cette polyphonie était telle, que les Assyriens et les Babyloniens eux-mêmes s'y perdaient quelquefois. « Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux, tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a recueillis en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le fissaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Assyrie¹. »

Le côté matériel de la civilisation paraît avoir été assez

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, t. p. 48. Depuis une dizaine d'années, M. Maspéro a publié plusieurs ouvrages considérables, *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*, etc.

développé dès le début. Les signes des métaux usuels et des métaux précieux sont au nombre des hiéroglyphes les plus anciens, et prouvent que les premiers habitants de la Chaldée possédaient l'art du fondeur et celui de l'orfèvre. Les plus vieilles tombes que nous connaissions renferment déjà des objets en or, en bronze, même en fer, des couteaux, des hachettes, des faux, des bracelets, des boucles d'oreilles ciselées¹. « A côté se trouvent encore, et concurremment employés, des instruments et des armes en silex taillé et poli, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus répandu est le bronze; c'est en bronze que sont tous les instruments métalliques. Quant au fer, il est plus rare et semble avoir encore le caractère d'un métal précieux par la difficulté de la production; au lieu d'en faire des outils, on en fabrique des bracelets et autres parures grossières². » Des autres industries, comme le tissage, il ne nous est rien resté. La constitution politique et la législation nous sont presque entièrement inconnues. Le seul fragment que nous possédions de l'ancien droit chaldéen est assez obscur pour prêter à des traductions différentes. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, il traite des cas où, une condamnation juridique étant intervenue contre un des membres de la famille, les autres membres étaient déliés de leurs devoirs envers lui et libres de lui appliquer la loi dans toute sa rigueur. Quand un jugement avait permis au mari de divorcer sa femme, celle-ci devait lui payer une demi-mine d'argent en guise d'indemnité. Par contre, si la femme à qui son mari avait fait injure recevait du tribunal la faculté de le répudier, le

nienne, in-8°, 1876, extrait du *Journal asiatique* (1874-1876); *Étude sur les documents philologiques assyriens* (1878); *les Nouvelles Inscriptions chaldéennes et la question de Sumér et d'Accad* (1882); *Observations sur les noms de nombre sumériens* (1883), dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques* (in-8°, Paris, 1884); *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie* (in-8°, Paris, 1885), afin de prouver que le shouméro-accadien n'existe pas : les textes où les assyriologues ont cru reconnaître une langue, seraient rédigés dans l'idiome sémitique des inscriptions ordinaires, mais écrits avec un syllabaire hiéroglyphique soumis à des règles spéciales. Ce système n'a rallié qu'un seul adhérent en France, M. Guyard. — 1. G. Rawlinson, *The Five great Monarchies*, t. I, p. 66-68. — 2. Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 118-119.

malheureux était jeté au fleuve. Dans certaines circonstances, le fils était autorisé de même à renier son père ou sa mère. Alors le père coupable avait la tête rasée et pouvait être vendu comme esclave : la mère était condamnée à la reclusion perpétuelle¹.

Les premiers Chaldéens se représentaient la terre comme une barque renversée et creuse par-dessous², non pas une de ces barques oblongues en usage parmi nous, mais cette espèce d'auge entièrement ronde que les bas-reliefs nous montrent si souvent, et dont les tribus du bas Euphrate se servent encore aujourd'hui. Dans le creux inférieur était caché l'abîme, séjour des ténèbres et de la mort. Sur les pentes de la surface convexe s'étendait la terre proprement dite, enveloppée de tous côtés par le fleuve Océan (Abzou) : la Chaldée était regardée comme le centre du monde. Bien loin au delà du Tigre se dressait la montagne des pays, Kharsag Kalamma, la montagne sainte, la montagne des dieux, qui unissait le ciel à la terre. Anna, le ciel, avait l'apparence d'une vaste calotte hémisphérique, dont la partie inférieure reposait sur les extrémités de la barque terrestre, au delà du fleuve Océan. Le firmament, « déployé au-dessus de la terre ainsi qu'une couverture, » tournait comme sur un pivot autour de la montagne d'Orient, et entraînait dans sa course perpétuelle les étoiles fixes dont sa voûte était semée. Entre ciel et terre circulaient d'abord les sept planètes, sortes de grands animaux doués de vie, puis les nuages, les vents, la foudre, la pluie. La terre reposait sur l'abîme, le ciel sur la terre : l'imagination des premiers Chaldéens n'allait pas jusqu'à se demander sur quoi reposait l'abîme.

Cet univers en trois parties était peuplé d'une foule d'êtres et de races diverses, les unes renfermées, comme les hommes

1. J'ai suivi l'interprétation d'Oppert (*Journal asiatique*, V^e série, t. I, p. 371 sqq. ; *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1879, p. 1601-1628) et de Ménant (*Les Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée*, par J. Oppert et J. Ménant, p. 56-60, 61-65) ; d'autres traductions ont été proposées par Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 310-312, et par Haupt, *Die Sumerischen Familiengesetze*, in-4^e, VII-75, 1879.
— 2. Diodore de Sicile, II, 29.

et les animaux, dans une petite portion du grand tout, les autres répandues indistinctement à travers les régions du monde, comme les esprits et les dieux. Les esprits sont la personnification des forces bonnes, mauvaises ou indifférentes de la nature : ils font le bien et le mal à leur gré, règlent l'ordre et la marche des corps célestes, partant des saisons, soufflent le vent et versent la pluie, germent le grain et lèvent la moisson, protègent ou tuant ce qui a vie. Les dieux (*an, dingir, dimir*) sont des esprits de haut rang qui président aux grandes divisions du monde ou aux grands phénomènes de la nature. A chacune des trois régions de l'univers commande un dieu suprême : Anna dans le ciel, Ea sur la terre et Moullilla au fond de l'abîme. Anna, l'esprit du ciel, était à la fois le corps et l'âme du ciel, le ciel matériel et l'intelligence qui régit la matière céleste. Ea, l'esprit de la terre, règne sur la surface terrestre et sur l'atmosphère, mais sa demeure favorite est le fleuve Océan; aussi lui donne-t-on parfois pour mère une déesse Riah, « le fluide, l'eau par excellence ». Lui-même est appelé souvent « le grand poisson de l'Océan, le poisson sublime » : il parcourt son empire sur un vaisseau symbolique, manœuvré par les dieux ses enfants, comme chez les Egyptiens la barque solaire par les fils de Râ. Sa compagne Damkina ou Davkina est la personnification de la terre : le dieu s'étend sur elle, la féconde, et de leurs embrassements naissent les eaux matérielles qui font tout verdier. Moullilla et sa forme féminine Ninlilla siègent dans l'abîme infernal et reçoivent les âmes humaines au sortir de la vie. Transportées au delà du fleuve éternel, les âmes arrivent au pied de la grande montagne d'Occident, derrière laquelle se couche le soleil, et pénètrent dans le Kournoudé, « le pays innuable », dans « la région d'où l'on ne revient pas, la demeure où l'on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans jamais rebrousser, la demeure où l'on entre toujours plus avant, la prison, le lieu où l'on n'a que la poussière pour sa faim et la boue pour aliment, où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte ». Il n'y a là ni récompense pour les justes, ni châtiment pour les impies : la

rémunération du bien et du mal commence et finit sur la terre¹. Pourtant, dans un des recoins de l'abîme, jaillit une source de vie, que les génies infernaux dissimulent à la vue des mânes : seuls les dieux peuvent en permettre l'accès et renvoyer sur la terre l'âme qu'ils ont abreuvée de ses eaux.

Au-dessous des grands dieux s'agitait un peuple innombrable de dieux et d'esprits, toujours en lutte les uns contre les autres. Le dieu du soleil diurne, Outou, Babbar, « fait évanouir les mensonges, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants ». — « Soleil, dans le plus profond des cieux, tu brilles ; tu ouvres les verrous qui ferment les cieux élevés, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face ; soleil, tu étends au-dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieux. » Le feu, Bilgi ou Gishbar, supérieur au soleil même, est « le pontife suprême à la surface de la terre », soit qu'il brûle dans la flamme du sacrifice, soit qu'il brille au foyer domestique. « Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui jaillit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes ; je suis le messager de Meroudoug. » Meroudoug, « celui qui dispose le bien pour les hommes, » est le fils d'Ea, l'intermédiaire entre son père divin et l'humanité souffrante. C'est par lui qu'Ea publie ses décrets et révèle le grand nom, le nom mystérieux qui met les démons en fuite. « Devant sa grêle, qui se soustrait ? Sa volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre.... Seigneur, tu es sublime : qui t'égale ? »

Les démons et les mauvais esprits sont échappés de l'enfer. Ils se glissent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Les uns ont rang de demi-dieux et sont connus sous les noms de *mas*, combattants, *lamas*, colosse ; les autres sont rangés hiérarchiquement par classes de sept, les *alal*, destructeurs, les *tela*, guerriers, les *maskim* ou tendeurs d'embûches, « qui se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles

1. Voir une représentation de l'enfer dans Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien* (Revue Archéologique, t. XXXVIII, pl. XXV).

de la terre, ni mâles ni femelles, n'ayant pas d'épouses et ne produisant pas d'enfants. » Certains d'entre eux s'attaquent à l'ordre général de la nature et s'efforcent de bouleverser l'univers. D'autres se mêlent aux hommes pour le mal : « de maison en maison ils pénètrent ; dans les portes, comme des serpents, ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux ; ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme ; ils font fuir la femme libre de la demeure où elle a enfanté ;... ils font fuir le fils de la maison du père ». Ils vivaient de préférence dans les lieux déserts et n'en sortaient que pour assaillir les hommes et les animaux. Ils s'introduisaient dans les corps et y développaient les maladies. La peste et la fièvre, le fantôme, le spectre, le vampire, les incubes et les succubes étaient autant d'êtres distincts appartenant à cette engeance redoutable. Sans cesse en butte à leurs attaques, l'homme était sur la terre comme un voyageur égaré dans une terre inconnue, au milieu de tribus sauvages. Pour se défendre, il devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives ou défensives contre les démons, en un mot, avoir recours à la magie. Le culte des premiers habitants de la Chaldée est une véritable magie où les hymnes à la divinité prenaient tous la tournure d'incantations : le prêtre y est moins qu'un sorcier¹.

A côté de ce peuple étrange, les monuments nous font connaître une autre race, de tempérament et de tendances différentes. La langue qu'elle parlait est apparentée de très près à l'hébreu, à l'arabe et aux autres idiomes sémitiques. Ses débuts furent obscurs : tandis que la plupart des savants la croient originaire du Nord et de l'Orient et nous la représentent cantonnée d'abord en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Kyros, d'autres en placent le siège primitif vers le sud, dans la péninsule Arabique². Les monuments les plus an-

¹ Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, in-8°, Paris, 1874 ; Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 356-396 ; Sayce, *The Ancient Empires of the East*, Herodotos I-III, 1885, p. 388-389. — 2. Sprenger, *Leben und Lehre des Muhammad*, I, 241 sqq., et *Alte Geographis Arabiens*, p. 293-295, surtout la note de la page 294 ; cf. Schrader dans la *Zeits. der Morgenl. Gesells.*, t. XXVII.

ciens la montrent établie déjà sur le Tigre, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique. Une portion, la plus importante, vivait dans l'intervalle compris entre les deux fleuves, côte à côte avec les premiers maîtres du pays, et devint plus tard l'élément prépondérant de la population chaldéenne. D'autres tribus, répandues aux confins du désert Arabe et dans les marais qui avoisinent l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, étaient connues sous le nom générique d'Araméens¹. Une troisième branche de la famille s'implanta sur la côte occidentale du golfe Persique et dans les îles de la côte, Sour et Arad², Dilmoun ou Tilvoun, qui sont à quelque distance des bouches du Tigre³; une tradition antique, recueillie par Bérose⁴, mettait là les origines de la civilisation chaldéenne. La religion des nouveaux venus différait sensiblement de celle des anciens maîtres du pays. Ceux-ci adoraient le dieu Lune comme dieu suprême et n'avaient, à proprement parler, qu'une seule déesse, Ishtar, la reine de l'amour et de la guerre, la maîtresse de la Lune et de la planète Vénus : il y avait autant d'Ishtar que de centres religieux. Les Sémites exaltaient le Soleil au-dessus des autres dieux, réunissaient en une même personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Anou, le dieu du ciel, se dédoublait en Anat; Bilou, Bel, le maître, en Belit ou Beltis, Mardouk en Zarpanit. La fusion entre les idées religieuses des Sémites et celles de leurs prédécesseurs s'opéra lentement et dans des circonstances encore inconnues. Les Sémites adoptèrent en bloc le vieux Panthéon. Quelques-unes des divinités principales furent identifiées l'une avec l'autre : Outou, le soleil

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* p. 237-241, 257 sqq. —
2. Tyros ou Tylos et Arados. Cf. Androsthènes dans Théophraste, *De caus. plant.*, II, 5, 5; fr. 5, dans l'édition d'Arrien, de Didot, p. 73. —
3. Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique*, p. 123-145 (cf. *Essai de commentaire*, p. 220-222), identifie l'île avec Bender-Dilloun. Delitzsch (*Wo lag das Paradies?* p. 229-230) propose une île située près de l'embouchure actuelle du Shatt-el-Arab, et qui aurait été englobée dans les alluvions postérieures. Oppert (*le Siège primitif des Assyriens et des Phéniciens*, dans le *Journal asiatique*, 1880, t. XV, p. 90-92 et 349-350) lit Tilvoun et reconnaît dans cette île la Tylos de Plin., Samak Bahrein des cartes modernes. — 4. Bérose, *Frag.*, I, édit., Lenormant.

diurne, devint Shamash, Moullilla Bilou, Meroudoug Mardouk. La plupart ou bien gardèrent leur nom antique ou le modifièrent à peine. Quant aux dieux inférieurs, ils furent rangés parmi les trois cents esprits du ciel et les six cents esprits de la terre; sans presque rien perdre de leur signification première. La religion ainsi modifiée ne fut plus qu'un mélange souvent incohérent de notions contradictoires, empruntées, d'une part, au rituel des esprits et aux superstitions magiques des tribus non sémitiques; de l'autre, aux cultes solaires et aux conceptions astronomiques des Sémites¹.

Au début, les dieux n'étaient pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière. Ils coexistaient sans être subordonnés, et chacun d'eux était fêté de préférence aux autres dans une ville ou par un peuple : Anou dans Ourouk, Bel à Nipour, Sin à Ourou, Mardouk à Babylone. L'ordre et la préséance des cultes divins se régla au hasard de la politique : celle des villes qui était la plus forte imposait son dieu aux autres dieux. Sin, le dieu Lune, eut le pas au temps de la suprématie d'Ourou; Shamash, le dieu Soleil, au temps de la suprématie de Larsam. De même qu'en Égypte, l'unité du pouvoir politique paraît avoir amené l'unité de la conception religieuse : les dieux tendirent à ne plus être que les forces et les aspects différents du dieu adoré dans la cité souveraine. Certaines écoles, celle d'Eridou entre autres², proclamèrent l'unité absolue de la divinité et adressèrent leurs prières au dieu unique. Leurs doctrines ne prévalurent pas et disparurent assez tôt³, plus de trois mille ans avant notre ère. Sous Shargina I^{er}, roi d'Agadé, et sous son fils Naramsin, les prêtres avaient déjà un système régulier. où les dieux, au lieu d'être tous placés sur le même rang, étaient subordonnés les uns aux autres. Aux cultes indépendants avait succédé une sorte de religion officielle, qui regna désormais sans rivale sur la Chaldée et sur l'Assyrie⁴.

Au sommet de la hiérarchie trône la triade suprême : Anou,

1. Sayce, *The Ancient Empires of the East*, p. 389-390. — 2. C'est du moins l'opinion de Sir H. Rawlinson. — 3. Sayce, *The Ancient Empires*, p. 301. — 4. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 115-124; *les Dieux de Babylone et de l'Assyrie*, p. 19 sqq.

Bilou (Bel), Ea. Sur les monuments, Anou, le ciel, « l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le maître des ténèbres et des trésors cachés », a la figure d'un homme à queue d'aigle, coiffé d'une tête de poisson monstrueuse, dont le corps lui retombe sur l'épaule et sur les reins. Bel, « le démiurge, le seigneur du monde, le maître de toutes les contrées, le souverain des esprits », est un roi assis sur un trône. Il a deux formes secondaires : Bel-Mardouk, le deuxième démiurge, à Babylone, et Bel-Dagan au corps de poisson surmonté d'un buste humain. Ea, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le maître des sciences, de la gloire, de la vie », l'*Esprit porté sur les eaux*, est un génie muni de quatre ailes éployées comme les chérubins. Chacun de ces dieux projette hors de lui une divinité femelle, qui est sa forme passive et comme son reflet, Anat (Anatis), Bélit (Béltis, Mylitta) et Davkina (Dauké). Anat, Bélit et Davkina, moins vivaces que leurs associés mâles, se perdent aisément les unes dans les autres, et se réunissent le plus souvent en une seule déesse, qui prend le nom de Bélit et représente le principe féminin de la nature, la matière humide et féconde¹.

Cette première trinité ne renferme que des êtres d'un caractère vague et indéterminé; la seconde contient des personnages nettement définis, émanations et symboles des précédents. Elle se compose du dieu-lune Sin, du dieu-soleil Shamash, et de l'atmosphère Ramanou. Les Chaldéens, astronomes avant tout, accordaient le pas au dieu-lune sur le dieu-soleil; Sin, l'illuminateur (Nannarou), était pour eux « le chef, le puissant, l'étincelant », et aussi « le seigneur des trente jours du mois ». Shamash est « le grand moteur, le régent, l'arbitre du ciel et de la terre ». Ramanou (Mermerou)², « le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux », a des fonctions à la fois bienfaisantes et terribles : « chef de la

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 115-123; Fr. Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérosee*, p. 64-70; *les Dieux de Babylone*, p. 6-8. — 2. Ou Mèrou (Pognon, *Inscription de Mèrou-Nérar I^{er}*, dans le *Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 372, 404).

tempête, du tourbillon, de l'inondation, de l'éclair », il brandit, comme une épée flamboyante, la foudre au quadruple dard. Après cette seconde triade, viennent cinq dieux que l'on donnait comme protecteurs aux planètes : Ninip¹ (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Ishtar (Vénus) et Nabou (Mercure). Ninip, souvent désigné sous le nom de Sandannou² le puissant, n'est autre que l'Hercule assyrien : c'est lui que les bas-reliefs du Louvre représentent sous les traits d'un géant qui étouffe un lion entre ses bras. Aussi lui prodigue-t-on les titres les plus énergiques : il est « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui châtie les désobéissants et extermine les rebelles, le maître du fer ». Mardouk devint plus tard le dieu principal de Babylone et se confondit avec Bel. Nergal s'intitule « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux » ; il a la figure d'un lion à tête ou à buste d'homme. Ishtar, de même qu'Anat et Bélit, personnifie la nature. Dans un de ses rôles, elle est guerrière, « reine de Victoire » et « juge des exploits de la guerre » ; comme telle, on la voit debout sur un lion ou sur un taureau, coiffée de la tiare étoilée, armée de l'arc et du carquois. Elle est aussi la déesse de la volupté et de la génération, et reçoit le surnom de Zirbanit, « productrice des êtres », ou Zarpanit : alors elle se présente de face, nue et les deux mains pressées contre la poitrine. Nabou, enfin, est « le capitaine de l'univers, l'ordonnateur des œuvres de la nature, qui fait succéder au lever du soleil son coucher » ; on le regardait comme le type de ce qu'il y avait d'excellent sur la terre, et comme le modèle auquel les rois devaient s'efforcer de ressembler³.

Les dieux des cinq planètes, unis à ceux des deux

¹ Le nom avait été lu Ader : la première lecture Ninib, Ninip, a été reprise dans ces derniers temps (Cf. Guyard dans la *Revue critique*, 1879, t. I, p. 145), mais n'a pas été adoptée encore par tous les assyriologues (Schrader, *Zur Kritik der Chronologischen Angaben des Alexander Polyhistor und des Abydenus*, 1880, p. 19, note ; Fr. Delitzsch, *Die Sprache der Koseder*, 1884, p. 55, n. 1). — 2. Oppert (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1878, p. 1044-1045) maintient la leçon Sandannou, Sandan, contre la lecture Dandannou proposée par Delitzsch. — 3. Fr. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 93 124

trinités et au dieu souverain, composaient le grand conseil des douze dieux, les seigneurs des dieux qui présidaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque¹. Leur culte était répandu par tout le pays et faisait le fond de la religion officielle; mais la piété populaire vénérât à côté d'eux nombre de divinités secondaires. Quelques-unes d'entre elles n'étaient en réalité que de simples doublets des noms divins auxquels la tradition locale prêtait une existence distincte : Zagar est une des qualifications de Ninip, Bélit-Balati « la dame de vie », une épithète de Bélit animée. D'autres étaient de véritables personnes et avaient des fonctions d'une certaine importance, présidaient à des constellations comme Ashmoun et Koummout, ou veillaient sur les récoltes comme Serakh; Baou était le Chaos, Martou, fils d'Anou, l'Occident, et Shoutou le Sud. Plusieurs avaient été empruntées à des peuples voisins, aux Susiens par exemple. Les trente-six décans étaient représentés par autant de dieux, qu'on nommait « dieux secondaires ». « De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller : tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager de la région supérieure à l'inférieure, et un autre passe de celle-ci dans celle-là par un invariable échange². » Cette organisation savante et méthodique ne suffisait pas à la foi superstitieuse des populations chaldéennes. Les pratiques du vieux culte des esprits, éliminées peu à peu par celles des nouveaux cultes, subsistèrent dans la magie et formèrent, à côté de la religion officielle, une sorte de religion populaire non moins solidement organisée que l'autre. Le sacerdoce magique comprenait trois classes : les conjurateurs, les médecins, les théosophes. Il « essayait de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements³ ». Les rites et les incantations qu'il employait nous ont été conservés en partie dans un grand ouvrage, dont les débris sont au Musée Britannique.

Il était divisé en trois livres. Dans le livre des *Mauvais*

1. Diodore de Sicile, II, 30. — 2. *Id.*, II, 30. — 3. *Id.*, II, 29.

Esprits sont les prières dirigées contre les démons; le second livre est rempli d'exorcismes contre les maladies; le troisième, d'hymnes mystérieux, destinés à évoquer les dieux. La plus efficace des formules préservevatrices empruntait sa puissance « au grand nom suprême » de la divinité, qu'Ea seul connaît et dont il communique la science à Meroudoug. L'incantation avait pour compléments nécessaires les talismans de diverses espèces, bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, fétiches de bois, de pierre ou de terre cuite, statuettes de monstres et de génies. Le porteur ou le possesseur d'amulettes était inviolable même aux dieux; car le talisman était « une borne qu'on n'enlève pas, une borne que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée; une barrière qu'on n'enlève pas disposée contre le maléfice; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose au maléfice ». On peut voir au Louvre une statuette en bronze qui représente un démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre : quatre grandes ailes éployées ombragent son dos. C'est un talisman. Une inscription tracée le long des reins nous apprend « que ce joli personnage est le démon du vent du Sud-Ouest », et qu'il suffisait d'en placer l'image à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies.

À côté du magicien d'action bienfaisante, il y avait l'enchanteur qui évoque les démons dans une intention criminelle, le charmeur, la charmeuse, le jeteur de sorts, le faiseur de philtres. Le sorcier chaldéen, comme ses confrères modernes, vendait des poisons, envoûtait, déchainait par ses imprécations les esprits de l'abîme « L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais, ... l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. » Tout malade était réputé ensorcelé et ne pouvait être guéri que par l'effet d'une conjuration contraire à la conjuration qui l'avait frappé. Aussi n'y avait-il pas à proprement parler de médecins à Babylone¹ : il y avait des prêtres sorciers qui vendaient des

1. Hérodote, I, cxcvii.

philtres et des amulettes contre les maladies. Sans doute l'expérience des siècles leur avait fait connaître les vertus d'un certain nombre de plantes et de substances médicinales : leurs breuvages et leurs poudres magiques étaient souvent de véritables remèdes appliqués aux différentes maladies. Mais poudres et breuvages n'allaient jamais sans l'incantation : si le malade guérissait, l'incantation et non le remède avait l'honneur de la cure¹.

La création, le déluge, histoire fabuleuse de la Chaldée, les premiers rois historiques.

En se fondant, les races qui peuplaient la Chaldée perdirent la mémoire de leurs migrations : elles placèrent le lieu de leur naissance au pays même qu'elles croyaient avoir occupé de toute éternité. « Au temps où ce qui est en haut ne s'appelait pas encore ciel, au temps où ce qui est en bas ne s'appelait pas encore terre », Apsou, l'abîme sans limites, et Moummou Tiāmat, le chaos de la mer, s'unirent² et procréèrent des êtres fantastiques, semblables à ceux que nous voyons représentés sur les monuments, à « des guerriers au corps d'oiseau du désert, des hommes avec des faces de corbeau³ », des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson⁴. Cette engéance monstrueuse disparut sous l'effort des dieux, et le monde actuel fut créé pièce à pièce en sept jours, la terre, le firmament, les astres, les plantes, les animaux, l'homme enfin, qui sortit des mains d'Ea⁵. L'homme fut enfermé dans un jardin de délices, situé entre quatre grands fleuves, dont

1. Fr. Lenormant, *la Magic*, p. 11-30. — 2. Les textes relatifs à la création ont été découverts et traduits par G. Smith, *Chaldean Account of Genesis*, Londres, 1876, p. 62 sqq.; traduction allemande par Fr. Delitzsch, 1876, p. 293 sqq., et seconde édition anglaise par Sayce, 1880, p. 57 sqq. Viennent ensuite les traductions d'Oppert, *Fragmente de cosmogonie chaldéenne*, en appendice à Ledrain, *Histoire d'Ira*, t. 1, p. 414-416; de Lenormant, *les Origines de l'histoire*, 1880, t. I, p. 404 sqq.; de Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 1 sqq. — 3. Sayce (*Records of the Past*, t. IX, p. 109 sqq.) donne la traduction de ce texte. — 4. Bérœse, *Fragm.* 1, édit. Lenormant. — 5. Smith, *Chaldean Account*, p. 62 sqq.

la tradition hébraïque nous a conservé les noms, l'Euphrate et le Tigre, le Pishon et le Gihon¹. Enlil pour avoir désobéi aux ordres du Très-Haut, il descendit dans les plaines de la Chaldée et les peupla rapidement de ses descendants. « Ils vivaient sans règle à la manière des animaux. Mais, dans la première année, apparut, sortant de la mer Rouge, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannès². Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessus sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson : il avait la voix humaine, et son image se conserve encore aujourd'hui. Cet animal passait la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toute sorte, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie, leur montrait les semailles et les moissons; en un mot, il donnait aux hommes tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie. Depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots : car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes³. »

Un long intervalle s'écoula entre cette première manifestation du dieu et l'apparition d'une dynastie mythique. « Le premier roi fut Alôros, de Babylone, Chaldéen, duquel on ne conte rien, si ce n'est qu'il fut choisi de la divinité même pour être pasteur du peuple. Il régna dix sars, ce qui fait trente-six mille ans, car le sare est de trois mille six cents ans, le nère de six cents ans, le sôsse de soixante

1. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies?* in-8°, 1881. M. Delitzsch identifie le Gihon et le Pishon avec deux des principaux canaux de la Babylonie, le Shatt-en-Nil et le Pallacepas. Il verrait volontiers dans Eden (assyrr. *Edinnu*) le nom de cette partie de la Mésopotamie qui s'étend d'Assur et de Tékrit jusqu'au golfe Persique (cf. la critique d'Oppert dans les *Bibliothèque des sciences et des lettres*, 1881, p. 604-631). — 2. Heliadius (dans Pline) l'appelle *Orôç*; Hygin (*Fabula*, cclxiv), Euhanes. — 3. Béruse, *Fragm.*, I, édit. Lenormant.

ans. Alôros étant mort, son fils Alaparos commanda trois sares durant; après quoi, Amillaros¹, de la ville de Pantibiblia², régna treize sares. C'est sous lui que sortit de la mer Érythrée le second Annédôtos, très rapproché d'Oannès par sa forme semi-divine, moitié homme, moitié poisson. Après lui, Amménon, aussi de Pantibiblia, Chaldéen, commanda l'espace de douze sares : sous lui parut, dit-on, l'Oannès mystique. Ensuite Amélagaros, de Pantibiblia, commanda dix-huit sares. Ensuite Davos, pasteur, de Pantibiblia, régna dix sares : sous lui sortit encore de la mer Érythrée le quatrième Annédôtos, qui avait la même figure que les autres, mélangée d'homme et de poisson. Après lui régna Èvédoranchos, de Pantibiblia, pendant dix-huit sares; de son temps sortit encore de la mer un autre monstre, nommé Anôdaphos. Ces divers monstres développèrent soigneusement et point par point ce qu'Oannès avait exposé sommairement. Puis régnèrent Amempsinos de Larancha³, Chaldéen, pendant dix sares, et Obartès⁴, aussi de Larancha, Chaldéen, pendant huit sares. Enfin, Obartès étant mort, son fils Xisouthros⁵ tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, de sorte que l'on compte en tout dix rois, et que la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent vingt sares⁶.

Les écrivains classiques se sont moqués du chiffre fabuleux d'années que les Chaldéens assignaient à leurs premiers rois⁷. Il semble en effet que du commencement du monde au déluge on admettait un intervalle de six cent quatre-vingt-onze mille deux cents ans, dont deux cent cinquante-neuf mille deux cents s'étaient écoulés à l'avènement d'Alôros, et quatre cent trente-deux mille étaient répartis généreusement entre lui et ses successeurs immédiats⁸. Aussi quelques historiens modernes se sont-ils accordés

1. Var. Almélôn. — 2. Sippara, ou plutôt, d'après les recherches de M. Fr. Lenormant (*la Langue primitive de la Chaldée*, p. 341-343), Ourouk. — 3. Larsam, ou, s'il faut admettre la correction proposée par M. Lenormant (*la Langue primitive*, p. 343) au texte de Berosé, {Σουπάρ}χα pour {Αα}πέ{γ}χα, Shourippak. — 4. Var. Ollartès. — 5. Var. Sisithès. — 6. Berosé, *Fragm.*, IX, X, XI, éd. Lenormant. — 7. Cicéron, *De Divinatione*, I, 19; African., *ap. Sync.*, p. 17. — 8. Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 226-240

à revêtir ces dix rois d'un caractère astronomique et à reconnaître en eux la personnification de dix des signes du zodiaque¹. La durée de quatre cent trente-deux mille ans attribuée à l'ensemble de leurs règnes, soit quarante-trois mille deux cents ans pour chacun d'eux, a été calculée évidemment de manière à entrer dans une grande période astronomique de douze fois quarante-trois mille deux cents ans dont l'existence paraît prouvée, bien que l'origine et la raison en soient inconnues. Les temps qui précèdent le déluge étaient comme une période d'essai pendant laquelle l'humanité encore barbare eut besoin des secours d'en haut pour surmonter les difficultés qui l'entouraient. Ils sont remplis par six manifestations de la divinité, qui sans doute répondaient au nombre de livres sacrés dans lesquels les prêtres voyaient l'expression la plus complète de la loi révélée².

Cependant les hommes étaient devenus méchants, et Bel, dans sa fureur, résolut de les détruire. Le roi Shamashnapshti, surnommé Khasisadra, le Xisouthros de Bérose, reçut un ordre des dieux : « Homme de Shourippak, fils d'Oubaratoutou, fais un grand vaisseau pour toi et les tiens; car je vais détruire la semence de vie. Fais entrer en ce vaisseau la semence de vie de la totalité des êtres pour les conserver. » Il lui commanda d'enfouir les livres, ceux qui contenaient le commencement, le milieu et la fin, dans la ville de Sippara, et de partir après avoir tout préparé. Comme Xisouthros lui demandait : « Où aller? » il répondit : « Vers les dieux », et ajouta qu'il fallait prier pour qu'il arrivât du bien aux hommes. Xisouthros obéit et se construisit un navire enduit de bitume. « Tout ce que je possédais, je le réunis; tout ce que je possédais d'argent, je le réunis; tout ce que je possédais d'or, je le réunis; tout ce que je possédais de la semence de vie des espèces, je le réunis. Le tout, je le fis entrer dans le vaisseau : tous mes serviteurs mâles et femelles, les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs et les jeunes hommes mes parents, eux tous, je les

1. Movers, *Die Phänizier*, t. I, p. 105 sqq., Lenormant, *Essai*, p. 236-240 — 2. Movers, *Die Phänizier*, t. I, p. 93 sqq.

fis entrer. » L'opération terminée, une voix résonna : « Au soir, le ciel pleuvra la destruction : entre dans le vaisseau et ferme ta porte. » Il arriva le temps que la voix avait annoncé disant : « Au soir, le ciel pleuvra la destruction. » Je vis venir avec crainte le soir; le soir du jour fixé pour l'embarquement, j'en eus peur. J'entrai pourtant dans mon navire et je fermai ma porte; puis, le vaisseau fermé, je le confiai, avec tous les êtres qu'il renfermait, au pilote Bousour-shadi-rabi¹.

« Au matin, la fureur d'une tempête s'éleva et s'étendit largement sur le ciel. Ramanou tonna au milieu du ciel, Nébo et Shârou s'avancèrent de concert; les dévastateurs marchèrent sur les montagnes et les plaines; Nergal déchaina les tourbillons; Ninip déborda sans fin les cours d'eau; les Génies portèrent partout la destruction et balayèrent la terre; l'inondation de Ramanou s'enfla jusqu'au ciel, et la clarté du jour s'éteignit dans les ténèbres.... Le frère ne vit plus son frère, les hommes ne se reconnurent plus; les dieux mêmes craignirent le déluge au ciel, et, cherchant un refuge, montèrent jusqu'au firmament d'Anou. » Ishtar pleura sur le sort de l'humanité, et « les dieux ainsi que les esprits pleurèrent avec elle; les dieux sur leurs trônes se lamentèrent.... Six jours et sept nuits durant, le vent, la tempête et l'ouragan régnèrent en maître. A l'aube du septième jour, la pluie s'interrompt et la tempête, qui avait mené bataille comme une armée puissante, s'apaisa. La mer baissa; le vent et la tempête prirent fin. Je parcourus la mer en pleurant, car l'humanité entière était retournée au limon et les cadavres flottaient autour de moi comme des arbres. J'ouvris la fenêtre, et, quand la lumière frappa mon visage, je fus saisi de tristesse, je m'assis, je pleurai, et les larmes ruisselèrent sur ma face. »

L'arche qui renfermait les destinées de la race humaine s'arrêta au pays de Nixir, sur le sommet des monts Gordymens. Après six jours d'attente « je mis dehors une colombe, et la lâchai. La colombe voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint, je mis

1. Ou Bousourkourgal.

dehors une hirondelle, et la lâchai. L'hirondelle voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors un corbeau, et le lâchai. Le corbeau partit, et il vit des cadavres sur les eaux, et il les mangea; il flotta et erra au loin et ne revint pas. Alors je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation, je bâtis un autel sur le pic de la montagne. » L'odeur du sacrifice monta jusqu'aux dieux : ils accoururent et se réjouirent, mais Bel, furieux de voir que tous les hommes n'avaient pas péri, voulut massacrer les survivants. Les prières de Xisouthros calmèrent enfin sa colère : il consentit à laisser vivre ce que l'arche avait sauvé de l'humanité et à ne jamais renouveler le déluge. « Quand sa sentence fut décidée, Bel entra au milieu du vaisseau, il prit ma main et me conduisit dehors; il conduisit ma femme dehors et plaça sa main dans la mienne. » La légende ajoutait que Bel avait alors rendu cet oracle : « Jusqu'ici Shamashnapishtî a été un homme : désormais sa femme et lui seront réunis aux dieux, et habiteront les régions lointaines à l'embouchure des fleuves. » Khasisadra disparut en effet. « Ceux qui étaient restés à bord, ne le voyant pas rentrer, débarquèrent et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. Il ne se montra pas lui-même, mais une voix vint du ciel qui leur ordonna d'être pieux envers les dieux : car lui, en récompense de sa piété, il allait habiter avec les dieux, et sa femme, sa fille et le pilote partageaient le même honneur. Il leur dit de retourner à Babylone; qu'il leur était réservé à eux, partis de Sippara, de déterrer les livres et de les remettre aux hommes; enfin, que la terre où ils se trouvaient était la terre d'Arménie. Après avoir entendu ces paroles, ils sacrifièrent aux dieux et s'en allèrent à pied à Babylone. Une partie de cette arche qui s'était arrêtée en Arménie subsiste encore dans les monts Gordyséens d'Arménie : quelques pèlerins raclent l'asphalte qui la recouvre et s'en servent comme d'amulette pour détourner les maléfices¹. Arrivés à Babylone, les compa-

1. On a trouvé, en effet, des amulettes babyloniennes de basse époque, faites d'un morceau de bitume sur lequel sont gravés des mots cabalistiques en lettres grecques.

gnons de Xisouthros¹ déterrèrent les livres de Sippara, écrivirent beaucoup de livres, construisirent des temples et fondèrent de nouveau Babylone¹. »

La race qu'ils engendrèrent fut une race de géants. La légende chaldéenne connaissait le nom des géants rebelles Etana ou Titan, Ner et d'autres également redoutables². « On raconte que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents³. » La même histoire s'est introduite, à peu près sous la même forme, dans les livres sacrés des Hébreux⁴. Une des versions mettait la *Tour des Langues* dans le voisinage d'Ourou, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne parmi les métropoles de la Chaldée méridionale⁵ : mais la tradition la plus généralement acceptée la place non loin de Babylone ou dans Babylone même. Non que l'étymologie biblique Babel, de *belel*, *confondre*, soit conforme à l'orthographe réelle du mot : Babel, Bab-ilou, signifie simplement « la porte du dieu Ilou ». Quant à la tour elle-même, les Chaldéens l'identifiaient avec la tour de Borsippa, qui, au témoignage du roi Naboukoudouroussour, était inachevée de temps immémorial⁶.

1. Béroze, *Fragm.*, XV-XVI, édit. Lenormant. Le récit du déluge est emprunté, partie aux fragments de Béroze, partie aux tablettes assyriennes traduites pour la première fois par G. Smith. *The Chaldean Account of the Deluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. I, p. 213-234; cf. Lenormant, *Les Premières Civilisations*, t. I, p. 1-146; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, 1875, p. 165-222; Oppert, *Fragments de cosmogonie chaldéenne*, dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 432-434; P. Haupt, *Der Keilinschriftliche Sintfluthbericht*, dans Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 55-79. — 2. Les fragments du récit de la lutte d'Etana contre Ea se trouvent dans G. Smith, *The Chaldean Account of Genesis*, p. 142-146; l'identification d'Etana avec Titan est due à M. Sayce, *Babylonische Literatur* (trad. Friederici), p. 25. — 3. Béroze, *Fragm.*, XVII, XVIII. — 4. *Genèse*, XI, 1-9. — 5. *Isaïe*, IX, 10 (version des LXX). — 6. *W. A. I*, I, 54, 1;

Elle se composait de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peintes de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse avait la forme d'un carré parfait et était en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice présentait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très large à la base, très étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien¹.

Aussitôt après le déluge et la confusion des langues, la première dynastie humaine commença à régner. Au dire de Bérosee, elle était chaldéenne et comptait quatre-vingt-six rois, qui avaient exercé le pouvoir pendant trente-quatre mille quatre-vingts ans : les deux premiers d'entre eux, Èvèkhous et Khomasbèlos, étaient restés sur le trône deux mille quatre cents et deux mille sept cents ans. D'après le Syncelle, elle ne se composait que de six monarques : Èvèkhous, Khomasbèlos, Pòros, Nèkhoubas, Nabios, Oniballos et Zinzéros, et n'avait régné que deux cent vingt-cinq ans². Il ne faut chercher à ces noms aucune valeur historique, ni essayer de ramener à la vraisemblance la durée de cette première dynastie. Les Chaldéens avaient rempli les époques primitives de leur histoire de fables épiques, dont la légende et les monuments nous ont gardé quelques débris. Au nord, selon les Hébreux, régna « Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre. Il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit jusqu'à ce jour : Comme Nimrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son règne fut Babel, Èrekh, Accad et Calnéh, au pays de Sennaar³. » Josèphe lui attribuait la construction de la Tour des Langues⁴. Les interprètes chrétiens l'identifiaient avec Bèlos⁵. La légende musulmane prétend qu'il jeta Abraham

Oppert, *Études assyriennes*, p. 91-132, et Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 351-352 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 421-427. — 1. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 168-182, 200-216. — 2. Bérosee, *Fragm.*, dans Müller, *H. Gr. Fragm.*, t. II. — 3. *Genèse*, X, 8, 10. — 4. *Ant. Jud.*, I, 4, § 2. — 5. Moïse de Khoren, *Trad. ital.*, p. 23, l. I, ch. VII.

le Juif dans une fournaise ardente et qu'il essaya de monter au ciel sur un aigle¹. Aujourd'hui encore, au pays de Bagdad, l'imagination populaire attache son nom à toutes les ruines importantes de la haute et de la basse Chaldée². Cependant les monuments sont jusqu'à présent muets sur son compte : ses successeurs sont inconnus ; la Bible ne dit pas combien de temps lui survécut son empire, ni même si son empire lui survécut.

Presque tous les traits que la tradition hébraïque attribue à Nemrod, la chaldéenne les reportait sur Istoubar³, roi de Shourippak. Comme Nimrod il régnait à Ourouk, comme Nimrod il parcourait la terre, comme Nimrod il fut grand chasseur devant l'Éternel. Un monstre marin, nommé Boul, ravageait le pays et forçait les habitants à lui livrer des jeunes filles qu'il dévorait. « Istoubar dit à son veneur Saïd : Va, mon veneur, avec la femme Hakoïtou et la femme Oupasamrou, et quand le monstre paraîtra, sortant de son empire, que chaque femme dépose son vêtement : ainsi leur beauté sera en vue, et lui, le monstre, se précipitera vers elles. Alors, toi, immole-le se livrant ainsi » Au bout de trois jours, Saïd rentra triomphant dans la ville d'Ourouk. Saïd n'était pourtant que le moindre parmi les serviteurs du héros : l'ami et le confident des grandes entreprises était un monstre à buste d'homme, à croupe de taureau, Eabani. Attaqués par Khoumbaba, roi d'Elam, Istoubar et Eabani tuent l'agresseur et pillent son palais. Cependant la déesse Ishtar, émerveillée de leurs exploits, tombe amoureuse d'Istoubar. « Avec complaisance la reine Ishtar tourna ses yeux vers Istoubar, et elle lui parla ainsi : « Obeis-moi, Istoubar, « et sois mon mari ; je serai ta compagne et tu seras mon « compagnon ; tu seras mon mari et je serai ta femme... « Alors te seront soumis rois, seigneurs et princes ; ils t'ap- « porteront les tributs des montagnes et des plaines, ils te « donneront des présents d'hommage . . Tu n'auras pas de « rival. » L'amour de la déesse était meurtrier pour qui s'y livrait, et ses amants en avaient fait la triste épreuve :

1. Le Coran, sourate 20, v. 23 ; Yakout, *Lexic. géog.*, s. v. *Niffer*. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 164. — 3. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1872, p. 92 sqq.

Istoubar refuse l'honneur périlleux qu'elle lui propose. Offensée dans son orgueil, elle envoie contre lui un taureau ailé, prototype des taureaux qui ornèrent plus tard les palais des monarques assyriens. « Eabani vainquit sa fureur, car Eabani perça son corps : il saisit le taureau céleste par la tête et lui enfonce son arme dans la nuque¹. »

Cependant la vieillesse arrive et la maladie : Eabani meurt et Istoubar, qui n'a jamais eu craint, commence « à craindre la mort, ce dernier sentiment de l'homme ». Il se décide à consulter son ancêtre Xisouthros, pour apprendre de lui un remède à ses maux et le secret de l'immortalité. Un songe lui révèle la route qu'il doit suivre. Après avoir parcouru le pays de Mas, dont l'entrée est gardée par les hommes-scorpions qui veillent sur le Lever et sur le Coucher du Soleil, il arrive au bord de la mer, construit un vaisseau et s'embarque avec le magicien Ourbil². Une traversée d'un mois et demi les conduit dans un pays situé au milieu des marais, où demeure le vieux roi divinisé : ils l'aperçoivent à distance, endormi auprès de sa femme, mais ne peuvent franchir le cours d'eau qui les sépare du paradis. Xisouthros s'éveille à leur voix, leur raconte comment sa piété l'a sauvé du déluge³ et enseigne à Istoubar les cérémonies expiatoires qui lui assureront une vie perpétuelle parmi les dieux. Tels étaient les récits merveilleux que les poètes chaldéens avaient placés au commencement de leur histoire⁴.

Autant qu'il est permis d'en juger à pareille distance.

1. Oppert lit Belbirout le nom d'Eabani et se demande si le taureau vaincu par le héros n'aurait pas été une statue animée (dans Ledrain, *Histoire d'Iraël*, t. II, p. 462-463). — 2. Ourkhamsi d'après Smith, Ouriel d'après Oppert. — 3. Ici se place le récit du déluge analysé plus haut, p. 147-149. — 4. Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations*, t. II, p. 146; Schrader, *Die Höllefahrt der Istar*, 1874, p. 57-68; G. Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 165-222. Les débris du poème où était racontée la légende d'Istoubar ont été publiés par P. Haupt, *Das Babylonische Nimrodpoem*, in-4°, I Abtheilung, 1884, et traduits en grande partie par Oppert, *Fragments relatifs à la mythologie assyrienne*, dans Ledrain, *Histoire d'Iraël*, t. II, p. 459-469. Les représentations relatives aux différents épisodes ont été recueillies par J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*. 1^{re} partie; *Cylindres de la Chaldée*, p. 63-64, 65 sqq., 77-81, 84-102, etc.